

Maryse Condé Célanire cou-coupé

ROMAN



Prix de littérature
de la Nouvelle Académie

« NOBEL ALTERNATIF »
2018

Robert Laffont



DU MÊME AUTEUR

Chez Robert Laffont

UNE SAISON À RIHATA

SÉGOU

1. Les murailles de terre

2. La terre en miettes

LA COLONIE DU NOUVEAU MONDE

LA MIGRATION DES CŒURS

EN ATTENDANT LE BONHEUR

DESIRADA

PAYS MÊLÉ

LE CŒUR À RIRE À PLEURER

Contes vrais de mon enfance

Chez Seghers

LA VIE SCÉLÉRATE

Au Mercure de France

MOI, TITUBA, SORCIÈRE

TRAVERSÉE DE LA MANGROVE

LES DERNIERS ROIS MAGES

Maryse Condé

CÉLANIRE COU-COUPÉ

roman fantastique



ROBERT LAFFONT

© Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 2000

EAN : 978-2-221-11866-5

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#)

Cette histoire est inspirée d'un fait divers.
À la Guadeloupe, en 1995, un bébé fut trouvé,
la gorge tranchée, sur un tas d'ordures.
Les imaginations allèrent bon train à travers le pays.
La mienne, comme les autres.

Pour Racky, qui ne me lira pas.

Côte d'Ivoire

1901-1906

1.

C'était la grande saison des pluies, celle qui va d'avril à juillet. Sans entrain, le phare du soleil éclairait l'immensité de la houle. La terre restait derrière la barre, à prudente distance du vieux cargo, tandis qu'une flottille de boats montait vers lui, défiant la muraille de la mer. On le voyait tout de suite, ce n'était pas une terre vivante avec des maisons plantées dans la verdure. C'était une terre grisâtre, molle, à des endroits rongée de mangrove, à d'autres recouverte d'un linceul de végétation. Le ciel était bas, sali de traînées de nuages. Sur le wharf, on distinguait les silhouettes des porteurs africains parant le déluge comme ils le pouvaient et celles des fonctionnaires européens s'abritant sous des parapluies noirs, profonds comme des cloches renversées. Le R.P. Huchard était un vieux de la vieille, un ancien de la Société des Missions africaines de Lyon. Ce n'était pas la première fois qu'il débarquait sur ces côtes. Il avait fait éclater la Lumière de Dieu chez les peuplades du Dahomey comme chez celles du Bas-Congo. Aussi, il ne se demandait plus pourquoi la terre était tellement plate, la forêt par-derrière tellement impénétrable, la pluie par-dessus tellement inlassable et le soleil là-haut, là-haut, tellement sans éclat. Son œil ne lâchait pas une de ses six ouailles : une oblat qui répondait à l'appellation de Célanire. Célanire Pinceau. Patronyme peu commun ! Cependant, le regard du saint homme ne trahissait aucune convoitise. C'est que simplement l'oblat n'était pas ordinaire. Elle ne parlait guère. Elle ne semblait pas curieuse, excitée comme ses compagnes, impatientes de commencer leur apostolat. En plus, sa couleur la mettait à part, cette peau noire qui l'habillait comme un vêtement de grand deuil. Elle n'était pas franchement négresse. Plutôt métisse d'on ne savait combien de races. Elle ne portait pas l'habit religieux, n'ayant pas prononcé de vœux. Elle était vêtue d'une stricte robe grise et portait, autour du cou, un foulard coupé en deux par un ruban qui soutenait une massive croix en or. Hiver comme été, matin, midi et soir, elle ne quittait jamais ce foulard, toujours noué serré, assorti à la couleur de ses vêtements. D'où sortait-elle ? De la Guadeloupe ou de la Martinique. Enfin, d'une de ces

colonies qui n'ont de français que le nom, habitées par des nègres baptisés, qui font quand même bamboula, jurent comme des païens, battent le tambour et boivent des alcools forts. C'était une orpheline élevée par les sœurs de la Charité à Paris que son désir de servir l'Afrique avait fait rejoindre les sœurs de Notre-Dame-des-Apôtres à Lyon, l'année passée. Le R.P. Huchard, qui l'avait épiée tout au long du voyage, n'était pas plus éclairé sur son compte qu'à l'instant où le *Jean-Bart* avait quitté l'estuaire de la Gironde dans un grand remuement d'eaux boueuses. C'est un fait ! Quand il régala son auditoire d'anecdotes sur les indigènes, lui qui en avait tant et tant vu, elle avait une façon de le fixer qui le mettait mal à l'aise et le faisait taire. Toutefois, il n'y avait rien de plus grave à signaler. Pas d'insolence. Ni de désobéissance. Quand même, le R.P. Huchard se méfiait et la croyait capable de tout. Les boats se bousculèrent un moment contre le flanc du cargo, s'alignèrent en fin de compte, et les passagers commencèrent de descendre, les femmes debout dans de grands paniers métalliques, serrant leurs jupes autour de leurs cuisses, les hommes s'agrippant avec précaution aux échelles de corde tressée. Au fur et à mesure qu'on accostait, une odeur de pubis mal lavé prenait aux narines.

Au moment où débute cette histoire (mais est-ce le début ? Où en est le début ? Mystère et boule de gomme !), on avait à peine fini d'enterrer les morts à Grand-Bassam. Une épidémie de fièvre jaune, la troisième en dix ans, avait couché pour leur dernier sommeil tout ce qu'il y avait d'Européens dans les environs ; ce qui fait que le gouverneur Roberdeau d'Entremont avait décidé de transférer la capitale en des lieux moins malsains, quelques kilomètres plus loin, sur le plateau d'Adjame-Santey. Quand on lui objectait le dérangement, la dépense, il répondait que tout particulièrement les nombreuses sources à la base du plateau résoudraient le problème de l'approvisionnement en eau, ce qui n'était pas le cas pour l'actuelle capitale.

Malgré ces déboires, Grand-Bassam surprenait. Quarante ans plus tôt, l'endroit était un bouillon d'eaux douces et salées, égarées dans les broussailles, parfumées de miasmes délétères. À présent, une localité assez pimpante était sortie du sable,

blanc comme neige. Il n'y avait pas seulement les maisons du quartier France. Un jardin de cocotiers verdoyait à côté du palais du Gouverneur et des bureaux de la Western Telegraph Company. Le palais du Gouverneur entièrement construit avec des préfabriqués apportés de Bordeaux était un riche exemple de la technologie française. Du côté du fleuve Comoé s'étendait le quartier Essante ou quartier des Convertis. On croyait sauver les âmes des nouveaux baptisés en les parquant dans des cases en côtes et feuilles de palmier. Depuis la dernière épidémie, la vie revivait. Les entrepôts bourrés de fûts d'huile de palme rouvraient. Les prêtres recommençaient à faire du zèle et à créer des postes secondaires qu'ils disposaient comme des confettis le long du littoral. Comme l'église n'avait pas brûlé dans l'incendie qu'on avait allumé pour enrayer l'épidémie et qui à son tour avait achevé les destructions, le préfet apostolique criait au miracle. C'est à la Mission que le père Huchard conduisit son troupeau. Il était déjà loin le temps où on disait la messe dans l'unique pièce de la case de l'unique prêtre, à la fois lieu de culte, chambre à coucher, salle à manger, cave, magasin. À présent, la Mission comptait trois prêtres en bonne santé. Deux constructions de bambou dont l'école qui recevait trente-deux enfants. Des catéchistes africaines, enlaidies par des fichus de toile grise mordant leurs fronts et des blouses de même couleur écrasant leurs poitrines, avaient dressé une table dans la cour et servirent chaleureusement un frugal repas. Du riz, un peu de poisson frit, des tranches d'ananas.

Sans se gêner, Célanire notait tout ce qu'elle voyait sur un carnet. Elle en avait déjà noirci deux gros à bord du *Jean-Bart*. Dans leur majorité, ni les sœurs de la Charité ni celles de Notre-Dame-des-Apôtres n'appréciaient cette manie du journal qui est orgueil. Mais certaines, plus indulgentes, rappelaient que Thérèse Martin dont on réclamait la béatification avait rédigé son autobiographie. Les cinq religieuses de Notre-Dame-des-Apôtres étaient destinées à un hôpital qui venait d'ouvrir à Man, en plein mitan de la brousse. Il n'y avait que Célanire qui allait faire l'école à moins d'une trentaine de kilomètres au Foyer des métis d'Adjame-Santey. Toujours cette histoire de vœux ! Puisqu'elle ne les avait pas prononcés, les sœurs, qui ne pouvaient pas combattre son désir

de servir l'Afrique, ne lui avaient tout de même pas permis de goûter aux vraies rigueurs chrétiennes.

Vers la mi-journée, une armée de porteurs sommairement vêtus s'amena avec des tipoyes, et ce fut la cérémonie des adieux. Le père Huchard bénit tout le monde, répétant ses dernières recommandations :

« Attention à ce que vous mangez, à ce que vous buvez, à ce que vous respirez ; à l'eau, à l'air, aux païens surtout. Ces suppôts de Satan là peuvent vous tuer avec leur magie. »

Lui retournait en France dare-dare, par le même *Jean-Bart*. Il prierait pour elles. Célanire se sépara de ses compagnes comme elle avait vécu avec elles. Poliment mais froidement. Elle n'avait jamais partagé leurs petits enthousiasmes, leurs exaltations, leurs frayeurs.

Quand elles se faisaient leurs confidences, elle se bouchait les oreilles. De même quand, pour se savonner, elles enlevaient cornettes et voiles, découvrant leurs peaux blafardes, de nausée, elle baissait les paupières.

Aussitôt que son tipoye eut quitté Grand-Bassam, il fut aspiré par la moiteur d'aisselle de la forêt. Les arbres étaient pareils à des pachydermes. À la pluie, au jour sale et triste succéda la pénombre d'une cathédrale où les harmonies du *Magnificat* de Bach n'auraient pas été déplacées. Pourtant, on n'y entendait que le floc-floc des pieds nus des porteurs, foulant l'humus. Ceux-ci filaient. Leur charge ne pesait pas plus que le poids d'une enfant, et puis ils voulaient arriver à Adjame-Santey avant la noirceur. La nuit, trop d'esprits rôdent en libre malfaisance. De temps en temps, ils tournaient la tête et essayaient de distinguer les traits de cette créature surprenante, noire de peau, mais parlant la langue des Blancs, vivant avec eux, habillée comme eux.

Brusquement, une cacophonie remplaça le silence. Des singes, des chauves-souris, toutes qualités d'insectes invisibles s'interpellaient, se répondaient dans l'emmêlement des branches. Célanire n'écoutait pas, ne regardait même pas ce surprenant paysage. Elle n'était pas venue en Afrique pour faire du tourisme et se perdait dans sa rêverie. Que lui

réservaient les jours à venir ? Elle revivait les années passées. Elle n'avait pas aimé Lyon où elle devait se méfier, sa couleur la signalant partout comme un flambeau. Elle regrettait Paris. Le couvent des sœurs de la Charité était situé en pleine rue de Vaugirard. Une fois tirée derrière soi la lourde porte cloutée et marquée d'une croix, on se trouvait au mitan de la jungle d'une grande ville. Elle y faisait ce qu'elle voulait. La nuit, les beuglants hurlaient et aveuglaient les passants de leurs lumières. Des nègres en smoking s'asseyaient au piano-bar. Elle ne s'était jamais trahie, et la mère supérieure l'avait prise pour sa protégée. Pas un éclat, une fâcherie, une parole plus haute que l'autre. À défaut d'être docile, elle respectait les règles. Une fois les cours de théologie et d'instruction générale terminés, elle avait bien surpris les sœurs. Celles-ci s'attendaient à ce qu'elle retourne immédiatement à la Guadeloupe. Au contraire elle prenait tout son temps : la vengeance est un plat qui se mange froid. Elle aiguisa l'une contre l'autre ses jolies dents carnassières.

Passé la blancheur d'une clairière, on entra de nouveau dans un épais sous-bois. Les arbres changèrent. Finis les irokos, les fromagers, les kapokiers, les caoutchoutiers. On sentait que la main de l'homme s'était appesantie sur la nature. Des rangées et des rangées de palmiers à huile se suivaient, avec la rigueur des pas d'un soldat. Entre les pieds des arbres, la terre, soigneusement désherbée, saignait de ses blessures. Puis le ciel réapparut, piqueté d'étoiles, et les porteurs se mirent à courir sur un semblant de piste.

Au loin, des lumières apparurent dont la vue sembla leur donner des ailes aux talons : Adjame-Santey. Le tipoye se mit à cahoter comme si les vagues de l'océan le ballottaient. Malgré cela, Célanire s'engourdit dans un demi-sommeil jusqu'à ce qu'un brouhaha de voix surexcitées l'en tire. Une troupe d'askaris, comiques avec leurs jambes enroulées de bandes de molleton et leurs chéchias de travers, avait manqué renverser les porteurs. Eux couraient en sens inverse pour annoncer aux autorités de Grand-Bassam une terrible nouvelle. M. Desrussie, le directeur du Foyer des métis, celui-là même que Célanire s'apprêtait à seconder, venait de passer de vie à trépas. Et de quelle manière ! Il allait faire l'amour à sa

nouvelle maîtresse de seize ans quand une mygale géante cachée dans le drap du lit l'avait mordu à la verge.

Il était mort à la minute !

Personne n'en revenait. La veille encore, il arpentait les rues d'Adjame-Santey en lorgnant les adolescentes, sa badine sous le bras comme il aimait à le faire. Pas de doute, la cause en était la main de sa femme, Rose, lasse de porter des cornes. Elle avait sûrement fini par trouver un bon féticheur. Car aucune mort n'est naturelle. Toutes sont l'œuvre d'esprits malins que les plus rusés savent domestiquer à leur profit.

Célanire ne comprenait rien de rien à ce qui se disait autour d'elle. Pourtant, elle devinait que le premier coup de pouce venait d'être donné à son destin. Avec effusion, elle remercia son patron.

Karamanlis le Grec était sidéré. Pas plus tard que le matin, il avait vendu trois boîtes d'allumettes à M. Desrussie. Celui-ci était entré pour se cacher de la pluie, en réalité pour se plaindre de tout comme à son habitude, et Karamanlis avait dû subir une diatribe de plus sur la paresse des Ébriés et sur leur ivrognerie. Il s'apprêtait à enfourcher sa bicyclette quand il vit débouler les porteurs. Tout le monde savait qui ils transportaient, qui venait vivre à Adjame-Santey. Une oblat. Cela veut dire une religieuse, pas tout à fait religieuse et qu'on ne doit pas appeler « ma sœur ». Il se tordit le cou pour l'apercevoir et eut la vision d'une figure de rêve, appuyée sur un oreiller de cheveux de soie noire. Une émotion, qu'il n'avait pas ressentie depuis qu'il avait quitté Athènes, lui mordit la poitrine. C'était comme si la mygale, qui avait fini M. Desrussie, s'était aussi attaquée à son cœur. En pédalant maladroitement, il quitta ce qui avait nom de centre : les boutiques, quelques cases abritant les services administratifs, l'école, l'église, les bâtiments en bambou de la Mission. Lui-même restait dans un quartier poto-poto où les cases avaient l'air pétries avec du caca-bœuf. Quelques années plus tôt, il avait atterri en Côte d'Ivoire, attiré par des histoires de fortunes vite faites avec l'ivoire et les noix de palme qui

avaient remplacé le trafic des nègres. Il ignorait que l'administration gardait ses faveurs pour les compagnies françaises et qu'il n'y avait pas de place pour les étrangers qui massacraient la langue de Descartes. Alors, il avait fait de tout, même scaphandrier pour laver l'or qu'on exploitait au royaume d'Assinie. À Adjame-Santey, il s'était rabattu sur le petit négoce : tabac noir par feuille, sucre en vrac, sel marin, sel gemme non ensaché, pétrole. Il vivait sans femme, n'ayant pas de quoi contracter un mariage colonial, accueillant dans son deux-pièces un ami, encore plus démuné que lui, malgré son titre de « moussé lékol ». Jean Seydou, moniteur d'enseignement indigène à la Mission, avait interdit qu'on lui donne du Jean et, par haine des Français, se prétendait musulman, rebaptisé Hakim. Il était beau, tout bouclé, né d'une princesse toucouleur, morte à sa naissance, et d'un grand Blanc, administrateur des colonies. Un matin, celui-ci l'avait laissé dans un Foyer de métis avant de rentrer chez lui dans le Périgord. Cette conduite était d'autant plus cruelle que, pendant onze ans, Jean, qui n'était pas encore Hakim, l'avait accompagné tout partout, le suivant de poste en poste dans tous les recoins du Haut-Sénégal et du Niger. Malgré le cruel abandon paternel, Hakim avait réussi son certificat d'études primaires indigène, ce qui avait permis à la Mission de Bamako de l'engager comme instituteur. Karamanlis le trouva vautre sur son lit, plongé dans la lecture d'une revue sur l'Inde. Il ne s'intéressa pas aux nouvelles qu'on lui apportait. M. Desrussie était mort ? Bon débarras ! Un vieux salaud de moins ! L'oblat ? Ah oui ! Elle était belle, hein ? Il n'aimait pas les femmes, transi, secrètement affolé par les corps de ses élèves et de tous ces boys que la colonisation avait fait naître : boys cuisiniers, boys blanchisseurs, boys tailleurs.

Une seule fois, il avait franchi le pas. Il était élève, à sa dernière année au Foyer des métis. Bokar était comme lui le fils d'un administrateur de première classe et d'une Toucouleur, Awa Tall. Son père était reparti pour la France avant sa naissance. Sa mère, remariée à un chef traditionnel, le visitait parfois, portant sur la tête unealebasse de pastels ou une jarre de lakh qui adoucissaient le triste ordinaire de l'internat. Elle était toujours entourée de ses autres enfants, parfaitement noirs ceux-là, qui regardaient avec pitié leur

bâtard de demi-frère. Les lits de Hakim et de Bokar étaient voisins. Ce qui devait arriver arriva. Il s'ensuivit des mois de passion, de bonheur éperdu. Puis le pot aux roses fut découvert. Ils se trahirent ou bien des garçons du dortoir s'aperçurent de quelque chose. Hakim fut expédié dans le territoire nouvellement pacifié de Côte d'Ivoire, tandis que Bokar partait s'étioler dans une école de brousse à la lisière du désert. C'est là qu'il devait se suicider quelques années plus tard. La nouvelle de sa mort avait frappé Hakim en pleine figure. Depuis lors, les occasions n'avaient pas manqué. Principalement, des fonctionnaires français venus enterrer leur jeunesse au soleil des colonies. Mais Hakim n'avait jamais cédé. Il le savait, il apporterait la mort à ceux qu'il approcherait. Il coupa court aux bavardages creux de Karamanlis en lui proposant d'aller écouter de la musique chez le roi Koffi Ndizi.

Au terme d'un traité signé deux ans plus tôt, les Français avaient versé au roi Koffi Ndizi cent pièces d'étoffe assorties, cent barils de poudre, cent fusils à un coup, deux sacs de tabac, six pièces d'eau-de-vie de deux cents litres, cinq chapeaux, une glace, un orgue, quatre caisses de liqueur et trois filières de corail. En échange de tout cela, ils rognèrent sur ses pouvoirs. Heureusement, à cause de l'importance de son fétiche, Koffi Ndizi continuait d'être redouté de ses sujets, qui lui offraient, entre autres, des concubines, des bœufs, des moutons, de la volaille. Sa concession était un labyrinthe de cours et de cases dans lequel s'entassaient au moins cent cinquante personnes. Le soir, ses esclaves servaient des viandes rôties et des carpes frites à l'huile de palme à près d'un millier de courtisanes, tandis que ses griots enchantaient les oreilles avec la musique des koras et des balafons. Ce soir-là, personne n'avait la tête à les écouter. Ni même à dire du mal des Français, en temps normal, l'occupation favorite. Deux sujets dominaient les conversations : la mort subite de M. Desrussie et l'arrivée de l'oblat. En apparence, les deux événements n'avaient aucun lien entre eux. Toutefois, à bien y réfléchir, à qui profitait cette mort ? N'est-ce pas à l'oblat qui peut-être allait se voir promue au rang de directrice du Foyer ? Une femme, directrice du Foyer, et une femme noire encore ? Allons donc !

Excédé, Hakim se fraya un chemin jusqu'à la natte royale. Koffi Ndizi était un homme trop corpulent, sujet à des étouffements sans raison qui l'effrayaient beaucoup. Pas plus que Hakim, il n'était d'humeur à écouter les billevesées de son entourage. Trois nuits de suite, Zokpou, son premier féticheur, avait fait de mauvais rêves. La première nuit, il avait vu des vautours s'abattant sur une gazelle impala et la dévorant toute crue. La deuxième, une termitière de plus de cinq mètres de haut s'était d'un seul coup effritée en poussière. La troisième, la lagune Ébrié s'était teinte de sang. Zokpou en avait conclu que des lunes porteuses d'événements inouïs allaient se succéder dans le royaume. Lesquels ? Il ne le savait pas. Ce qu'il savait, c'est que, pour une fois, les Français ne seraient pas responsables. D'ailleurs, que pouvaient-ils faire de plus ? Par leur faute, Koffi Ndizi était devenu un lion sans crinière et sans dents. Koffi Ndizi fit signe à Hakim d'approcher. Il aimait le maître d'école, toujours prêt à dénigrer avec lui ses ennemis les Français. Il n'ignorait rien de ses penchants, mais était indulgent, ayant abondamment tâté des garçons dans sa jeunesse. Avec l'inceste, la sodomie est privilège de roi. Depuis deux ans, ils complotaient sans succès la perte de Thomas de Brabant, l'adjoint du gouverneur, un pète-sec, qui avait deux obsessions : la construction des routes et celle des chemins de fer. Il disait qu'après les Romains les Français étaient le peuple qui avait le mieux compris le rôle de la route. À cause de lui, on ne comptait pas les pères de famille arrachés à leurs foyers pour casser des pierres sous le soleil. Koffi Ndizi et Hakim avaient essayé de cacher un serpent mamba dans un tiroir de son bureau et de soudoyer son boy cuisinier pour empoisonner ses repas. Une fois, ils avaient enterré une poupée à son image dans les boyaux d'un chat noir. Rien !

Hakim s'assit sur un coin de la natte qu'on lui offrait et fit le compte rendu de sa dernière lecture. Car le roi, tout roi qu'il était, ne savait ni lire ni écrire. En Inde, les Anglais ne s'attaquaient pas aux pouvoirs traditionnels. Ils formaient des alliances et gouvernaient la main dans la main avec eux.

Pourquoi les Français mettaient-ils tout à feu et à sang ?

2.

Depuis qu'Alix Pol-Roger, le gouverneur, était parti dans le Nord négocier un emplacement pour installer la puissance française, Thomas de Brabant le remplaçait. Vu son caractère, cela lui convenait. Il avait pouvoir de décider, trancher, couper, hacher. Aucune affaire n'était plus renvoyée devant les tribunaux indigènes. Thomas fourrait son nez dans les histoires de famille les plus répugnantes et dans les questions de droit foncier les plus embrouillées. Ce matin-là, il était soucieux. La poisse ! M. Desrussie était mort ! C'était un sale type. Mais utile. Désormais, qui allait s'occuper des enfants du Foyer ? Les fonctionnaires qui n'avaient pas pris place au cimetière étaient surchargés de travail. Recruter un cadre depuis la métropole ? Impossible ! Le ministère ne voulait rien dépenser pour la nouvelle colonie. Il pensa qu'il devrait aller faire un tour au Foyer et expédia les dernières affaires. Il se coiffa de son casque colonial, s'empara de son parapluie tricolore à l'image du drapeau national et s'en fut.

Thomas de Brabant était affecté depuis trois ans en Côte d'Ivoire. Ainsi que le gros de l'administration, il avait été transféré de Grand-Bassam à Adjame-Santey et ne cessait de regretter la brise marine et l'odeur de sel de l'ancienne capitale. La Côte d'Ivoire était son premier poste depuis qu'il était sorti troisième de l'École des cadres de la France d'outre-mer. À vingt-neuf ans, il était marié, mais avait dû laisser sa femme derrière lui. La colonie, déjà pas douce aux hommes, est meurtrière aux femmes. Elle les sèche, les dessèche, elle les finit sur pied. Charlotte était donc restée au quatrième étage d'un bel immeuble de l'avenue Henri-Martin à Paris, car la famille de Brabant était cossue. Au cours d'un congé, Thomas était revenu accomplir son devoir conjugal et depuis, songeant à ses deux amours au loin, Charlotte et la petite Ludivine, il ne manquait jamais d'avaler sa quinine. Sa haute position lui défendait, croyait-il, d'avoir affaire aux Africaines. En conséquence, il dormait seul, dévoré de toutes qualités de désirs, car celles qu'il ne devait pas approcher produisaient sur lui un effet certain.

Il pleuvait, bien sûr, depuis le matin. À quatre heures de l'après-midi, il faisait presque noir tant le ciel était près de toucher la terre. Un ruisseau écarlate dévalait le mitan du tracé capricieux de la piste, et il suffit de quelques mètres pour que les hautes bottes de cuir de Thomas soient maculées. Un drapeau détrempe entortillé autour d'un mât de bambou signalait l'école au flanc de l'église. Pourtant, malgré ce lambeau patriotique, Thomas n'ignorait rien de ce qui se passait derrière la haie de seccos. Ses espions lui avaient répété le contenu des cours que Hakim donnait à ses grands élèves, et toute la Mission l'avait à l'œil. Dès qu'on aurait accumulé assez de preuves contre lui, allez, ouste ! Du balai ! Tout bâtard d'administrateur qu'il était ! Justement, Hakim sortait de l'école, entouré de jeunes garçons ! Avec son sac de jute plié en capuchon sur la tête, ses habits froissés, on n'aurait jamais cru un lettré qui goûtait tout spécialement les philosophes du siècle des Lumières. Thomas et Hakim évitèrent de se regarder et continuèrent leur chemin, l'un montant vers le Foyer, l'autre descendant vers la lagune et la concession du roi.

Le Foyer des métis sur le plateau d'Adjame-Santey était une construction d'un étage, fort mal entretenue. Pourtant, il avait été bâti selon les plans du célèbre architecte Sébastien Depelchin qui avait donné l'exemple en y abandonnant sa douzaine de rejets café au lait. Derrière le corps de bâtiment s'élevait le pavillon du défunt directeur et de sa veuve, une des rares Ébriés converties. Le salon transformé en chapelle ardente était désert, à l'exception de quelques femmes de fonctionnaires, feignant l'affliction. La veuve pleurait bruyamment sur la poitrine d'une jeune inconnue. De peau très noire. Mais les cheveux pas crépus, lisses, coiffés en un chignon prolongé par une torsade, épaisse comme le bras. Vêtue à l'européenne, un fichu de soie noire à pois roulé autour du cou. Sa bouche généreuse était fardée en mauve, ses paupières en bleu. Cependant, tout ce maquillage était trop voyant, appliqué en traits maladroits comme le ferait une main novice. Thomas se demandait à qui il avait affaire quand elle se présenta : Célanire Pinceau, arrivée la veille. Il ne s'attendait à rien de pareil. Cette oblat dont tout Adjame-Santey parlait avait l'air d'une hétaïre. Elle minaudent dans un

français çà et là parfumé d'accents exotiques et semé de tournures inhabituelles. Tout un chacun pouvait être saisi devant sa couleur. C'est qu'elle était originaire d'une lointaine colonie française, la Guadeloupe. Elle avait perdu ses deux parents, sa maman et son papa, quand elle était petite. Alors, elle avait été recueillie par les sœurs de la Charité, élevée par leurs soins à Paris. Elle leur devait toute son éducation. Brevet d'études supérieures. Certificat d'aptitude à l'enseignement général et religieux. Et tout. Et tout. Elle s'était longtemps demandé pourquoi, depuis trois siècles, les missionnaires passaient devant l'Afrique, la contournaient presque sans s'arrêter pour se rendre aux Indes, en Chine, au Japon. Heureusement, la Société des Missions africaines avait fini par être fondée, puis avait installé une institution féminine. Alors, elle avait pu réaliser son rêve : faire triompher le Saint Nom de Dieu sur ce continent déshérité. Thomas, peu crédule de nature, se demanda tout de suite ce qu'elle cachait derrière ce discours bêtifiant. Les yeux dont elle le brûlait démentaient les platitudes que sa bouche prononçait. Elle s'en moquait pas mal, et de l'Afrique, et de l'apostolat, et du sacerdoce ! Ce qu'elle voulait, elle avait tout pour l'obtenir. Sa voix se fit suppliante : qu'est-ce qu'elle allait devenir, elle dont le chef avait si malencontreusement trépassé ? Est-ce qu'on allait la renvoyer à Paris ? Thomas s'empressa. Mais non, mais non ! Elle remplacerait M. Desrussie. Sa décision était prise. Il n'avait pas vu ses documents. Pourtant, ils lui paraissaient impeccables. Il parlerait au gouverneur dès son retour. Qu'elle reste en paix !

Pendant ce temps, Hakim pénétrait dans le vestibule de Koffi Ndizi, car le roi l'avait fait appeler. Il était enfermé dans sa case d'homme. Aidé d'un interprète, il s'entretenait avec un homme drapé dans les plis d'une gandoura, vêtement peu habituel dans cette région côtière : Diamagaram, un féticheur musulman, descendu de Kong. À l'arrivée de Hakim, Koffi Ndizi renvoya l'interprète, puisque le maître d'école parlait mandingue. Le Saint Livre ouvert devant lui, Diamagaram avait en outre tracé un dessin cabalistique sur un plateau rempli de sable et se concentrait. Il voyait que de mauvais esprits venaient de prendre pied à Adjame-Santey, des esprits terriblement malfaisants qui sortaient de l'autre côté de l'eau.

Ce fait était d'autant plus surprenant que les esprits n'enjambent pas l'eau. Ces superficies mouvantes peuplées d'animaux à sang froid leur font peur et, sur les rivages, on peut entendre les gémissements de rage et d'impuissance qu'ils poussent quand leurs proies leur échappent. S'ils avaient pris pied à Adjame-Santey, cela voulait dire qu'ils chevauchaient un « cheval ». C'est ainsi que l'on appelle un humain qui fait leurs quatre volontés et qui se reconnaît à un signe particulier. Il s'agissait donc de découvrir ce signe, de trouver ce « cheval », puis de le mettre hors d'état de nuire, ce qui n'était pas aisé. Diamagaram confessa qu'à Bondoukou il avait poursuivi pendant des mois un « cheval » qui ne portait qu'un tout petit signe sur le corps : deux orteils soudés en un seul. Venir à bout d'un « cheval » nécessite des sacrifices extraordinaires. Pas de banales volailles. Ni des moutons ni même des bœufs. Non, des albinos. Des enfants nés coiffés. Des jumeaux. Des fillettes impubères. Koffi Ndizi fit savoir qu'il était prêt à tout. Il fixait le féticheur, visiblement émerveillé par son bagout, son chapelet à gros grains et son épais Coran.

C'est alors que Kwame Aniedo, le prince héritier, magnifique bouture de seize ans, entra en rampant sur le ventre, selon la coutume. Il implora le pardon de son père pour oser le déranger. Mais il s'agissait aussi d'une affaire sérieuse. Trois concubines royales, l'une laissant derrière elle son enfant au sein, étaient sorties de la concession sans demander la permission à la reine mère. À leur retour, elles n'avaient pas avoué où elles avaient passé l'après-midi. Combien de coups de lanière de bœuf devait-on leur administrer ?

À six heures du matin, avant que le soleil ait ouvert ses yeux paresseux, avant que les femmes aient allumé le feu de bois et chauffé l'eau pour la toilette des hommes, une information volait de bouche en bouche. L'oblat que Thomas de Brabant venait de nommer directrice du Foyer des métis, en attendant ratification par le gouverneur, recrutait. Recruter n'avait rien d'extraordinaire ! Les Français n'arrêtaient pas de recruter. Ils recrutaient pour construire les routes, les ponts sur

les rivières, les voies ferrées, les wharfs, les scieries, les briqueteries, les phares. Ce qu'il y avait de surprenant dans ce nouveau cas de figure, c'est que la directrice ne recrutait que des filles et surtout qu'elle les payait. À chacune, elle remettait sur-le-champ un pécule. De quoi s'acheter des pagnes et des mouchoirs à la CFAO, du savon, du parfum, de la poudre de talc chez Karamanlis.

Ce fut une ruée vers le Foyer.

Debout au milieu du jardin, Célanire examinait chaque candidate comme du temps des marchés aux esclaves. Depuis les dents jusqu'à la plante des pieds. Puis, aidée de la veuve Desrussie transformée en interprète, elle passait aux questions. Est-ce que la candidate avait un mari ? Un promis ? Est-ce qu'elle avait déjà fait des enfants ? Des filles ? Des garçons ? Combien ? Au terme d'examens qui durèrent toute la journée, elle recruta une quinzaine de filles qu'elle rassembla sous les manguiers avec les petits métis. Une crèche, expliqua-t-elle, serait créée pour les bambins de moins de trois ans qui, dès lors, ne seraient plus abandonnés comme par le passé à leur bave et à leur caca. L'école à classe unique serait renforcée. Les élèves porteraient un uniforme de toile kaki la semaine, blanche le dimanche.

Les filles en âge de tenir une aiguille apprendraient la couture, mais ce ne serait pas l'essentiel de leur enseignement. Elles suivraient les mêmes cours que les garçons. Ceux-ci, par contre, les jeudis et les samedis, défricheraient les terres sans maître qui entouraient le Foyer dans l'idée de les transformer en palmeraies. Ils planteraient aussi un jardin potager et ils feraient pousser des tomates, des aubergines, des choux. Avec la volaille et les moutons qu'on élèverait, d'ici à un an, deux ans tout au plus, le Foyer devrait vivre en autarcie. Entendu ? Vous pouvez disposer !

À la fin de la journée, Célanire se confia à sa nouvelle amie, la veuve Desrussie. Elle ne se consolait pas d'avoir perdu son cher petit papa et le voyait constamment devant ses yeux. C'était un splendide métis, un « mulâtre », comme on dit aux Antilles, aussi bon que beau. Un homme de devoir qui n'avait d'autre passion que la science. Il se livrait à des

expérimentations sur les animaux et, seul contre tous, avait mené une croisade contre les ravages de l'opium introduit dans le pays par la main-d'œuvre chinoise. Elle décrivait la Guadeloupe comme un paradis parfumé aux senteurs de vanille et de cannelle. Malgré sa naïveté et son goût pour les belles histoires, la veuve Desrussie devinait, comme Thomas de Brabant, que Célanire ne disait pas la vérité. Cette femme cachait quelque chose. On la devinait plus dangereuse qu'un serpent mamba. Ses projets concernant le Foyer étaient inquiétants, car les terres entourant le Foyer n'étaient pas sans maître. Elles appartenaient aux Ébriés.

Sans l'insistance de Karamanlis, Hakim n'aurait jamais de sa vie répondu à l'invitation de Célanire. Le Foyer des métis lui rappelait trop de mauvais souvenirs. C'était toute une partie de son enfance qui lui remontait dans un hoquet. Mais, depuis que le Grec avait aperçu l'oblat au fond de son tipoye, il délirait à l'oreille de tous ceux qui entraient dans sa boutique. Lui si avare, il se trompait en rendant la monnaie, il ne fermait plus l'œil de la nuit. Bref, il supplia Hakim de lier connaissance avec l'objet de son désir afin de l'en rapprocher plus tard. Car, vulgaire commerçant, étranger de surcroît, il ne ferait jamais partie des invités au Foyer. Hakim lissa donc ses cheveux à la brillantine et enfila un cafetan blanc.

En quelques semaines, le Foyer s'était métamorphosé. Le vent chantait à travers les branches d'une bambouseraie naissante. Des cassias à fleurs roses, des magnolias, des bosquets de croton poussaient à l'envi. Dans le salon du rez-de-chaussée, qu'une profusion de lampes à pétrole éclairait comme en plein jour, se tenait une réception plutôt formelle, et Hakim se trouva fort mal fagoté. Même si personne ne dansait, un phonographe jouait les derniers airs à la mode à Paris : des tangos et des paso doble. Tout ce qu'Adjame-Santey comptait de fonctionnaires gradés et de directeurs de factorerie était présent. Sans oublier une poignée d'officiers en permission. Ces hommes sevrés de femmes dévoraient des yeux les Africaines, toutes jeunes et jolies, qui offraient du vin rouge ou de la bière. Célanire, outrageusement maquillée, son éternel

bandeau autour du cou, surveillait tout cela. Elle était habillée d'une robe de soie si dangereusement décolletée que son buste semblait jaillir au-dehors. Ce qui acheva de renverser Hakim, c'est que Thomas de Brabant se comportait en maître dans la pièce. Il portait sa tenue de cérémonie : pantalon de toile blanche, veste de même couleur avec des épaulettes et à l'extrémité des manches des parements en or sur fond noir. Contre son flanc battait le fourreau de son sabre. Ses épais cheveux étaient coiffés à l'embusqué, et il tirait sur un havane en serrant de près Célanire. Que se passait-il entre ces deux-là ? Hakim savait que, sur ordre du gouverneur par intérim, des terres appartenant à Koffi Ndizi avaient été confisquées pour le compte du Foyer. Mais il n'avait jamais eu l'occasion de voir Thomas et Célanire côte à côte. C'était limpide comme l'eau de source : ils étaient amant et maîtresse. Ils couchaient ensemble. Thomas avait enfin déniché la femme noire élevée à l'occidentale qui lui permettrait d'assouvir ses désirs. Hakim, bouleversé par sa découverte, se trouva, sans savoir comment, nez à nez avec celle qui emplissait ses pensées. En souriant, Célanire lui offrit un verre de bière, qu'il refusa d'un mouvement de dénégation si brusque qu'il le renversa par terre. Nullement offusquée, elle lui offrit un second verre tandis que ses yeux, grossièrement barbouillés de khôl, exprimaient une invite tellement impérieuse que le sang du malheureux Hakim se glaça. Il bégaya qu'il était un musulman et ne buvait jamais d'alcool. Un musulman, hein ? Elle éclata de rire comme si elle avait entendu une bonne plaisanterie. Puis elle l'interrogea. Il était l'instituteur, non ? Combien y avait-il d'élèves à la Mission ? Hakim parvint à retrouver un semblant de voix. Une douzaine, tous fils des chefs de la région. C'était le principe de l'administration et de ses acolytes, les prêtres, faire des otages des enfants des notables. Otages ? À ce mot, elle rit à nouveau, apparemment amusée de sa pique. Heureusement, Thomas de Brabant vint mettre fin à ce tête-à-tête. Hakim se précipita au-dehors. La tiédeur de la pluie et le vacarme familial des insectes nocturnes l'apaisèrent. De quoi est-ce qu'il avait peur ? Ce n'était pas la première fois qu'une femme lui signifiait son désir de lui. La vie d'un homosexuel est pavée de ces embûches-là. Tandis qu'il essayait de se raisonner, trois couples sortirent du salon.

Une des filles soutenait son cavalier, qui l'embrassa goulûment dans le cou. Les autres se pelotaient sans vergogne. Ils disparurent sous la galerie à arcades, reparurent, s'engagèrent dans l'escalier monumental qui enserrait deux frangipaniers entre ses rampes.

Où allaient-ils ?

Un soupçon dément germa dans l'esprit de Hakim. À son tour, il monta les marches quatre à quatre. L'escalier se terminait sur un palier que prolongeait un corridor, à cette heure plongé dans le noir. Les couples s'étaient perdus dans l'ombre. Il ouvrit une porte au hasard, et l'odeur inimitable de l'enfance le prit aux narines : un dortoir. Ce n'était pas ce qu'il cherchait. Il referma la porte derrière lui, tourna en rond sur le palier, se trouva tout bête et redescendit au salon. Là, le tango et le paso doble ne faisaient plus peur à personne. Les Africaines dansaient, obéissant à leurs cavaliers en riant de cette musique de fou. On n'avait rien entendu de ce genre qu'à Jacqueville où un Africain du nom de Latta Ahui avait construit une case pour bals. N'y étaient admis que ceux qui connaissaient les amusements des Blancs. Les autres pouvaient regarder. Sur un sofa, Célanire et Thomas chuchotaient, joue contre joue. Impatiente, la main de ce dernier tripotait la cuisse de l'oblat. Repris par la panique, Hakim se rua au-dehors et, ventre à terre, rentra chez lui.

Karamanlis refusa de croire un mot de toute l'histoire. Un bordel ? Et puis quoi encore ? Pour quelques caresses et quelques baisers volés à des filles généralement peu farouches ? Qu'on pense de Thomas de Brabant ce qu'on voudra, la colonie savait qu'il était un modèle de vertu. Quant à Célanire, ce n'était qu'une oblat. Pas une religieuse. Elle avait le droit de se maquiller et de s'accoutrer comme elle l'entendait. En fin de compte, Karamanlis se mit en colère, défendant à Hakim d'insulter la femme qu'il aimait.

Désormais, ce furent querelle sur querelle. Injure sur injure.

En quelques jours, la situation entre Hakim et Karamanlis s'envenima tellement qu'un après-midi, en revenant de l'école, Hakim trouva ses affaires éparpillées sous la pluie. Il les

rassembla sous les regards amusés du boy et des voisins. Où irait-il à présent ? La solde de misère d'un moussé lékol ne lui permettait pas de se payer un logement. Après avoir hésité, il se dirigea vers son seul refuge : la concession de Koffi Ndizi.

Elle était en grande commotion.

Koffi Ndizi était en assemblée depuis le matin avec la reine mère et le conseil des anciens. Les trois concubines royales n'avaient pas supporté leur raclée à coups de lanière de bœuf. Refusant soins et pansements, elles s'étaient enfuies, laissant, cette fois encore, leurs jeunes enfants derrière elles. Elles n'étaient pas retournées dans leurs familles, ainsi que le font les femmes outragées selon la coutume. Où s'étaient-elles rendues ? Au Foyer des métis où la directrice les avait recrutées aussitôt. C'est que des rumeurs circulaient, confuses à la manière de toutes les rumeurs, faisant du Foyer le paradis pour les femmes. Là-haut, à ce qu'il paraît, on n'attendait pas vainement le bonheur. On le saisissait à pleine main. Plus de bois vert qui vous fume dans les yeux ! Plus de corvées d'eau ! Plus de foutou à piler ! Hakim connaissait la façon dont on traitait les femmes dans la concession de Koffi Ndizi. Bêtes de somme et chair à plaisir ! Seules les princesses avaient le droit d'être indépendantes, de choisir leurs maris, d'en changer si elles en avaient la fantaisie. Aussi, il n'était pas loin de comprendre ces fuites. En même temps, il avait peur de ce qui attendait les fugitives au Foyer si son intuition était juste.

Puisqu'il ne parvenait pas à approcher le roi, il prit le chemin de la case de Kwame Aniedo. L'héritier se divertissait avec une esclave, mais, bon prince, il interrompit ses ébats et lui offrit de dormir autant de nuits qu'il le faudrait dans son vestibule.

Kwame Aniedo n'avait pas que la beauté pour lui. À l'école, il comptait parmi les enfants les plus doués, et Hakim avait tenté de persuader son père qu'il pourrait devenir le maître des secrets des Blancs. Vainement ! Le roi n'avait rien voulu entendre. L'école, pensait-il, c'était du temps perdu. À treize ans, il en avait retiré son fils pour ne pas nuire à son prestige de prince héritier. En conséquence, depuis trois ans, Kwame Aniedo ne faisait rien. Que manger à ventre

déboutonné, bâiller en écoutant ses musiciens, terroriser les filles qui refusaient d'entrer dans son lit. Il haïssait les Français qui avaient abaissé son père et prêtait une oreille attentive aux diatribes anticolonialistes de Hakim, sans se douter que tout ce qui intéressait ce dernier, c'était de l'accompagner quand il se défaisait de ses vêtements et se jetait tout nu dans la lagune.

Au début de la soirée, l'habituel flot de frères et de cousins, princes du sang désœuvrés, emplit la case de Kwame Aniedo. La soirée se passa à vider de fortes rasades de vin de palme, tout en palabrant sur le sort des concubines royales. Tous étaient d'avis qu'il fallait les ramener par force et leur inventer une punition qui servirait d'exemple. Le nerf de bœuf n'y suffirait pas. Quelques jours d'emprisonnement sans boire ni manger. Hakim s'endormit fort tard et ronflait encore quand un messenger vint le réveiller : Koffi Ndizi le réclamait. La pipe de terre fichée entre les dents, le roi marchait de long en large. Il n'avait pas fermé l'œil de la nuit et n'avait pas cessé de discuter avec la reine mère et les anciens. Ils en étaient finalement arrivés à une décision. Puisque la satanée oblat était la protégée des Français, il fallait y aller en douceur. Hakim lui écrivait au nom du roi une lettre civile la priant de renvoyer les trois concubines. Il lui expliquerait qu'elles appartenaient à la famille royale. Les garder constituait un grave manquement aux traditions, une offense. Hakim revint donc chez lui chercher du papier, un porte-plume, et écrivit tout ce qu'on lui demandait.

Au bout de deux semaines, il fut évident que Célanire se moquait pas mal de la lettre que Koffi Ndizi lui avait adressée. Ce fut un nouveau prétexte à délibérations et conciliabules. La reine mère était outragée. Les anciens perdaient leur salive. Certains réclamaient une action punitive sur le Foyer, comme dans le bon vieux temps. Mais comment s'y prendre ? Personne ne le savait. Les féticheurs, quant à eux, recommandaient la prudence, car ils ne comprenaient pas qui était cette oblat. Est-ce qu'on ne devrait pas, pour en avoir le cœur net, lui faire subir l'ordalie ? Si elle rejetait la décoction et se relevait indemne, on saurait que c'était une personne

normale qui n'avait rien sur la conscience. Oui, mais comment s'approcher d'elle ?

Finalement, Koffi Ndizi chargea Hakim d'une mission de la dernière chance. Cette fois, il irait en personne au Foyer et se ferait l'avocat du royaume. Hakim obéit, la mort dans l'âme.

À son arrivée au Foyer, Célanire était dans sa classe. Mme Desrussie le fit entrer dans un bureau au premier étage. Le spectacle était féérique. Sous le balcon, le jardin se déroulait comme un tapis de prix, embelli de pervenches de Madagascar, d'hibiscus, de lauriers-roses, d'orgueils-de-Chine fraîchement plantés, mais déjà en pleine floraison. La grande saison des pluies tirait à sa fin. Le ciel perdait sa couleur de plomb. Si cet endroit était un bordel, alors il se cachait sous l'apparence de l'Éden. Quand Célanire apparut, Hakim ne la reconnut pas. Elle portait une robe à petits carreaux jaunes et bleus, boutonnée depuis le haut jusqu'en bas, un mouchoir jaune bouton-d'or autour du cou. Ses cheveux étaient coiffés en deux tresses. Elle n'était pas maquillée et paraissait tout au plus dix-huit ans. Elle n'était plus sensuelle, allumeuse, mais poétique, touchante. Tandis qu'ils buvaient le thé vert à la menthe, elle parla de sa passion pour l'Afrique. À son avis, il n'y avait qu'une ombre à cette belle civilisation : le traitement des femmes. Savait-il que les peuples africains mutilaient le sexe féminin ? Ils en coupaient le clitoris et les grandes lèvres. Ensuite, ils en cousaient le restant, ne ménageant qu'un étroit orifice pour laisser passer l'urine et le sang menstruel. L'imagination de Hakim s'était rarement attardée sur pareils endroits. Mal à l'aise, il bredouilla que cette pratique était le pendant de la circoncision masculine. Elle se récria vivement : c'était une intolérable agression perpétrée contre les femmes pour contrôler leur sexualité. Elle finit par changer de sujet et se mit à lui décrire la grande solitude de sa vie. Elle ne connaissait pas ses véritables parents et n'était qu'une enfant adoptive. Oh, elle n'avait rien à reprocher à ceux qui l'avaient recueillie, à son papa surtout. Mais c'était dur de ne connaître ni le sperme dont elle était issue ni le ventre qui l'avait portée. À Adjame-Santey, elle se sentait étrangère. Thomas de Brabant possédait son corps, pas son cœur. Ébahi par cette

franchise, Hakim restait coi. Alors, elle l'interrogea et il s'entendit se confier, révélant toutes les peines de son enfance. Lui aussi se sentait un étranger à Adjame-Santey. D'ailleurs, il s'était toujours senti un étranger en Afrique. Bref, une heure plus tard, il se retrouva, furieux, sur la piste qui le ramenait en ville. Non seulement il n'avait pas soufflé mot de la mission que Koffi Ndizi lui avait confiée, mais il avait promis à Célanière des visites d'amitié.

Est-ce qu'elle l'avait ensorcelé ?

3.

Depuis deux semaines, les pluies avaient cessé. Devant les maisons des Européens, les haies de crotons pouvaient enfin relever la tête. Sur les talus, les touffes d'herbes de Guinée verdoyaient. Derrière les seccos, les bêtes gambadaient comme des folles. Seule la concession de Koffi Ndizi ne connut pas le bien-être de ce renouveau. Une nuit, Tanella, une des concubines de Mawourou, l'oncle maternel du roi, lui planta un couteau droit dans le cœur alors qu'il dormait. Son forfait perpétré, elle prit la fuite.

Deux ans plus tôt, le village d'Attonblan avait offert Tanella à Koffi Ndizi parmi un lot de présents, volaille, poisson séché, pagnes richement tissés. Il n'avait pas eu de goût pour elle et l'avait laissée à Kwame Aniedo qui, un temps, s'en était amusé. Un jour qu'elle pilait des plantains dans une des cours, Mawourou avait remarqué ses seins de quinze ans. Mawourou était père d'une dizaine de fils, déjà pères de fils eux-mêmes ; mais il était encore tellement troublé par la chair qu'il employait une armée de féticheurs pour lui concocter des aphrodisiaques. On ne découvrit le crime de Tanella qu'au matin quand le sang qui s'était glissé sous les portes de la case de Mawourou forma une croûte rouge dans le mitan de la cour. Le meurtre était tellement rare chez les peuples de la région qu'on commença d'expliquer la béance au cœur du vieillard par un coup de colère des esprits. Puis la vérité s'imposa. Le mal avait été causé par une main humaine. Des femmes levées tôt se rappelèrent avoir vu Tanella qui courait dans des pagnes tachés de sang et se souvinrent qu'à maintes reprises elle s'était plainte de Mawourou. Son haleine était fétide. Il bandait mal, il la battait. On la chercha dans tous les recoins de la concession, aux alentours de la lagune et jusque dans la forêt. Quelques hommes prirent en courant le chemin du village d'Attonblan, mais en revinrent bredouilles. Personne n'y avait vu Tanella. En fin de journée, la rumeur apprit qu'elle avait trouvé refuge au Foyer des métis. Alors, les veuves, les enfants, les amis de Mawourou, tous ceux qui l'avaient connu de son vivant et aussi ceux qui n'avaient rien

de mieux à faire s'amassèrent en foule pour aller la chercher là-haut.

La procession traversa Adjame-Santey d'un pas lent, les gens, saisis d'horreur, commentant le terrible événement. Karamanlis, de sa boutique, vit passer Hakim et ses élèves au dernier rang du cortège. Il le toisa avec mépris. Ainsi, lui, un « évolué », il prenait le parti d'un vieillard lubrique, abuseur de fillettes qui, somme toute, n'avait récolté que ce qu'il méritait. À la hauteur du palais de justice (mais c'était une bien noble appellation pour cette case en torchis), la procession se grossit de tous les curieux et de tous les désœuvrés qui traînaient par là. À la sortie d'Adjame-Santey, la foule pressa le pas sans bien savoir pourquoi, peut-être parce que la nuit approchait. Le ciel noircissait. Bientôt, les esprits allaient commencer leur maraude. En vérité, dans la foule, beaucoup de gens ne désiraient pas vraiment mettre Tanella à mort comme l'exigeait son crime. Ils marchaient avec les autres pour signifier tout simplement qu'il était temps, grand temps que ces Français et leurs créatures, gouverneurs, prêtres, oblats, les laissent à leurs coutumes et retournent chez eux. Même les femmes, qui, dans le fond de leur cœur, n'étaient pas loin d'excuser Tanella, sans doute fatiguée nuit après nuit de livrer sa jeunesse aux fantaisies d'un vieillard, sentaient qu'avec ses ombres le passé qui agonisait l'emportait sur l'avenir que ces étrangers leur préparaient. Quand la foule débarqua sur le plateau du Foyer, elle fut surprise d'y trouver des rangées de miliciens venus d'un camp tout proche. Ils pointaient leurs fusils en avant. Pourquoi ? Il y eut un flottement, le début d'une débandade. Les peureux s'enfuirent, ne présageant rien de bon. Les plus braves ramassèrent des roches et firent front. Dressé sur ses ergots, le chef des miliciens aboya quelques syllabes que personne ne comprit. Il aboya à nouveau. Puis ses hommes lui obéirent. En tirant.

Après la fusillade, on dénombra trois cadavres gisant par terre. Parmi eux, deux gamins d'une dizaine d'années, Senanou et Dabla, élèves de Hakim. En plus, une dizaine de blessés.

Thomas de Brabant relut le télégramme officiel qu'il venait de recevoir.

Informé des graves événements d'Adjame-Santey, le recours inconsidéré à la force, le chiffre élevé des victimes, le gouverneur Alix Pol-Roger écourtait sa mission dans le Nord et regagnait son poste au plus vite. L'oblat Célanire Pinceau qui, ayant donné refuge à une meurtrière, était à l'origine des troubles devrait se présenter immédiatement devant lui. Le ton ne laissait aucun doute. La nomination de Célanire à la direction du Foyer ne serait pas ratifiée. Thomas, quant à lui, risquait le blâme ou même la rétrogradation. L'hypocrisie des hauts fonctionnaires coloniaux l'écœura. Des centaines de « travailleurs volontaires » crevaient de faim et de mauvais traitements le long de la ligne de chemin de fer. Personne n'en soufflait mot, alors que les trois malheureux cadavres d'Adjame-Santey allaient faire le tour de l'A.-O.F. En réalité, l'administration était surtout inquiète à cause des deux écoliers, Senanou et Dabla. Par malchance c'étaient les fils de Betti Bouah, un des plus importants traitants de la région, de sang royal, allié à Koffi Ndizi, mais, lui, intelligent et favorable à la présence française. On craignait à présent qu'il ne bascule dans le camp des ennemis. Piètres considérations ! Quelle règle devait-il observer ? On aurait préféré qu'il prenne le risque que des enragés saccagent le Foyer, lapident Tanella, rouent de coups Célanire et ses monitrices. Voilà ce qu'il avait évité ce soir-là par sa fermeté. Au lieu de cette tragédie, la loi et l'ordre avaient été respectés. Célanire n'avait jamais eu dans l'idée de soustraire Tanella à la justice. Elle entendait seulement la protéger de ses compatriotes. Après l'avoir gardée la nuit au Foyer, calmée, apaisée de son mieux, elle l'avait elle-même remise aux askaris, qui l'avaient conduite à la prison de Grand-Bassam. De là, par le premier bateau, elle devait être transférée à Dakar et traduite devant la cour d'assises qui se tenait deux fois l'an. À la légitime colère de Thomas contre ses chefs se mêlait une terreur insidieuse de ce qu'ils pouvaient découvrir d'autre et qui était plus inavouable. Il ne comprenait plus par quelle folie il s'était laissé convaincre par Célanire et avait approuvé son projet. On aurait dit que sa maîtresse l'ensorcelait. À côté d'elle, il était sans volonté et ne distinguait plus le bien du mal. C'est un fait, au

Foyer, ils n'entretenaient que des gradés. Pas de fonctionnaires subalternes, secrétaires ou gratte-papier ! Quand même, ils étaient à la merci d'une langue qu'un trop-plein d'alcool délie.

Incapable de tenir en place, il se coiffa de son casque et enfourcha sa bicyclette puisque la piste était de nouveau praticable. Il fit un détour prudent pour éviter la maison où on veillait Senanou et Dabla. L'endroit était devenu un centre de ralliement d'excités tenant des propos antifrçais où, lui avait-on dit, Hakim s'en donnait à cœur joie.

À la fin de l'année, Adjame-Santey devait être baptisée Bingerville en hommage au premier gouverneur de la colonie au cours d'une cérémonie solennelle. Cependant, les constructions administratives étaient loin d'être terminées. Le palais du Gouverneur pointait à peine la tête hors du chantier qui avait remplacé le cimetière. Comme Thomas contournait la Mission, il vit s'approcher un cortège. Encadré de ce qui restait de sa garde, abrité par son porte-ombrelle, précédé de son porte-canne, le roi Koffi Ndizi, glissant sur ses sandales, allait rendre un dernier hommage aux enfants de son cousin. Le cortège barrait la largeur de la piste, car, en outre, Koffi Ndizi était entouré d'une bonne dizaine de courtisans dont l'inévitable Hakim. En un éclair, Thomas apprécia le dilemme. Ou bien il n'arrêtait pas de pédaler droit devant lui et alors il rentrait dans les arrivants, en renversant deux ou trois. Ou bien il descendait de bicyclette et se rangeait comme un manant dans les herbes de Guinée du talus. Malgré son arrogance, il n'hésita pas. Adjame-Santey avait vécu son compte d'affrontements en peu de temps. Il mit pied à terre. Le roi passa sans tourner la tête dans sa direction, en portant ses deux mains jointes à hauteur de sa bouche pour le saluer à l'africaine, tandis que les coups d'œil de son entourage le heurtaient comme autant de pierres tranchantes. Il crut même entendre glousser de rire.

À présent, le Foyer aurait pu faire la fierté de Dakar soi-même. Du temps du défunt Desrussie, une épidémie de pian succédait à une épidémie de fièvre jaune. On préférait ne pas compter les morts. Une fois, on en avait enterré trente dans un seul mois. Sous le soleil de Célanire, les enfants rayonnaient de santé et de propreté. Un groupe de petits encadré de deux

monitrices était assis en rond sur le gazon de la cour et chantait *Frères Jacques* avec des accents délicieux. De plus grands partaient virilement aux champs, la daba à la main. De la bamboueraie, de la jeune palmeraie, du verger naissant, on ne savait qu'admirer davantage. Célanire avait profité de la saison sèche pour faire repeindre la façade dans une teinte très pâle, coquille d'œuf, rehaussée de liserés grenat. Par ce choix de couleurs inhabituelles, elle avait manifesté ce goût exquis qui la rendait si précieuse à Thomas. Évidemment, la maigre allocation de fonctionnement attribuée au Foyer n'avait pas couvert tous ces travaux d'embellissement et il n'aurait pas fait bon éplucher la comptabilité de la colonie.

Célanire se reposait dans un boudoir, drapée dans un kimono de soie noire, couleur qu'elle semblait affectionner, agrémenté de roses rouges et de boutons-d'or. Sans son nez évasé à la base, un peu triangulaire, et sa bouche extrêmement charnue, on aurait pu la confondre avec une Indienne des comptoirs français, Pondichéry, Kana Kal, Manahé. Thomas la dévora de baisers, puis se contrôla et sortit le télégramme de sa poche. Célanire eut une moue indifférente et posa quelques questions du bout des lèvres. Où se trouvait exactement le gouverneur Pol-Roger ? Thomas expliqua qu'il se trouvait à Felkessékaha parmi les peuplades sénoufo niarafolo. Comme si cela ne l'intéressait guère, elle changea le sujet de la conversation. Que pensait-il de son idée ? Elle avait l'intention de se rendre à la veillée de Senanou et Dabla, manière de manifester sa sympathie à la famille. Thomas poussa de hauts cris : était-elle donc folle ? Les Africains la haïssaient. Elle allait se faire lapider.

En fait, depuis longtemps, les hostilités étaient ouvertes entre Célanire et les Africains. Célanire avait clamé haut et fort qu'elle n'entendait pas laisser mutiler sexuellement les fillettes à sa charge. À l'en croire, en permettant à leurs fonctionnaires ou militaires de papas de placer leurs rejetons au Foyer des métis, les familles maternelles renonçaient de facto à leurs droits et les enfants devenaient la seule responsabilité de l'État français. Évidemment, pareilles arguties n'avaient impressionné personne. Alors que l'innocente Marie-Angélique de six ans s'était rendue pendant

un week-end auprès des siens, ceux-ci en avaient profité pour la faire passer sous le couteau de l'exciseuse. Une hémorragie avait failli l'emporter. Hors d'elle, Célanire avait dès lors interdit que ses pensionnaires quittent le Foyer et n'autorisait les visites des familles qu'une fois par trimestre. Si la mesure ne gênait pas certains, on peut deviner aisément le tollé qu'elle suscita dans d'autres cas. Métis ou pas, certaines mères tenaient à leurs bambins et accusèrent Célanire de séquestration. En pleurs, elles campaient aux portes du Foyer. Les tribunaux étaient assaillis de plaintes et Thomas avait bien du mal à faire accepter le bon droit de sa maîtresse.

Il s'en était aperçu, Célanire était une têtue qui n'en faisait jamais qu'à sa tête. Sans prêter aucune attention à ses objections, elle l'attira contre elle.

Faire l'amour avec Célanire était un délice dont Thomas n'avait jamais rêvé. Il l'appelait dans son cœur « ma petite panthère » parce qu'il ne savait jamais si son étreinte le ferait râler de douleur ou de plaisir. Quand il n'en pouvait plus, elle en redemandait encore. À la fin des fins, elle le laissait épuisé, rompu, délicieusement mort.

La maison de Betti Bouah faisait l'orgueil des Africains et l'étonnement des Européens. Elle avait été construite par des ouvriers appolloniens venus de Cape Coast en Gold Coast britannique et comportait un étage auquel on accédait par un double escalier entouré de balustrades à jour en bois façonné. Le salon où étaient exposés les corps des enfants était richement meublé à l'européenne. Tapis. Divans. Fauteuils. Tables basses recouvertes de napperons au crochet. On ne comptait pas moins de cinq pendules et quatre boîtes à musique accrochées au mur, des portraits de Bonaparte à Arcole, Napoléon empereur, Treich-Laplène, Binger, la reine Victoria, des glaces rondes au cadre doré surmonté de l'aigle impériale aux ailes déployées. La pièce maîtresse était une crédence de bord supportant des verres en cristal à pied bleu. Comme tous les riches traitants, Betti Bouah avait réuni dans cette même pièce les divers cadeaux qu'il avait pu recevoir de

ses clients européens. Vu son importance au sein de la société, les habitants des villages environnants et même d'aussi loin que le rivage alladian étaient présents, drapés dans leurs pagnes de deuil. Selon la coutume, l'assistance se divisait rigoureusement en deux. À l'intérieur de la maison, les femmes, mères, marâtres et tantes des petites victimes. Sur les galeries, les hommes. Ces derniers questionnaient fiévreusement Hakim sur la bonne manière de se débarrasser des Français. Mais, contrairement à ce qu'on avait raconté à Thomas, celui-ci n'avait rien de rien à proposer et bafouillait des platitudes. Aussi, plus la soirée avançait, plus le sentiment de leur impuissance les enrageait et plus les calebasses de vin de palme circulaient de main en main. Que Tanella ait été remise en fin de compte aux autorités françaises ne calmait pas les esprits. Ce n'était pas aux Français de se mêler de cette affaire. Elle relevait des tribunaux indigènes. Betti Bouah avait consulté son avocat à Bordeaux, qui lui avait conseillé de protester auprès du gouverneur général de l'A.-O.F. Mais il n'avait rien pu tirer de Koffi Ndizi qui ne comprenait rien aux « affaires de Blancs », comme il disait.

Quand, autour de dix heures du soir, Célanire fit son entrée dans la maison mortuaire, le vacarme des conversations s'arrêta net. Ceux qui avaient des machettes à portée de main pensèrent à s'en saisir. Pourtant, elle avait l'air si doux qu'ils y renoncèrent. Elle évita tout signe de croix, toute génuflexion qui pourrait choquer ces païens et resta debout, tête baissée devant ce qui restait des enfants. Puis, par l'intermédiaire de la veuve Desrussie, elle demanda à rejoindre les femmes. Pour ce faire, elle passa devant Koffi Ndizi, débordant de son fauteuil, et inclina la tête avec respect tandis que le roi qui ne l'avait jamais vue la dévisageait, bouche ouverte. Hakim fut le seul à se dire que Célanire était là pour les narguer, mesurer son pouvoir de retourner les esprits. Car ceux-là qui avaient le plus mal parlé d'elle revenaient en vitesse sur leurs critiques et vantaient sa beauté. Koffi Ndizi déclara même que les féticheurs se trompaient : une aussi jolie personne ne pouvait être le « cheval » des aawabo, des mauvais esprits. D'aucuns rêvaient tout haut et demandaient si elle accepterait de marier un Africain. Après tout, elle était aussi noire qu'eux ! Quelques anciens eurent beau rappeler que la beauté des

femmes fait le malheur des hommes, personne ne prêta attention à ces dictons d'un autre âge. Quand Célanire ressortit des appartements des femmes, vu l'heure tardive, Koffi Ndizi ordonna à Hakim de la raccompagner au Foyer.

La nuit crépitait des criailleries des insectes. La lune s'était caché la figure derrière un crêpe de nuages. Dans la noirceur, Célanire appuya la main sur le bras de Hakim, que sa chaleur embrasa d'un seul coup. C'était comme s'il se trouvait à proximité d'un incendie. Elle lui parlait d'une voix suave. Cette veillée-là lui avait rappelé la Guadeloupe. On y avait aussi grand souci de la mort. À la Toussaint, les flammes des bougies couvraient les tombes d'une parure de diamants. Ah ! parfois, elle avait envie de tout planter là et de retourner chez elle. Pourtant, avait-elle un chez-soi ? Un pays, c'est une maman, un papa qui vous attendent, les bras ouverts. Ceux qui l'avaient adoptée dormaient à l'ombre des filaos. Et puis sept années, sept longues années, s'étaient écoulées depuis qu'elle avait quitté la Guadeloupe. Se séparer d'un endroit si longtemps revient à le perdre à jamais : tout y change, tout s'y refait. Écoutant cette voix douceuse, Hakim pensait qu'heureusement le gouverneur Alix Pol-Roger revenait bientôt. S'il avait son bon sens, ni Thomas de Brabant ni Célanire ne feraient long feu à Adjame-Santey.

Quand il fut de retour chez Betti Bouah, le tapage continuait de plus belle. La veillée, selon la tradition, devait se poursuivre pendant le restant de la nuit et une partie de la journée suivante. Alors qu'on songeait enfin à la mise en terre, des gardes de Thomas de Brabant accoururent. Le gouverneur Alix Pol-Roger était mort !

Mort ! De quoi ? Comment ?

Sur le chemin de son retour à Adjame-Santey, il s'était arrêté au campement de Tentona. Ce campement était réputé, parce qu'il était situé sur un plateau d'une élévation de trente à quarante mètres, arrosé de deux rivières, ce qui garantissait de l'eau en abondance et de la fraîcheur. Au moment du repas, sous les yeux de son escorte, il avait été attaqué par des « mangeurs d'hommes », les lions noirs à grande crinière de Mourga, ceux-là même dont parle Amadou Hampate Ba. Ces

derniers avaient fait irruption et, sans regarder ni à droite ni à gauche, avaient foncé droit sur lui, l'avaient renversé, piétiné, dévoré, ne laissant par terre que des flaques de sang, quelques ossements et une paire de jambes encore engoncées dans de hautes bottes de cuir brun.

Ces tristes événements rapprochèrent deux hommes qui s'étaient jusqu'alors peu fréquentés : Hakim et Betti Bouah. Betti Bouah était l'opposé de son cousin Koffi Ndizi. Aussi athlétique et musclé que l'autre était bedonnant. Il parlait le français à la perfection, savait écrire, lisait couramment. Il était toujours prêt à discuter des philosophes du XVIII^e, de Diderot surtout, son favori. Malgré le dicton qui affirme que c'est l'Anglais qui commande tous les Blancs, Betti Bouah avait fait le choix des Français. Il les avait soutenus en toute occasion, il avait logé Binger sous son toit lors de son périple d'exploration de 1889. Ce n'était pas pour perdre à présent deux de ses fils sous les balles de miliciens à leur solde. Après ce drame, il se mit à réfléchir sur la colonisation et conclut qu'un front d'Africains devrait au plus vite pousser dehors les Français pour prendre leur place. Au cours de quelques parties d'échecs avec Hakim, il lui exposa son projet. Comme celui-ci y adhérait avec enthousiasme, il lui proposa de travailler pour son compte dans ses factoreries. Le salaire qu'il lui offrait était trois fois supérieur à celui de la Mission. Hakim crut rêver. Quitter cette école de torchis, étouffante en saison sèche, inondée en hivernage ! Ces élèves aux doigts gourds et à la cervelle lente ! Dire adieu à ces missionnaires, hypocrites et tatillons ! En outre, la cohabitation avec Kwame Aniedo se faisait intolérable. Il ne pouvait plus supporter d'entendre le prince prendre bruyamment son plaisir avec ses partenaires ni de se heurter à lui, tout nu, sa pipe bourrée de tabac de Bahia entre les dents. Et ce n'était pas le plus pénible. On aurait dit que Koffi Ndizi retombait en enfance. Depuis l'instant où il avait posé les yeux sur elle à la veillée de Senanou et Dabla, il s'était entiché de Célanire. Désormais, il n'avait qu'une idée en tête : l'inviter chez lui. Mais, quand il regardait alentour, il avait honte. Il n'oserait jamais recevoir une personne aussi

évoluée dans un cadre pareil. Il tenta donc d'imiter Betti Bouah et commanda à Grand-Bassam des fauteuils, des lits, de la vaisselle, des verres et même une batterie de cuisine. Hakim lui ayant vanté l'art de vivre des musulmans, il fit venir de Tiassalé des tapis et des tentures. Ah, qu'il aurait aimé parler français, langue qui, jusqu'alors, lui avait écorché la bouche ! Un après-midi, Hakim entra chez Koffi Ndizi. Le roi venait de recevoir de Grand-Bassam quatre caisses de vaisselle. Il examinait des assiettes, des verres à pied bleu, identiques à ceux de son cousin, et interrogea fiévreusement son visiteur. Qu'est-ce qu'il en pensait ? Est-ce qu'ainsi il n'allait pas impressionner Célanière ? Pareille légèreté, alors que la communauté vivait des moments tellement chargés d'angoisse, exaspéra Hakim. Il courut chez Kwame Aniedo, rassembla ses maigres affaires et prit son congé sans dire au revoir à personne.

4.

Cahin-caha, la nouvelle vie de Hakim se mit en place.

L'affaire de Betti Bouah, c'était l'huile de palme. Il l'achetait aux villages akouri et alladian, ou plus loin encore. Ses hommes en remplissaient les tonneaux fournis par les compagnies de Bordeaux ou de Nantes et les acheminaient grâce à une flottille de pirogues sur la lagune Ébrié. Ensuite, ils les roulaient à terre, puis les chargeaient dans des baleinières en direction des bateaux qui attendaient rangés derrière la barre. Il vendait aussi des bois de teinture, de l'ivoire et des peaux qu'il se procurait sur les marchés de l'intérieur en échange de poudre et de fusils, d'alcools, de tabac de Virginie en feuilles, de coutellerie et d'armes blanches. Bref, il apparaissait à tous ceux qui voulaient commercer comme une mine de trésors. Sous ses ordres, Hakim n'eut même plus le temps de se remplir le ventre. Levé avant le soleil, il effrayait les caïmans paresseusement engoncés dans la vase avec le désordre de sa pétrolette. Debout sous le soleil de midi, il avalait en vitesse une boule d'akassan rougie avec de l'huile de palme. Il courait d'une plantation à une autre, surveillait les chargements. Les premiers temps, il s'efforçait malgré tout de redevenir un évolué le soir. Rasé, lotionné, il montait rejoindre son hôte, qu'il trouvait généralement assis dans un fauteuil à l'européenne. Celui-ci avait beaucoup de goût pour le chocolat et le vidait par pleines tasses. Tout en sirotant la nouvelle boisson, les deux hommes commentaient ce que les Français appelaient la « pacification » et qu'ils nommaient, quant à eux, tout crûment la « guerre ». Le Nord n'en finissait pas d'être ensanglanté. Combien de morts avait-on déjà enterrés ? Combien de morts allait-on encore enterrer ? Ah oui ! L'Afrique était mal partie et les soleils des Blancs n'éclairaient que le malheur. Parfois, quand même, les propos étaient plus légers. Ils parlaient femmes. Betti Bouah expliquait qu'il n'avait pas été ébloui par Célanière. Un vrai sac d'os ! Il préférait les femmes qui ont du corps comme un bon vin de Bordeaux. Il suffisait de regarder ses épouses. Et puis ce ruban

toujours amarré autour de son cou le terrifiait comme un petit enfant. Pas de doute, c'est là qu'elle cachait la marque qu'elle était le « cheval » de dangereux aawabo. Dans le temps, il avait connu un « cheval » qui se distinguait par une verrue au menton. Il avait fallu des années pour en venir à bout. Pendant ce temps, il avait causé la mort de tout un village. En son for intérieur, sans oser le contredire, Hakim riait de ces superstitions bonnes pour des Africains et dont son éducation à l'européenne avec son père l'avait débarrassé.

Bientôt, cependant, il se sentit tellement courbatu que, le soir, il se jetait sur son lit, prenait sommeil d'un seul coup et ronflait jusqu'au matin. Avec cette extrême lassitude vinrent naturellement les questions. En vérité, qu'est-ce qu'il avait gagné à quitter l'école de la Mission ? Il restait un sous-fifre. Il n'avait plus le temps d'ouvrir un livre. Ses cheveux ne voyaient plus ni peigne ni brillantine. Il fréquentait des gens frustes, maniait des billets de banque crasseux et n'était plus moussé lékol, brodeur de français-français. C'est ce moment que choisit Kwame Aniedo pour lui demander son aide en vue d'un examen de l'administration coloniale. Kwame Aniedo ne supportait plus l'inaction que lui imposait Koffi Ndizi, ni de le voir tombé en enfance à cause de sa ridicule passion pour Célanire. Aussi, il avait décidé de quitter la concession royale qu'il jugeait en perdition. Il était prêt à s'expatrier jusqu'à Dakar, la cité où nul ne mourait plus. À ce qu'on racontait, les Français y recrutaient et y payaient toutes qualités de commis pour leurs bureaux et leur administration. Kwame Aniedo se rêvait déjà messenger en uniforme kaki à épaulettes dorées, pédalant une Motobécane. Hakim, n'oubliant pas qu'il lui avait offert un toit quand il en manquait, se vit obligé de chercher le carré de l'hypoténuse alors qu'il était recru de fatigue. Le pire, c'est que la présence de Kwame Aniedo produisait toujours le même effet sur lui et le remuait jusqu'au fond du ventre : son odeur de sueur et de beurre de karité, cette manière qu'il avait de sucer voracement le bois de son porte-plume, sa mine enfantine dès qu'il ne comprenait plus ses leçons. Hakim prévoyait avec désespoir qu'un jour il ne pourrait pas se retenir : il se jetterait sur Kwame Aniedo. Et ce serait le drame. Car l'autre, horrifié, le piquerait mortellement avec ce couteau à cran d'arrêt de Sheffield qu'il portait

toujours serré dans les replis de son pagne. Ainsi, Bokar serait vengé.

Ce jour-là, Hakim avait été appelé au Foyer pour acheter la récolte de noix de palme. Prudemment, il n'avait pas revu Célanire depuis le jour de l'enterrement de Dabla et Senanou. Les nouvelles palmeraies bouclaient leur chevelure sur plusieurs hectares arrachés à la forêt. Une montagne de noix attendait sous les arbres. Célanire pouvait être contente : grâce aux corvées gratis d'Ébriés et aux bras des grands élèves, la récolte était riche et il fallut plus de trois heures pour la peser, la mettre dans des sacs de jute que des porteurs charroyaient sur leur dos jusqu'à la factorerie. Quand ce fut enfin terminé, Hakim s'apprêtait à tourner les talons en vitesse lorsque la veuve le retint. Célanire le demandait. Il eut beau ronchonner qu'il était en vêtement de travail, suant depuis le matin, la veuve insista tant et si bien qu'il la suivit.

Une fois quitté l'ombrage de la palmeraie, la chaleur tomba sur sa nuque, roide comme un couperet. Le soleil était au zénith, cuisant les hauts obélisques des termitières. Persiennes baissées, le Foyer faisait la sieste. Il était devenu un véritable bijou reposant dans l'écrin de ses arbres et la profusion de ses fleurs. Célanire avait dessiné des parterres, acclimaté les roses les plus parfumées, avec des tulipes et des œillets qu'elle avait fait venir de France. Dans une volière, des papilios, papillons géants aux ailes de velours jaune tigrées de noir et de bleu, somnolaient. Pour Hakim, cette sérénité était trompeuse. Il s'imaginait le Foyer comme le château d'une Belle au bois dormant qui attendrait la nuit pour ses débauches. Il traversa la bamboueraie, ses pieds foulant l'épais tapis des pelouses. La veuve Desrussie l'introduisit dans un boudoir où tout lui sembla irréel. Dans la pénombre, les yeux glauques des miroirs le mirèrent. Les chimères des paravents ouvrirent leurs gueules pour l'avalier, balançant en même temps dans tous les sens leurs lourdes queues annelées. Il allait battre en retraite quand il s'aperçut que Célanire l'observait, allongée sur un sofa. Elle était enveloppée d'un kimono de soie, incrusté lui aussi de chimères. Un foulard rouge saignait autour de son cou. Elle lui fit signe de s'asseoir tout contre elle et il plongea, nauséux, dans cette odeur de

femelle. Quand même, il tâcha de se ressaisir tandis qu'elle s'expliquait d'une voix dolente. Une mauvaise fièvre l'avait couchée malade pendant des jours et elle avait bien cru qu'elle allait passer de vie à trépas. Il lui demanda platement si elle avait négligé sa quinine et elle haussa les épaules. Quinine ? Elle ne faisait pas de cas de ces remèdes miracles pour Blancs. À la Guadeloupe, son papa lui avait appris la vertu des sinapismes et des remèdes fèyes. Zèb à fè. Koklaya. Té simen kontran. L'Afrique possédait la même pharmacopée. C'est ainsi qu'elle s'était soignée. Qu'est-ce qu'elle avait à toujours parler de son papa, songea Hakim, agacé, surtout si ce n'était pas son papa pour de vrai ? Célanire se plaignit : il n'avait pas tenu parole et n'était jamais venu lui rendre visite. Hakim s'excusa. Il était débordé chez le traitant Betti Bouah et passait son temps à courir d'un village à l'autre. Il s'efforçait d'agrémenter sa nouvelle vie avec un parfum d'aventure, vantant ses mille et une responsabilités, quand elle le coupa. Est-ce qu'il appréciait ce genre de travail ? Il resta sans voix. Cette femme lisait en lui à livre ouvert.

Elle posa sur son genou une main qui brûlait comme un tison et le sermonna. Il fallait toujours aimer ce que l'on entreprenait. Elle avait une mission : faire de cet humble Foyer des métis un monument qui survivrait dans les mémoires. Pour la première fois dans l'histoire de la colonie, l'école du Foyer présentait quatre filles au certificat d'études primaires indigène. Les Africains asservissaient et mutilaient les femmes. Les Français ne leur apprenaient qu'à tenir une aiguille et manier une paire de ciseaux. Désormais, on allait voir ce qu'on allait voir. Elle ne lui cachait pas que ses plans étaient ambitieux. Elle avait beaucoup réfléchi et s'était demandé pourquoi les relations entre les Africains et les Français achoppaient. C'est que les colonisateurs, étant hommes, ne se préoccupaient que des hommes. C'étaient les hommes qu'ils tentaient d'associer à leurs projets. Les femmes ne leur venaient jamais à l'idée. Alors qu'en Afrique, plus que partout ailleurs, les femmes saluaient des changements dont elles avaient tout à gagner. Elles étaient lasses de se tuer à la peine, lasses d'être traitées en mineures, lasses d'être humiliées, battues, maltraitées. Seules les femmes pouvaient tenir en échec la colonisation, car il y avait un aspect plus

important encore. Est-ce qu'un colon qui avait serré une négresse dans ses bras restait le même ? Non, non, non ! Depuis qu'il avait découvert la félicité avec elle, Thomas de Brabant était devenu une autre personne. Il voyait l'Afrique avec des yeux différents. Lui jadis tellement méprisant, tellement convaincu que ce continent ignorait l'art et la civilisation, elle l'avait persuadé d'ouvrir un musée et il avait commencé de collectionner ces mêmes masques qu'il jurait autrefois de brûler en autodafé. Le Foyer des métis serait le lieu de rencontre qui manquait, l'endroit privilégié où naîtrait, croîtrait, se multiplierait l'amour entre les races. C'était cela sa vocation. Elle lui offrait de travailler avec elle : enseigner aux grands élèves. Elle, elle garderait les premières années. Des monitrices qu'elle avait formées s'occuperaient des plus jeunes. Il hésitait, cherchant un refus qui ne soit pas insulte, quand sa petite patte dessinant une traînée de feu se mit à ramper le long de sa cuisse. Pétrifié, il ne bougea pas tandis qu'elle atteignait son but. Ils se regardèrent dans les yeux, elle visiblement surprise par son absence de réaction. Elle appuya sa caresse. En vain. Honteux, il se mit debout, se rajusta et bondit vers la sortie. Dehors, la lumière le dégrisa. Il sentait que Célanire ne lui pardonnerait pas cet affront. Arrivé chez lui, pris de nausée, il se lava, se savonna de la tête aux pieds. Puis il enfila un short et une chemisette de drille fraîchement blanchi et monta rejoindre Betti Bouah. Celui-ci fronça les sourcils de le voir à la maison d'aussi bonne heure, mais se ressaisit et lui raconta les derniers potins. Thomas de Brabant venait d'être confirmé dans ses fonctions de gouverneur de la colonie et, du coup, le chanceux allait être le premier occupant du palais. Une bâtisse somptueuse. Le plus croustillant, c'est que sa femme Charlotte arrivait de France avec son enfant. Tout le monde se demandait ce que deviendrait son affaire avec Célanire, car ce n'était un secret pour personne qu'ils couchaient ensemble. Il était tellement entiché d'elle qu'il lui obéissait en aveugle. Il venait de l'autoriser à faire du Foyer un refuge pour les filles qui ne toléraient ni leurs maris ni leurs prétendants. Jusqu'où irait-elle ? Pour ses beaux yeux, Karamanlis le Grec avait à maintes reprises tenté de se noyer dans la lagune. Chaque fois, on l'avait ramené vivant sur la rive. Koffi Ndizi, quant à lui, avait répudié ses trente-neuf

épouses et concubines pour ne garder que la première, la reine Tadjò, à la condition qu'elle se « convertisse », elle aussi. Il prenait des cours de catéchisme et se préparait à devenir chrétien pour la plus grande joie de la Mission, les conversions de chefs étant rarissimes. L'Église n'attirait que des gueux alléchés par la paire de shorts et les tricots de corps que les prêtres offraient aux baptisés. Qu'espérait Koffi Ndizi par une action si sotte ?

Le lendemain, Hakim s'éveillait à peine quand la veuve Desrussie, frileusement enveloppée dans un pagne à cause de la brume et de la fraîcheur, lui apporta une lettre de Célanire. Elle était rédigée sur un joli papier jaune, bien tournée, fort digne, vu les circonstances. Célanire s'excusait d'avoir trahi un goût pour lui qu'il ne partageait visiblement pas. Quant à son offre de travailler pour elle, elle ne la retirait pas. Elle y tenait d'autant plus qu'elle le savait capable d'accomplir des prodiges. N'était-il pas vrai qu'il préparait ce propre à rien de Kwame Aniedo à un concours de l'administration française ? De même, il saurait transformer les Africains en hommes modernes et responsables. Sur le plan de l'amour, il pouvait dormir sur ses deux oreilles, elle ne le tracasserait plus. Finie la bagatelle ! De cette épître, Hakim ne retint qu'une chose. Ce n'était pas hasard si Célanire avait nommé le nom de Kwame Aniedo. Elle l'avait percé à jour. Elle savait ce qu'il éprouvait pour le prince. En réalité, cette lettre d'apparence innocente contenait une menace.

L'esprit en fièvre, il traversa Bingerville pour se rendre à l'embarcadère. Déjà, une cohue de petits exploitants, portant des calebasses et des récipients de fortune remplis d'huile de palme non raffinée, assiégeait l'entrepôt. L'odeur de la graisse se mélangeait avec celle de la boue et des végétaux qui s'y décomposaient. À l'entour, les berges semblaient jonchées d'ossements, en réalité des troncs d'arbres morts, blanchis par le soleil et la saumure. Hakim prit place dans la pétrolette. Cernée par l'épaisse frondaison, l'eau de la lagune entourait l'embarcation, menaçante, noirâtre. Il avait toujours eu peur de l'eau. Petit, après le départ de son papa, il lui suffisait de

fermer les yeux pour s'imaginer qu'il glissait, glissait dans un lac sans fond et s'y noyait. Il frissonna. Célanire était comme la lagune, sournoise, dangereuse.

Pourtant, la journée fut tellement agitée que l'oblat lui sortit de l'esprit.

La veille, par un coup de canon, l'*Alexandrie* avait fait connaître sa volonté de traiter. En s'alignant contre son flanc, un des boats de Betti Bouah s'était renversé. Quatre hommes s'étaient noyés dans la mer vorace qui avait gardé leurs corps. Hakim dut apaiser des familles accusatrices et rapaces, négocier des indemnités. Les Européens avaient introduit un nouveau système. Tout se calculait. Un homme qui laissait derrière lui des enfants en bas âge valait tant. Un homme qui laissait une promesse, tant. Plusieurs épouses, tant. Il ne revint à Bingerville qu'à la nuit. Une invitation l'attendait. Le dimanche suivant, Koffi Ndizi recevait le baptême et, en souvenir de leur ancienne amitié, le conviait à la cérémonie.

Hakim n'avait jamais pris au sérieux les transports amoureux de Koffi Ndizi. Comme ceux de Karamanlis, ils lui faisaient l'effet d'une folie douce qui finirait par guérir. Pourtant, lorsqu'il le vit debout au pied de l'autel, ses mains pieusement croisées sur un gros cierge, ses tresses rasées, son ventre engoncé dans une chasuble blanche, il comprit son erreur. Pour en arriver à pareille extrémité, il fallait qu'il soit vraiment mordu. La reine Tadjò, assise au premier banc, semblait à l'agonie. Il lui avait donné trois mois pour devenir chrétienne. Sinon, en dépit de tout son lignage, il la répudierait, elle aussi.

L'église, qui datait des premiers jours de la colonie, rappelait que les missionnaires avaient marché sur les traces des marchands. L'autel et les bancs étaient taillés dans des pièces d'iroko. Un artiste local avait moulé dans la terre les quatorze stations du chemin de croix. On comptait ce jour-là le lot habituel de « convertis » indigènes, de culs bénis français. En plus, une foule d'Africains tenait à voir de ses deux yeux cette chose extraordinaire : un roi qui donnait dos aux traditions de ses ancêtres. Ceux qui savaient le français chantaient avec ferveur :

Je crois en Toi, mon Dieu,

Je crois en Toi.

L'ombre voile mes yeux,

Mais j'ai la foi.

Les autres les écoutaient, intimidés par les sonorités qui tombaient de leurs bouches. Le supérieur, le père templier, était un ascète, n'ayant que la peau sur les os, dans le temps très lié avec Thomas de Brabant, qui le prenait souvent pour interprète. Il fit à Koffi Ndizi, baptisé Félix, une longue homélie soulignant sa nouvelle naissance et ses devoirs de chrétien. Sous ses airs inspirés, il exultait prosaïquement d'une prise qui le consolait de la défection de son ancien ami, Thomas, plongé jusqu'au cou dans l'adultère avec une négresse. Le nouveau Félix reçut dignement son eau sur le front, mangea son sel avec componction. Après la cérémonie, les invités se rendirent dans la concession royale où les domestiques payés gratis qui avaient remplacé les esclaves servaient de la limonade tiède dans les fameux verres à pied bleu. Les yeux de Hakim se mouillèrent en retrouvant cet endroit, théâtre de si doux moments. Des beuveries, des palabres interminables, des rêves antifrancsais. À présent, le père templier avait exigé la dispersion de l'aréopage des sébékos, féticheurs, et leur cour était déserte. Seuls témoins du passé, la reine mère, privée de la moitié de sa suite, et quelques anciens qui n'avaient nulle part où aller. Pauvre Kwame Aniedo ! Son père l'avait sommé de se convertir, jurant qu'il le déshériterait s'il lui tenait tête, car ses mentors lui avaient défendu de laisser ses biens à un païen.

Aussi, enfermé dans sa case, il n'assistait pas à la cérémonie et se distrait comme il pouvait en jouant à l'awalé avec sa favorite. Au moment des gâteaux secs et du vin blanc, Thomas de Brabant vint dans son grand uniforme et fit un discours ronflant. Noblesse oblige ! La conversion du roi de la région au Vrai Dieu était un événement de première dont Thomas exalta les heureuses conséquences pour l'avenir, la riche collaboration qui, de ce fait, allait se nouer entre l'Afrique et l'Europe. On aurait dit que Célanire lui avait dicté ces paroles, tant il répétait ses idées. Excédé, Hakim allait prendre son congé quand cette dernière, accompagnée de son

inséparable veuve Desrussie, arriva. Félix Koffi, le nouveau chrétien, qui à présent baragouinait quelques mots de français, se précipita vers elle :

— Ce wa ben ? Ce wa ben ?

Pathétique !

Célanire était toute de blanc vêtue, robe, souliers, chapeau, comme si c'était elle qui venait de recevoir le baptême. Autour du cou, trois doigts de velours blanc brodé de fleurettes multicolores. Ainsi, elle paraissait la plus virginale des virginales. Elle adressa à Hakim un signe de tête réservé, comme si, quelques jours plus tôt, sa main n'avait pas fouiné dans son avant, et se répandit en sourires à l'endroit de Félix Koffi. Qu'est-ce qu'elle attendait du gros lard ? De quoi est-ce qu'elle espérait le plumer ?

Hakim ne tarda pas à obtenir une réponse à cette question.

Trois jours plus tard, Betti Bouah lui apprit que Félix Koffi avait fait don au Foyer de terres proches de la lagune Ébrié. En tout, une bonne dizaine d'hectares. Le fait était d'autant plus choquant que la terre du clan n'appartenait pas au roi à proprement parler. Il n'en était que le dépositaire au nom de la collectivité. À quel conseil d'anciens est-ce qu'il avait demandé permission ? Betti Bouah s'excitait, envisageait même de faire destituer son cousin. Or il n'y avait plus de justice. Les tribunaux indigènes sous la coupe de Thomas de Brabant faisaient les quatre volontés des Français.

Surprise ! Kwame Aniedo prouva qu'il était un vrai Akan et n'entendait pas donner dos aux dieux de ses ancêtres. Refusant de se convertir, il quitta la concession royale. Betti Bouah le recueillit, lui donna une chambre à côté de celle de Hakim et lui offrit de travailler pour son compte. Mais Kwame Aniedo n'avait pas envie de se tuer à la peine, lui qui se voyait déjà col blanc à Dakar, et prétexta qu'il avait besoin de tout son temps pour préparer son examen. Du coup, le supplice de Hakim recommença. Face à face chaque jour avec Kwame Aniedo. Il lui arrivait de rentrer chez lui et de le trouver couché sur son lit, feuilletant ses livres en fumant son tabac de Virginie, vêtu de la robe de chambre qu'il avait achetée avec

ses économies à la CFAO. Car le prince n'avait aucune notion de la propriété privée et se servait librement de tout ce qui lui plaisait. Cependant, la véritable torture, c'était de l'entendre à nouveau nuit après nuit rugir de plaisir avec ses conquêtes, toujours aussi nombreuses.

5.

La fin de l'année s'approchait et la petite saison des pluies, celle qui va d'octobre à novembre, avait commencé, quand les habitants de Bingerville eurent un sujet de discussion de la plus haute importance. Charlotte, la femme de Thomas de Brabant, était arrivée avec sa fille. Alors on se demandait laquelle était la plus belle, de Célanire ou d'elle. Dans ce cas précis, une Blanche ne valait pas deux Noires parce que la Noire n'avait rien de rien à envier à la Blanche. Certains osaient même préférer Célanire, étant d'avis que Charlotte était triste et ne souriait pas assez. Tandis que l'autre, vive et gracieuse, manifestait, les rares fois où on la rencontrait en personne, une politesse exquise. Les Africains estimaient que l'une comme l'autre s'arrondissaient de trop peu de chair, mais concédaient que Célanire en cachait un peu plus aux endroits où il le fallait. L'opinion générale était que Charlotte s'habillait mieux, à la mode de Paris. Pourtant, Célanire portait parfois des robes et des mouchoirs de tête à la mode akan, ce qui faisait plaisir aux Africains. Bref, les esprits étaient partagés.

Dans son palais inauguré en grande pompe le mois d'avant, Charlotte n'avait pas goût à la vie. En clair, elle souhaitait mourir. Elle n'avait jamais rien connu d'aussi désespérant que l'Afrique ni imaginé d'endroit plus effroyable que Bingerville. Dans sa terreur des serpents et des fourmis rouges, elle passait le plus clair de son temps enfermée dans ses appartements. Là, persiennes baissées, elle luttait de son mieux contre la chaleur. À demi nue, elle prenait de quatre à six douches par jour, à la grande colère des boys qui se plaignaient qu'elle finissait l'eau du réservoir. Elle s'éventait avec de grands éventails de latanier tressé. Parfois, en peignoir, elle sortait sur le balcon et pleurait devant l'encerclement des arbustes, des arbres tellement différents des marronniers de son avenue Henri-Martin. Chaque jour, à quatre heures de l'après-midi, une boyesse lui amenait Ludivine, sa fillette de trois ans. Ludivine s'agitait, repoussait ses mains, habituée qu'elle était à présent aux caresses et au

jargon de sa boyesse. De son côté, elle ne la reconnaissait pas non plus, les cheveux ornés de cauris et empestant le beurre de karité.

L'Afrique lui avait donc tout pris. Son enfant. Son mari qu'elle ne voyait pratiquement jamais. Celui-ci lui racontait qu'il s'échinait pour la France alors que, elle le savait, il s'épuisait à faire l'amour avec une négresse. La nuit, quand il s'allongeait auprès d'elle, ses narines étaient offensées par son odeur. Pourquoi l'avait-il fait venir auprès de lui ? Elle avait horreur des gens qu'il recevait à sa table. Des hauts fonctionnaires minés par les diarrhées et soucieux de leurs intestins. Des prêtres n'arrétant pas de nommer le nom de Dieu et martyrisant les Africains au nom de ce même Dieu. Ces gens-là n'avaient pas de conversation puisqu'ils n'ouvraient jamais un livre, n'écoutaient jamais ni Bach ni Haendel. Ils buvaient trop, cancanaienit féroceinent. Charlotte n'avait plus la force d'écrire dans le journal où, depuis ses seize ans, elle relatait ses innocentes coquetteries de jeune fille. Elle ne savait quelles nouvelles donner à sa maman. De toute façon, les lettres prenaient des mois et des mois. Le papier sentait le moisi quand elles arrivaient à destination.

Cet après-midi-là, elle avait encore plus chaud qu'à l'habitude. Elle avait beau s'éventer, des rigoles de sueur couraient, se nouaient dans son dos et formaient une mare malodorante comme l'urine sur le drap du lit. Charlotte s'adossa contre ses oreillers, reprise par son idée fixe : une négresse peut-elle être belle ? Elle n'avait jamais vu sa rivale puisque l'autre ne descendait pas à l'église (le père Rascasse montait célébrer la messe à la chapelle du Foyer). Elle n'assistait à aucun dîner, cocktail, partie, ayant son jour à elle, le troisième vendredi du mois. Elle ne visitait personne. Bref, elle restait chez elle comme une araignée carnivore emmêlée dans sa toile. À quoi est-ce qu'elle ressemblait ? Cette question tourmentait Charlotte. Ses rêves étaient devenus des cauchemars, ses nuits des supplices. Elle n'y tint plus et se leva. À ce moment de la journée, tout le monde faisait la sieste. Elle descendit quatre à quatre l'escalier central, courut à travers le jardin, évitant le quartier des domestiques, poussa avec précaution la grille sud du palais. De ce côté-là, pas de

garde à chéchia. Elle s'était rarement aventurée seule au-dehors et faillit demander son chemin à un passant. Puis elle se rappela qui elle était. La femme du gouverneur. Ne parler à personne. Ne pas se faire reconnaître des espions à la solde de Thomas.

La pluie s'était arrêtée. Pas pour longtemps. Des nuages noirs roulaient avec des coups de tonnerre à travers le ciel bas à toucher la terre. Dans l'étroit espace de jour, les bicoques du quartier résidentiel alignaient leurs faces de pauvresses. Par où se trouvait le Foyer ? Ce devait être dans cette direction. Un chemin creusé d'ornières se déroula sous ses pieds. À droite et à gauche, les cases s'espacèrent, disparurent ; la forêt toujours aux aguets moutonna, vorace. Au bout d'un kilomètre environ, Charlotte buta sur une grille masquée par un feuillage épais. Elle cherchait une entrée quand, brusquement, une ouverture béa sur une allée bordée de cocotiers nains. Elle s'y engagea, traversa une bamboueraie et, soudain, le Foyer surgit dans l'élégance de ses formes. Rien ne l'avait préparée à contempler tant d'harmonie. À Bingerville, les bâtiments administratifs étaient lourds, sans grâce. Comment se nommait l'architecte inspiré qui avait conçu cette merveille ? Quel jardinier avait dessiné ces parterres, taillé ces massifs, greffé ces arbres ? En même temps, elle avait l'impression que mille paires d'yeux cachés au creux des portes et des fenêtres l'observaient. Il lui sembla qu'une fenêtre s'ouvrait au premier étage. Une forme se penchait. Une main lui faisait le geste d'approcher. C'était elle, c'était elle ! Galvanisée, elle courut jusqu'à l'entrée, agita à toute volée une sonnette. Au bout d'un temps interminable, la porte s'ouvrit.

On organisa une battue pour retrouver Charlotte.

Dans la nuit gorgée d'eau, des militaires, des miliciens, des askaris allumèrent des torches. Les uns sillonnèrent la lagune, traîtresse, dévoreuse de tellement de vies humaines. Les autres descendirent jusqu'à la boue grasse des mangroves ou des marais, cognant leurs pieds sur les mangles et les palétuviers, tordant leurs chevilles contre les racines-échasses.

D'autres encore arpentèrent les villages lagunaires, aplatissant à coups de crosse les cases où les hommes et les femmes terrorisés crurent que le trafic des nègres avait recommencé. Certains se creusèrent une trouée dans la forêt à coups de hache et de sabre pour arriver devant la mer. Certains enfin s'enfoncèrent dans la savane vert pâle ondulant à l'infini.

Bourrelé de remords, Thomas dirigeait les recherches. Sa tendre et douce Charlotte ! Pourquoi l'avait-il pareillement négligée ? Il n'y comprenait rien : c'était comme si Célanire l'avait ensorcelé. Dans son cœur, les sentiments qu'il éprouvait pour sa femme n'avaient pas démerité. C'était son corps, cette misérable enveloppe de chair, qui l'avait trahi.

Les yeux en eau, il se rappelait comment ils avaient dansé sur *Le Beau Danube bleu* jusqu'à s'étourdir, l'été où ils avaient fait connaissance ; comment, déambulant dans le jardin à l'anglaise, il lui avait décrit sa vie en Afrique. Elle faisait la moue : elle aurait préféré un mari sénateur ou banquier, c'est plus sécurisant. Tout de même, l'amour l'avait emporté et ils s'étaient mariés à l'église Saint-Philippe-du-Roule.

Quatre jours et quatre nuits défilèrent dans cette recherche. Le découragement avait envahi tous les cœurs. À la Mission, on donnait Charlotte pour suicidée. Cela déprime, l'Afrique ! Surtout les femmes comme celle-là qui ne savent pas se réfugier en Dieu. Car on ne la voyait jamais ni à confesse ni à la table sainte. Mais, dans sa peine et sa mauvaise conscience, Thomas s'obstinait, enrageait, courait, donnait de droite et de gauche des ordres contradictoires.

Finalement, on retrouva le corps de Charlotte dans la demi-obscurité de la forêt, non loin du village de Tiégaba. Lisse et droit, un acajou de Bassam veillait sur elle. On pouvait se demander comment elle avait fait pour parcourir tant de kilomètres sans guide ni tipoye dans cette touffeur impénétrable, habitée de singes, de panthères et de chats tigres. Par deux fois, elle avait dû franchir des rivières infestées de caïmans et de crocodiles, sans gué, ni passerelle, ni embarcation. Les gardes qui firent la macabre découverte s'écartèrent pour vomir dans la gadoue. Le spectacle était

terrible. On aurait dit que des fauves, mangeurs de chair humaine et buveurs de sang frais, avaient eu affaire à elle. Aux alentours du corps, la terre était labourée en tranchées. Pourtant, aucun lion n'était signalé dans la région. On recouvrit Charlotte avec des branchages. On la chargea sur un brancard de fortune et un cortège remonta vers Bingerville. Spontanément, des pleureuses de Tiégaba, qui en avaient fini avec le porte-canne Adueli Kabanlan, offrirent leurs larmes et leurs vociférations, ce qui fit un beau vacarme jusqu'au palais. Recru de fatigue, le gouverneur, qui n'avait pas fermé l'œil depuis trois nuits, prenait un petit temps de sieste. Il sortit dehors en bras de chemise et manqua tomber en état en voyant ce qui restait de son amour. Mais sa douleur fit hausser les épaules à toute la colonie. Quoi ? Un trompeur, menteur, adultérin, se livrer à ce sabbat ! Se coucher comme s'il était à l'agonie ! Commander un enterrement de première classe. Joncher le cercueil de fleurs naturelles et de fleurs artificielles. Ordonner de mettre en berne tous les drapeaux comme s'il s'agissait d'un deuil national, de la mort d'un haut dignitaire français !

Hakim mit pour la deuxième fois en quelques mois les pieds à l'église. À cause de Charlotte. Il l'avait rencontrée un jour, suivie de son askari, faisant ses emplettes à la SOCOPAO. Elle n'avait pas encore l'air de zombie des Blancs d'Afrique et l'avait fixé droit dans les yeux. Penser que toute cette vitalité se réduisait maintenant à un tas de chairs triturées au fond d'une caisse ! L'église était pleine de Français qui n'avaient jamais vu Charlotte ni en blanc ni en noir, mais s'émotionnaient quand même. Les journaux de France avaient consacré de pleines pages à ce drame, de même que le *Courrier de l'Ouest africain*, dont le siège était à Dakar. À la gauche de son papa, Ludivine pleurait parce que sa boyesse lui avait annoncé que, grand malheur, elle n'avait plus de maman. Elle avait mal à la tête à cause de toutes ces fleurs entassées sur le cercueil. Au nom du Foyer, Célanire avait envoyé la plus énorme des gerbes : dahlias, roses et lys mêlés. Mais elles ne s'étaient pas présentées, ni elle ni sa bonne amie, Mme Desrussie, à la chapelle ardente au palais du Gouverneur. Ceux qui aiment le scandale se trouvaient bien déçus. Car l'opinion la tenait pour coupable. Comment cela ? Si les Européens

s'efforçaient de résister à la superstition, dans les cases des Africains, on n'avait pas pareil problème. C'était une certitude : Célanire était un « cheval ». On comptait les morts mystérieuses accumulées autour d'elle. M. Desrussie : un. Alix Pol-Roger : deux. À présent, Charlotte de Brabant. On attendait la prochaine victime.

Les fleurs des gerbes n'étaient pas fanées sur la tombe de sa femme que Thomas reprit le chemin du Foyer. Blancs et Noirs n'attendaient rien d'autre. Pourtant, cela les choqua. Doit-on livrer une enfant sans défense à la meurtrière de sa maman ?

On dit que les souvenirs ne commencent pas avant l'âge de cinq ans.

Si jeune qu'elle était à l'époque, Ludivine ne devait jamais oublier sa première rencontre avec Célanire.

Elle avait quitté le palais du Gouverneur au milieu de la matinée. Son papa lui avait expliqué qu'il la chérissait comme la prunelle de ses yeux. Néanmoins, un homme tout seul ne peut pas prendre soin d'une fillette en bas âge. Il la confiait donc à une dame aussi bonne que belle qui veillerait sur son éducation. Elle ne vivrait pas comme au palais toute seule, perdue dans une demeure trop vaste. Elle aurait des quantités de petits camarades de son âge. Il l'avait obligée à faire ses adieux à Ana, sa boyesse qu'elle adorait. Puis ils étaient sortis. Le temps était exécrable, bien sûr. Pour la protéger de la pluie, Ana lui avait mis ses bottes et son ciré jaune qui lui tenait trop chaud. Le chemin jusqu'au Foyer lui sembla montant, malaisé, creusé de nids-de-poule pleins de feuilles pourries et d'eau boueuse. Songeant à Ana, elle ne pouvait s'empêcher de couiner et de sangloter même si son papa lui répétait, un peu agacé :

— Arrête de pleurer, voyons !

Le Foyer lui fit l'effet d'une prison avec sa grille qui barrait le ciel et que recouvrait une impénétrable verdure. Quant au jardin, elle en avait vu de beaucoup plus beaux aux Tuileries ou au Luxembourg quand sa bonne l'emmenait jouer.

S'appliquant à marcher la tête droite, elle était entrée dans la crèche, une vaste pièce carrelée, décorée en tout et pour tout d'un crucifix accroché à un mur. Là, une douzaine d'enfants pas plus vieux qu'elle, son papa avait dit la vérité, leur peau variant du brun jaunâtre jusqu'au blanc cassé, filles et garçons pareillement tondus dans leurs sarraus gris fer, étaient groupés autour d'un piano. Propres comme des sous neufs, dodus même pour certains, ils avaient toutefois la mine des laissés-pour-compte, la tête de ceux que personne ne désire sur cette terre. Ils chantaient d'un air accablé :

Baa-baa, black sheep

Have you any wool ?

— *Yes, sir; yes, sir !*

Three bags full !

C'était l'heure de la musique dont elle se chargeait elle-même, expliqua la jeune femme assise devant le piano. Après un tendre baiser à Thomas, elle frappa dans ses mains pour indiquer que la leçon était terminée et se mit debout. Les enfants refluèrent en troupeau vers le fond de la pièce où les attendaient des Africaines affublées de voiles bleus et de longs tabliers blancs d'infirmières.

L'inconnue s'avança en souriant.

— C'est toi, Ludivine ? Mon nom, c'est Célanire. Mon idée me dit que nous allons faire de grandes choses ensemble.

Ludivine ne fut pas dupe, à la différence de Thomas, qui la fixait, énamouré. Ce sourire qui s'accrochait tant bien que mal à de cruelles dents d'ivoire était pareil à un falbala sur un bwa-bwa. Ça godillait de tous les côtés. Quand même, elle était impressionnée par sa beauté. Sur ce point aussi, son papa avait dit vrai. Pas une beauté classique, celle que Charlotte lui avait léguée : un nez droit, un front bombé, une bouche finement dessinée. Célanire possédait la beauté du diable, quoi ! Une grosse natte noire, qu'on aurait dit dotée d'une vie autonome, serpentait le long de son dos. On ne pouvait détacher le regard d'un large ruban bleu qui retenait un bijou, un petit cœur en or, plaqué contre sa gorge. Qu'est-ce qu'il y avait par en dessous ? On sentait qu'il s'agissait d'un secret terrible à faire peur.

— Elle ressemble à sa mère, fit observer Célanière avec une apparente émotion.

Thomas sembla tout étonné. Comment pouvait-elle donner un tel avis, elle qui n'avait jamais rencontré Charlotte ? Célanière ne fut pas démontée. Elle expliqua sur un ton mystérieux qu'elle avait des imaginations, des visions, des prémonitions. Elle voyait en songe des personnes qui allaient mourir. Ou même qui étaient déjà mortes. Le jour de sa disparition, elle croyait avoir aperçu Charlotte debout devant sa fenêtre, les pieds dans les parterres de dahlias, occupée à admirer le Foyer. Elle était brune, pas vrai ? comme une Italienne, avec des yeux verts. Elle s'habillait avec une robe aux couleurs pastel et, depuis qu'elle avait tellement maigri en Afrique, elle portait son anneau de mariage au majeur.

Thomas resta saisi devant la précision de la description.

Ludivine rejoignit les enfants au fond de la pièce. Ils s'écartèrent à son approche, puis se resserrèrent à l'entour d'elle comme pour lui signifier qu'ils l'adoptaient. Ils se mirent sans entrain à jouer avec de la pâte à modeler. Les monitrices ne s'occupaient guère de leur charge, mais parlaient entre elles avec animation et n'arrêtaient pas de pouffer. Elles observaient Thomas et Célanière qui, épaule contre épaule, jouaient un morceau à quatre mains. Car Célanière était une musicienne consommée. Elle avait la voix du rossignol, était aussi capable de jouer des sonates de Beethoven à la perfection et avec sa flûte à bec d'enchanter les oreilles. Les monitrices semblaient n'avoir jamais vu spectacle plus désopilant. Thomas prit enfin congé de Célanière, se redressant et claquant des talons de façon militaire avant de lui baiser fort civilement la main. Puis il effleura de ses lèvres le front de sa fille et y dessina une croix. Ludivine ravala ses larmes, car son papa était la dernière figure familière auprès d'elle. Quand il eut disparu, sur un signe de Célanière, l'une des monitrices lui prit la main et la conduisit dans une pièce au premier étage. Un dortoir. Des rangées de lits à une place identiques avec leurs couvertures en pagne jaune et vert bien tirées. À côté de chaque lit, des armoires jaunes marquées d'un chiffre peint en vert. Au mur, un crucifix pareil à celui du rez-de-chaussée.

La monitrice lui assigna le lit et l'armoire numéro 16. Elle lui ôta sa robe en chiffon blanc et lui fit enfiler un sarrau. Puis, s'armant d'une paire de ciseaux, une à une, elle coupa les boucles de sa toison noire avant de la tondre entièrement. Quand elles redescendirent, la monitrice la mena à une table dans un réfectoire aussi austère que la salle de jeux et le dortoir. Petits et grands se tenaient tête baissée, chacun debout devant son couvert. Sur une estrade, Célanire récitait le bénédicité.

En dépit des prières que sa bouche débitait, elle avait plutôt l'air d'un appel à pécher. Elle aurait pu sans mal enflammer un bénitier. Ludivine ravala ses larmes. Une monitrice posa dans son assiette une boule de foutou-igname qu'elle arrosa de kedjenou-poulet. Elle s'aperçut qu'elle avait très faim : la vue du kedjenou-poulet la faisait saliver.

Ana l'avait habituée à pareilles nourritures et, à présent, elle avait goût à ces mets épicés aux saveurs violentes et barbares.

6.

En fin de compte, Bingerville se remit en un rien de temps de la fin de Charlotte. Trop d'événements importants se bousculèrent après ce drame. Pour les Français, le suicide cette fois réussi de Karamanlis. Noyade. La mort du père templier. Crise cardiaque. Le départ du père Rascasse qu'ils affectionnaient tellement pour la colonie de l'Oubangui-Chari. L'annonce qu'à peine construite Bingerville allait perdre son rang de capitale de la colonie au profit d'Abidjan-Santey. À quoi donc servaient tant de peine et d'efforts ? Pour les Africains, les soucis avaient nom : alourdissement de la corvée, des impôts, et, surtout, la nouvelle que Tanella, la meurtrière de Mawourou, acquittée par le tribunal de Dakar, allait revenir en Côte d'Ivoire. Acquittée ! Les jurés avaient estimé qu'elle était en état de légitime défense. Le monde des Blancs marchait décidément à l'envers ! Bref, bientôt, chacun eut en tête d'autres considérations. Sur les marchés, dans les bars à gin, dans les factoreries, les maisons de commerce et les bureaux de l'administration, dans les quartiers résidentiels comme dans les quartiers poto-poto, les sujets de discussion se renouvelèrent.

Un matin, un messenger apporta à Hakim une nouvelle lettre de Célanire. Elle s'excusait de revenir à la charge. Qu'est-ce qu'il allait penser d'elle ? Pourtant, elle avait appris — rien ne se cachait à Bingerville — qu'il ne s'entendait plus avec Betti Bouah. Dans ces conditions, ne voudrait-il pas reconsidérer son offre, à laquelle, en vérité, il n'avait jamais répondu ? Célanire ne disait que la triste vérité. Betti Bouah et Hakim ne pouvaient plus se voir en peinture. Le premier s'était rendu compte que le second était loin d'être la personne qu'il imaginait. Quand il s'agissait de mal parler des Français, Hakim était bon premier. Mais, quand il s'agissait de travailler autant qu'eux, bon dernier. Il avait exigé une semaine de cinq jours, avec week-end, à la manière de ce qui se faisait en Angleterre et dans les colonies de la Couronne. Il entendait percevoir une commission sur les ventes qu'il effectuait. Jouir de deux jours de congé pour la

Tabaski puisqu'il s'était déclaré musulman. Bien entendu, Betti Bouah n'avait cédé sur aucune de ces revendications et Hakim lui avait adressé une lettre retentissante dans laquelle il le traitait d'exploiteur. Betti Bouah avait bien ri. Exploiteur ! Un mot nouveau, celui-là ! Les Blancs, paraît-il, étaient aussi des exploiters de même que les chefs traditionnels. Depuis cet échange, les deux hommes s'étaient retiré le bonjour et limitaient leurs contacts à ceux qu'exigeait l'huile de palme. Plus de chocolat chaud à quatre heures de l'après-midi, plus de discussions sur la « pacification », plus d'échanges de livres. Hakim songeait à rédiger une lettre, de démission, cette fois. Ce qui le retenait, c'est que, il le savait, une fois son orgueil satisfait par cette bravade, rien ne l'aiderait plus à remplir son ventre. La Mission ne voudrait plus de lui comme moussé lékol. Alors, il devrait retourner au Soudan et, pour ne pas mourir de faim, parasiter la concession de son grand-père ou d'un de ses oncles maternels.

Il prit donc son courage à deux mains. Accepter la proposition de Célanire était la dernière chose qu'il souhaitait, mais la seule qui l'empêcherait de rouler au plus bas.

Résolu, il monta au Foyer un dimanche. La messe venait de se terminer. Les élèves en uniforme blanc raide empesé agrémenté de parements verts sortaient de la chapelle encadrés par les monitrices, débarrassées de leur accoutrement d'infirmières et vêtues de pagnes aux motifs identiques, car il paraissait que Célanire aimait la symétrie chez ceux qui l'entouraient ! Hakim prit le bras qu'elle lui offrait. Quel moulin à paroles ! Elle n'arrêtait pas une minute. Elle lui expliquait sans reprendre son souffle qu'elle avait créé une chorale capable de chanter le *Beatus vir* et le *Nulla in mundo pax sincera* de Vivaldi, son musicien préféré. Dans un mois, cette chorale était invitée à se rendre à Grand-Bassam lors de l'installation du nouvel évêque, Mgr Bishop. Avec ses quatre élèves dont une fille, reçus à la dernière session du certificat d'études primaires indigène, qui se préparaient à devenir commis d'administration de cinquième classe, elle avait beaucoup de raisons d'être fière. Hakim resta coi. À Bingerville, des ragots commençaient de circuler ouvertement sur la vraie nature du Foyer. Certaines monitrices chuchotaient

que, les soins aux enfants terminés, elles étaient les partenaires de Blancs, fonctionnaires ou militaires, gentils et caressants, qui leur faisaient avec des mamours toutes sortes de cadeaux. Rien à voir avec les Africains jouisseurs et brutaux. Jamais une parole rude, une bourrade, un coup de lanière de bœuf ! À cause d'eux, les premiers mots de français qu'elles apprenaient étaient « chéri », ou bien « mon amour ».

Célanire et Hakim entrèrent dans un salon meublé avec beaucoup de goût. Là, elle pirouetta sur elle-même pour faire admirer sa tenue. Car elle était habillée d'une manière qu'il n'avait jamais vue. Une ample robe de riche soie grenat froncée à la taille se relevait sur un jupon à trois volants en dentelle blanche. Son cou était entièrement couvert par une collerette de linon tuyauté assez semblable aux fraises des gravures du temps longtemps. Ses cheveux gonflaient, roulés en coques sur les oreilles. Avec complaisance, elle le submergea d'explications. Ce costume guadeloupéen s'appelait une « robe matador ». Elle avait apporté sa marque en y ajoutant la collerette et en omettant le madras qui couvrait la tête. Manquaient aussi les bijoux traditionnels : collier grenn dé, zanno tranblant. Soudain, elle arrêta ces paroles creuses tandis que sa figure exprimait le reproche. Il avait tardé à accepter son offre et, maintenant, Betti Bouah le lâchait. Est-ce qu'il ne savait pas qu'une fois les Africains hissés à la place des Blancs ils seraient plus mauvais qu'eux ? Des envieux, voilà tout ce qu'ils étaient, qui ne rêvaient que d'être à la place de leurs maîtres. Ce qui suivrait la colonisation serait terrible : « néocolonialisme » serait le nom qu'on inventerait pour cette condition. Hakim fit son mea culpa. À présent, il souhaitait tourner la page et commencer à travailler pour elle le plus rapidement possible. Qu'est-ce qu'elle attendait de lui ? À ce moment, il eut le courage de tourner la tête vers elle.

Célanire le fixait comme le chat la souris qu'il va dévorer ou le serpent python la proie qu'il va avaler avant de s'allonger pour la digérer voluptueusement. Elle tendit le bras et lui caressa la nuque, entortillant une mèche de ses cheveux autour d'un de ses doigts. Hakim lui rappela en bégayant les termes de sa lettre. Elle l'avait promis : ni amour ni sexe. Elle rit, découvrant ses dents blanches et ses gencives bleu-noir. Il

l'avait crue ? Bien fol est qui se fie à la parole d'une femme, surtout si elle est amoureuse ! Elle s'approcha très près et lui souffla à l'oreille. Elle connaissait ses préférences, son envie de Kwame Aniedo. Rien qui la choquât là-dedans. Chacun fait ce qu'il veut avec son corps. Elle-même allait à voile et à vapeur, comme on dit vulgairement. Mais qu'il la laisse faire, elle saurait lui donner goût à autre chose qu'aux garçons. Là-dessus, elle agrippa sa chemise et la déboutonna. Ce furent cette désinvolture, cette manière de le traiter en objet à plaisir qui firent enrager Hakim. Il la repoussa sauvagement, lui martela les seins, la poitrine de coups de poing. Ils roulèrent sur le plancher. Leste comme une anguille, elle le chevaucha et appuya sa bouche sur la sienne. Dégoûté, il se sentit aspiré par cette caverne humide. Il renversa la situation, la cloua sous lui et, furieux, lui saisit le cou comme s'il voulait l'étrangler. Ses doigts s'emmêlèrent dans sa collerette, l'arrachèrent, la jetèrent au loin. Elle poussa un cri et porta les mains à sa gorge tandis que ses yeux s'éteignaient, tel un tison mouillé. Lui resta sans voix devant ce qu'il avait mis à nu.

Une monstrueuse cicatrice.

Un garrot de caoutchouc violacé, épais comme un bourrelet, repoussé, ravaudé, tavelé, enserrait le cou. On aurait dit que celui-ci avait été coupé en deux parties égales, puis rafistolé tant bien que mal, les chairs rapprochées par force et bourgeonnant dans tous les sens comme elles le voulaient.

Tandis que les yeux de Célanire se rallumaient et flamboyaient de méchanceté, sans demander son reste, il se rua vers la porte. La cour de récréation était déserte, les élèves ayant rejoint le réfectoire, le jardin aussi.

Tout le restant de la journée, Hakim demeura terré dans sa chambre. Ainsi, la superstition était vérité. Célanire était un « cheval » et son signe se cachait dans son cou. C'était cette cicatrice extraordinaire qu'il avait vue, vue de ses deux yeux. Par conséquent, il allait être la prochaine victime : sa mort était annoncée. Serait-il lui aussi piqué par une mystérieuse mygale ? Dévoré par des mangeurs d'hommes ? Comment ? Comment ? De peur, il suait et tremblait de tous ses membres. Quand la nuit tomba, il ne put supporter sa noirceur. Le cercle

d'arbres autour de la maison lui semblait cacher des créatures magiques. Il les entendait siffler, murmurer, crier. Il courut chez Njiri. Chez Njiri, on servait du vin de palme et de l'akpeteshie, entré en contrebande depuis le Gold Coast. Mais, pour endormir mémoire et conscience, rien ne vaut les alcools des Blancs. Gin, brandy, absinthe.

Le lendemain, il se mettait debout tant bien que mal quand la veuve Desrussie vint de nouveau frapper à sa porte. Une troisième lettre de Célanire. Celle-ci, qui décidément n'avait pas de honte, s'excusait une fois de plus. Pouvait-il vraiment être fâché contre elle ? Est-ce que ce n'était pas flatteur qu'une femme le désire si violemment ? L'essentiel, cependant, n'était pas là. Il avait découvert son triste secret. Son cou coupé. Elle le suppliait de venir pour qu'elle lui en explique la cause. Hakim crut renifler un piège. Célanire le cajolait pour mieux l'étouffer. Il déchira la lettre en mille morceaux et ne prit pas la peine d'y répondre.

À partir de ce jour-là, il vécut en sursis. Le jappement d'un chien, le rire d'un singe, la débandade d'un rat le faisaient sursauter. La nuit, le frôlement d'un insecte ou le battement d'ailes d'une chauve-souris empêtrée dans la paille du toit le rendaient fou. En surface, c'était la même routine. Chaque matin, il voyait le même soleil se lever sur les frondaisons de Bingerville. Trois jours sur cinq, il sautait dans la même pétrolette, faisait le tour des mêmes fournisseurs en huile ou noix de palme et, avec ce butin, chargeait les mêmes pirogues. Le reste de la semaine, il le passait dans l'un de ces entrepôts où l'on extrayait l'huile avant de la mettre dans des tonnelets de bois en direction de Grand-Bassam. Quand il rentrait le soir, il devait en plus aider Kwame Aniedo, dominer sa fatigue et son désir jamais éteint. Pourtant, ces gestes quotidiens étaient transfigurés par la peur qui s'était insinuée en lui, qui rampait dans les recoins de son être, viciait tous ses instants. Lui qui se moquait des superstitions, il avait pensé au secours d'un féticheur. Après la mort de leur ennemi juré, le père templier, Diamagaram et les autres étaient revenus comme si de rien n'était dans la concession de Félix Koffi. Ils continuaient à travailler contre les Français, mais ne l'avaient pas empêché de donner d'autres terres au Foyer. Célanire en

avait fait un jardin d'essais. Elle voulait y planter du café et du cacao, ces nouvelles plantes dont les Français espéraient beaucoup.

Hakim avait la conviction que rien ni personne ne pouvait protéger de Célanire.

C'est pour cela qu'il tomba dans l'alcool.

C'est pour cela qu'il devint un habitué du bar de Njiri.

Là seulement, il se sentait rassuré. Après avoir descendu un demi-litre de gin ou d'absinthe, il commençait à se raisonner. Voyons, voyons ! Lui, un « évolué », ex-moussé lékol, qui avait lu les philosophes du siècle des Lumières, il prenait pour argent comptant un lot de superstitions bonnes pour des esprits enténébrés. Soit ! Célanire était une fofolle. Soit ! Elle avait le feu là où je pense. Mais c'est tout. Sa cicatrice ? Elle avait sans doute été opérée d'un goitre ou de quelque autre hypertrophie de la thyroïde.

Au bout de quelques mois, le goût de l'alcool le consuma entièrement. Les rendez-vous du soir au bar de Njiri ne lui suffirent plus. Il découvrit à Grand-Bassam, à deux pas de la mer, un bouge baptisé Au rendez-vous des pêcheurs. Depuis le bon matin, on y trouvait, parmi des boit-sans-soif de toute hiérarchie et des alcooliques devenus chroniques, des chasseurs de thon, de mérrou, de baleine aussi, sédentarisés et qui ne partaient plus en mer. Hakim affectionnait cet endroit non pas à cause du cadre, assez sordide ; non pas à cause de la qualité de l'alcool, très ordinaire ; à cause des conversations. En effet, les habitués ne se fatiguaient pas de moquer les manières de parler, de s'habiller, de se comporter des Français. Ils énuméraient les filles dépucelées par les commandants de cercle. Les garçonnettes attouchées par les prêtres. Ils ridiculisaient les ordres du gouverneur Thomas de Brabant et les prouesses des militaires en campagne. Surtout, ils pouvaient nommer le nom de chaque haut fonctionnaire, de chaque militaire gradé qui, avant de s'embarquer à Grand-Bassam pour son congé, s'était arrêté au Foyer et compter le

nombre de nuits qu'il y avait passées. D'après eux, on y avait reçu deux officiers venus du Haut-Sénégal-Niger qui avaient bien failli renoncer à leur carrière et devenir les ordonnances des monitrices. Le Foyer était bel et bien un bordel et Célanire une madame. Quand le pot aux roses serait découvert, ce serait pareil à l'éruption d'un volcan. Qui vivrait verrait !

Autour de Hakim, cependant, les gens remarquaient son changement. Ceux qui travaillaient sous ses ordres furent les premiers à flairer l'odeur de son haleine. Les négociants français se choquèrent de sa voix pâteuse et des incorrections d'une syntaxe autrefois admirablement châtiée. Dans l'ensemble, sa dégaine subite choqua. Il n'avait jamais été un dandy, préférant les cafetans et babouches musulmans aux vestons et bottes à la française. Pourtant, il avait toujours été propre, rasé de près, les cheveux brillantins. À présent, sa tignasse était matelassée comme celle d'un enfant-fétiche. Il s'enveloppait de pagnes douteux, tel un manœuvre ébrié. Kwame Aniedo s'inquiétait. La date de son examen approchait. Hélas, soir après soir, Hakim était trop souï pour avoir en tête dictées, tables de multiplication, exercices de calcul. Il ne faisait que soupirer abondamment en considérant son élève avec des yeux de poisson frit. Il bafouillait des paroles sans suite. À d'autres moments, il pleurait comme un enfant. Kwame Aniedo se convainquit donc d'une chose : quelqu'un voulait du mal à Hakim. Or, il éprouvait beaucoup de respect pour celui qui avait fait de lui un « lettré » en lui apprenant l'abécédaire. Il prit donc l'habitude de le rejoindre chez Njiri. Quand le dommage était fait et qu'il était trop parti, il le ramenait en le soutenant pour qu'il ne s'étale pas par terre. Arrivé à la maison, il lui jetait de l'eau à la figure, puis l'aidait à s'allonger sur sa paillasse.

Ce soir-là, les témoins furent nombreux : Kwame Aniedo et Hakim avaient quitté le bar, bras dessus bras dessous, bien avant dix heures du soir. Hakim était sobre et marchait droit. La pleine lune voguait dans le ciel. Les crapauds-buffles beuglaient. Kwame Aniedo comptait que Hakim lui expliquerait un peu d'instruction civique, son point faible. Au lieu de cela, le maître d'école avait commencé à se confier. Kwame Aniedo avait dû subir l'histoire tellement entendue du

papa grand Blanc administrateur, de la maman princesse toucouleur et des avanies de la bâtardise. Pourtant, s'insurgeait Hakim, les métis sont l'avenir du monde qui est en état de métissage. Oui, le multiculturalisme vaincrait. Excédé, Kwame Aniedo s'apprêtait à se retirer dans sa chambre quand Hakim avait entamé un chapitre inconnu : celui des avances que Célanire lui avait faites. Kwame Aniedo douta de ce que ses oreilles entendaient. Il avait toutes les raisons de haïr l'oblat qui était à l'origine de ses démêlés avec son père. Toutefois, aucun homme équipé d'instruments normaux ne pouvait détester pareille créature. Il pressa Hakim de questions. Qu'est-ce qu'il avait vu, hein ?

— Décris, ah, décris les tourterelles de ses seins, le palace de son nombril, le gazon de son pubis, la fontaine de ses délices. T'y es-tu abreuvé ?

Les crimes entre Africains n'intéressent personne. Génocides, pogroms, guerres tribales, nettoyages ethniques, ces gens-là s'entre-tuent dans l'indifférence générale.

Ce meurtre-là fit exception, car Hakim était un métis, bâtard d'un administrateur distingué qui avait servi avec lustre au Haut-Sénégal. Les journalistes retrouvèrent sans peine la trace du père : Robert Delafalaise, auteur d'une étude ethnographique remarquable, la première du genre en tout cas, *Les Bambara de Ségou et du Kaarta*. Un débat fit alors rage. Pour ceux qui s'opposaient à l'entreprise coloniale de la France — il y en avait beaucoup, disons la vérité —, ce fut une preuve, une de plus, des crimes commis par les « dieux de la brousse », comme on appelait les gouverneurs généraux, gouverneurs, commandants de cercle. Quand ils étaient en tournée, ils dérespectaient les chefs traditionnels et exigeaient un droit de cuissage sur les plus belles filles. S'ils les engrossaient, ils parquaient leurs rejetons sans un remords dans les Foyers de métis. Hakim était une victime, rien qu'une victime. Pour les tenants de la colonisation, au contraire, ce crime illustrait les dangers du métissage, la férocité de ces

sang-mêlé, capables, si on n'y prenait garde, d'exterminer deux races, l'africaine et l'européenne.

Que s'est-il passé exactement ce soir-là ?

Seuls auraient pu nous décrire l'arrivée du cortège de la mort, s'ils avaient eu don de parole, les mabouyats accrochés aux poutres, les chauves-souris suspendues par les pieds dans la paille du toit et le crapaud toujours étalé sur son derrière au seuil de la porte. Kwame Aniedo ne put rien déclarer et pour cause. Les morts n'ont jamais la parole. Betti Bouah témoigna qu'après avoir relu quelques pages des *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau il s'était couché de bonne heure. Aux alentours de minuit, il avait été réveillé par les bruits d'une violente altercation. Il s'appêtait à aller mettre de l'ordre dans cette bacchanale quand sa troisième femme, qui partageait sa couche cette nuit-là et qu'un cauchemar venait de chagriner, l'en avait empêché. Au matin, il serait toujours assez tôt pour dire ses quatre vérités à Hakim. Il s'était donc recouché. Pas pour longtemps. Une demi-heure plus tard, un cri de bête qu'on égorge avait mis la maison en émoi. Terrifiés, les bébés qui dormaient dans la couche de leurs mamans s'étaient mis à hurler avec ensemble. Il s'était entouré de quatre domestiques et, armé de son fusil de traite, était descendu au rez-de-chaussée. La porte de la chambre de Hakim était grande ouverte. Sur le sol, Kwame Aniedo baignait dans une mare de sang, un couteau à cran d'arrêt de Sheffield planté dans le bas-ventre. L'air hébété, Hakim était assis sur le lit, inondé de sang lui aussi. Betti Bouah et les domestiques s'en étaient saisis sans qu'il oppose de résistance et avaient appelé la milice.

À la prison de Dakar où il fut transféré après avoir croupi deux mois dans la geôle de Grand-Bassam, Hakim, hébété, ne put présenter aucune défense. Il répétait seulement qu'il portait la mort avec lui. M^e Rozier, son jeune et subtil avocat requis d'office, devina ses penchants. Ne pouvant rien tirer de lui, il en arriva à ses propres conclusions. Surexcité par l'idée de la nudité de Célanire, Kwame Aniedo s'était sans doute rapproché de Hakim, exigeant plus de détails. Sa proximité, son odeur, l'alcool ingurgité ! Hakim avait perdu la tête et s'était jeté sur lui. Horrifié, Kwame Aniedo avait sorti son

couteau de Sheffield pour repousser ses caresses. Au cours d'une bagarre, Hakim s'en était emparé et s'était défendu.

Pourtant, vu l'époque où ces événements se passent, nous sommes en 1903 à peu près, M^e Rozier n'osa pas, ce qu'on aurait fait de nos jours, prononcer le mot d'homosexualité. L'homosexualité était alors considérée comme un vice répugnant. Il eut peur de s'aliéner définitivement les jurés, Français rangés, petits fonctionnaires ou commerçants. Il se livra à des arguties. Hakim était gaucher et il n'aurait pu porter pareils coups. Tout le monde à Bingerville témoignait de l'affection l'unissant à Kwame Aniedo, qui l'appelait même « papa ». Le soir du drame, une cinquantaine de paires d'yeux les avaient vus quitter le bar de Njiri comme deux amis. L'avocat général avait prétendu qu'une querelle d'ivrognes les avait opposés. Il supputait. Il était incapable d'avancer une preuve. Fournir la raison pour laquelle Hakim se serait brusquement acharné sur Kwame Aniedo, lui portant une vingtaine de coups. C'était là le point faible du dossier : le motif du crime ! Il était plus probable qu'un de ces malfaiteurs qui pullulaient à Bingerville avait suivi les deux hommes, était entré à leur suite, avait tenté de les dévaliser et, surpris par Kwame Aniedo, l'avait massacré. Cette fable maladroite ne convainquit personne, et pour cause. Toutefois, malgré l'inexpérience de son défenseur, Hakim n'aurait écopé que de quelques années d'enfermement au fond d'une geôle coloniale : celui qu'il avait tué, tout prince héritier akan qu'il était, ne comptait pas pour grand-chose aux yeux du pouvoir colonial. Mais il y eut l'intervention expresse du gouverneur de la Côte d'Ivoire, Thomas de Brabant. Celui-ci adressa à son supérieur, le gouverneur général de l'A.-O.F., un mémo confidentiel où il l'informait de la véritable personnalité de Jean Seydon dit Hakim. Enseignant à Bingerville, il avait dénigré dans ses classes la mission civilisatrice de la France. C'était un meneur, une forte tête, un redoutable agitateur, digne héritier d'El-Hadj Omar Saïdou Tall, son ancêtre par les femmes. Ces mots-là firent peur. Notre malheureux héros se vit infliger la peine maximale et condamner à la relégation au bagne de Guyane.

7.

Hakim respirait l'odeur de pain doux sucré de la mer.

Tendant l'oreille, il pouvait même entendre son désordre et, selon les jours, mesurer son humeur. Douce-douce ou en colère. Mais ses yeux ne la voyaient pas. La prison où il était enfermé s'abritait dans le restant d'une maison fortifiée dont le dos faisait face à Gorée. Dans le temps, l'on y entreposait quelques jours les esclaves venus des divers points de l'Afrique, avant de les conduire dans la petite île. C'était une salle ronde où trois cents hommes et femmes se tenaient autrefois, enchaînés par le cou à des poutres fixées au sol. À présent n'y séjournaient guère qu'une poignée de pauvres diables qui n'avaient pas pu payer l'impôt ou qui s'étaient refusés à la corvée. Le midi, trois sœurs de la Charité, qui soignaient aussi leurs dysenteries et leurs fièvres, leur apportaient du riz au poisson. Le soir, le vieux gardien Serer, roulant sur ses jambes cagneuses, leur servait de la soupe. Hakim avait droit à un régime de faveur. De la salade, des fruits, papaye ou mangue. Il était le seul condamné au bain qu'on ait jamais connu et cela impressionnait. Il attendait son transfert pour Sérouane, petite ville de la côte algérienne, où il devait prendre le bateau et traverser la moitié de la terre pour arriver jusqu'en Guyane. Depuis des mois, il restait dans une cellule de quatre mètres sur quatre, ajoutée au flanc du bâtiment principal. Il faisait ses besoins dans un trou creusé à même le sol. Sa jeunesse et ses cheveux bouclés fendaient le cœur des sœurs de la Charité. Elles le savaient mahométan, donc damné d'avance. Quand même, elles ne pouvaient s'empêcher de réciter des dizaines de chapelets au cas où, Dieu est grand, on pourrait sauver son âme.

L'unique fenêtre de la cellule donnait sur un mur. Toute la journée, comme sur une palette, le soleil y mélangeait des couleurs. Cela commençait par un blanc laiteux suivi d'un jaune léger. Ensuite, un jaune plus vif qui pâlisait, pâlisait, jusqu'à donner à nouveau un blanc, insoutenable, celui-là. La lumière faisait mal. Les yeux éblouis cillaient. La chaleur irradiait. Et puis le blanc déclinait. Il se chargeait de toutes

qualités de bleu, virait au violet, devenait gris de plus en plus sombre. Enfin noir. Souverain.

Tant qu'il faisait jour, Hakim se tenait devant cette fenêtre. Il ne se lassait pas de regarder ce mur, pour lui, symbole de sa vie. À vingt-quatre ans, ses espérances étaient barrées. Le bain. À quoi est-ce que ça ressemble ? À une forteresse. C'est entouré de murailles de pierre. Plutôt que d'y songer, cependant, il meublait sa tête avec des images de fantaisie. Il ne fallait pas regarder le passé. Bamako. Bokar. Bingerville. Cécil. Le Foyer. Kwame Aniedo. Fini tout cela. Finies les rages et les révoltes qui l'avaient secoué tandis qu'il attendait son jugement. Il était devenu indifférent, passif comme un agneau de Tabaski. M^e Rozier, qui le visitait fidèlement une fois la semaine, lui promettait d'obtenir la grâce du président de la République. Il lui expliquait aussi que la Guyane était un territoire français, situé en Amérique du Sud entre l'Amazone et l'Orénoque. Aussi, Hakim se mettait à rêver. Il se représentait une forêt dense sempervirente. De lents fleuves boueux aux rives rongées de mangroves. Des pirogues chargées d'Indiens tout nus aux cheveux d'huile les remontaient. Les hommes se tenaient à l'avant. Ils étaient armés de flèches aux pointes enduites de curare, un poison violent. Les femmes offraient leurs seins aux bébés pareils à des têtards agrippés à leurs flancs. Sur les figures était peinte une expression de placidité heureuse. Quand ils mettaient pied à terre, c'était pour faire corps avec la forêt. Ils circulaient à la queue leu leu dans la protection des arbres jusqu'à leurs cases. La nuit, dans les hamacs, les hommes faisaient l'amour de préférence entre eux, parfois avec les femmes. Pourquoi l'humanité s'était-elle écartée de ces matins du monde ? Pourquoi des nations prédatrices avaient-elles voulu découvrir d'autres terres ? Les conquérir, les coloniser, c'est-à-dire les détruire ?

Dès que la nuit tombait, les pensées de Hakim prenaient une couleur plus sombre. Dans la noirceur glaciale, il avait beau se rouler en fœtus et l'appeler en pleurant, le sommeil ne voulait pas de lui. Il grelottait. Il revoyait indéfiniment sa vie. Qu'elle était triste, triste à pleurer ! Métis railleusement surnommé « Toubabou », grandissant dans l'exclusion parmi

d'autres exclus. Où était enterré Bokar ? Il n'avait jamais vu sa tombe. Moussé lékol à Adjame-Santey, moqué par les Africains, honni par les Français. Puis auxiliaire du traitant qu'il avait bêtement pris pour un ami. Dans le fond, Betti Bouah l'avait toujours méprisé parce qu'il n'était pas un Akan, il n'était qu'un bâtard, sans race. Si bizarre que cela paraisse, la seule personne qui s'était intéressée à lui, l'avait désiré, aimé peut-être, c'était Célanire. C'était dommage qu'il n'ait pu la payer de retour. Malheureusement, on ne peut pas forcer sa nature. Tout prisonnier qu'il était, au fond de sa fosse, songer à ce qu'elle espérait de lui lui donnait la nausée.

Un jour, deux Blancs en casque colonial et uniforme kaki, la figure cuite et rouge de ceux qui sont exposés aux colonies, poussèrent la porte de sa cellule. Ils le regardèrent comme un tas de vermine, leurs mouchoirs plaqués sur le nez à cause de la puanteur dont lui ne se rendait plus compte. L'un d'eux déplia un manuscrit et, avec un fort accent corse, lui lut une série d'arrêtés. Il ne comprit qu'une chose. Dans une semaine, il allait s'embarquer sur le *Neptune* et rejoindre à Sérouane les autres condamnés au bagne, des Arabes assemblés de tous les coins du Maghreb. De Sérouane, le voyage jusqu'au lieu-dit camp de la Transportation à Saint-Laurent-du-Maroni, en Guyane, durerait trois mois. À la fin de la lecture, la voix du Corse se radoucit. Il ajouta que, si Hakim renonçait à ses idées politiques et se montrait un prisonnier modèle, il pourrait être libéré avant son terme. Dans ce cas, il se verrait accorder une concession de terre. Il pourrait même prendre femme et faire souche en Guyane. D'autres bagnards avant lui s'étaient mariés et avaient enfanté des garçons.

Pendant ce temps, à Bingerville, les choses allaient crescendo.

Blancs et Noirs étaient toujours sous le choc du meurtre de Kwame Aniedo et du bannissement de Hakim. La plupart des gens étaient persuadés de l'innocence de ce dernier. La vérité était à chercher ailleurs. Où cela ? *That is the question* ! Ils auraient bien aimé charger Célanire. Mais, cette fois, elle

semblait aussi innocente que l'agneau pascal. Elle n'avait aucun lien connu ni avec Hakim ni avec Kwame Aniedo et n'avait aucun intérêt à ce qu'ils s'entre-tuent. Certains Français, pourtant, soupçonnaient l'homosexualité de Hakim, qu'on n'avait jamais vu avec une femme. Cependant, même les plus malparlants cachaient leur pensée comme un linge sale au fond d'une commode.

Surprise des surprises ! Alors qu'on aurait cru Koffi Ndizi un père dénaturé, la mort de son premier garçon lui porta un coup fatal. Une semaine après qu'on eut veillé Kwame Aniedo, un rhume le coucha et il passa comme une chandelle avant que la reine Tadjò, toujours empressée, ait eu le temps de lui préparer une infusion de zinblannan. Sa famille préféra oublier qu'il s'était fait chrétien et lui célébra les funérailles d'un roi akan. Vingt esclaves furent immolés pour le servir dans l'au-delà. Des douzaines de pleureuses emplirent l'air de leurs hurlements. Pendant une semaine de ripailles et de beuveries, des litres et des litres de vin de palme coulèrent. Outre les esclaves, les féticheurs égorgèrent plus de cent bœufs sur les pierres sacrificielles, autant de moutons, sans parler de la volaille que des mains plumèrent jusqu'à fatiguer. L'interrogation du cadavre de Koffi Ndizi donna lieu à des scènes singulières. Généralement, quand la question de savoir qui avait tué le mort était posée, et que des noms étaient prononcés, les porteurs qui charroyaient la dépouille mortelle avançaient de trois pas s'il s'agissait d'un oui, reculaient d'autant s'il s'agissait d'un non. Or, cette fois-là, il se produisit une mêlée confuse au cours de laquelle deux jeunes gens périrent et une demi-douzaine de personnes furent blessées. Quelques jours après l'enterrement, les épouses et les concubines que Koffi Ndizi avaient répudiées retournèrent s'installer dans leurs anciennes demeures. Hélas, pas pour longtemps. Le roi avait fait des donations.

L'affaire avait été menée de main de maître par cet illettré, curieusement versé dans les arcanes du droit français. Un jour, il s'était rendu à Grand-Bassam entre deux témoins et, par-devant notaire, il avait fait don de tous ses biens meubles et immeubles à la directrice du Foyer, Mlle Célanire Pinceau. Instruit par Betti Bouah, enragé, le conseil des anciens tenta

d'empêcher cette folie. Hélas ! les actes de donation étaient timbrés, paraphés. Ce fut le début d'un embrouillamini juridique qui épuisa une dizaine d'avocats et ne trouva sa conclusion qu'en 1963, après l'indépendance de la Côte d'Ivoire. L'affaire fut appelée « Les héritiers de Félix Koffi Ndizi, roi d'Abila, *versus* Célanire Pinceau ». En attendant, Bingerville connut le douloureux spectacle de la reine mère, de la reine Tadjò, des ex-épouses et des ex-concubines royales délogées manu militari par une soldatesque à chéchia. Un triste matin, une corvée d'Ébriés rasa la concession. À sa place fut édifié un magnifique terrain omnisports pour les élèves du Foyer. Les habitants de Bingerville se remettaient à peine de cet outrage à leur défunt roi quand Tanella revint après ses deux années en attente d'un jugement à Dakar, libre comme l'air. Elle descendit d'une pirogue sur la lagune et, suivie d'un porteur, les jambes arquées sous l'effort de charroyer sa grosse malle verte, traversa Bingerville en direction du Foyer. Ceux qui la virent passer restèrent estomaqués. Elle n'était encore qu'une gamine aux joues rondes et aux yeux baissés quand elle s'était enfuie de la concession de Koffi Ndizi, son forfait accompli. Maintenant, elle était métamorphosée en femme ! À la prison de Dakar, elle avait passé le certificat d'études primaires indigène. Elle avait aussi appris à s'habiller à l'européenne et exhibait ce jour-là une robe orange à impressions bleues avec chapeau de paille à ruban bleu assorti. Mais les gens n'eurent pas beaucoup de loisir pour leurs habituelles discussions oiseuses, à savoir laquelle était la plus belle, de Tanella ou de Célanire. Ils durent vite débattre de sujets autrement sérieux. D'abord, une monitrice raconta que Tanella et l'oblat étaient devenues intimes comme mari et femme. Le soir, dans les bals du Foyer, au lieu d'entretenir les invités blancs, elles s'amusaient entre elles comme des fofolles. Elles dansaient en se frottant la habanera ou la biguine, une danse de la Guadeloupe. Elles buvaient du champagne dans la même coupe jusqu'à être complètement grisées. Une fois les visiteurs partis, elles s'enfermaient dans la même chambre. Si Tanella était timide, Célanire était très hardie. Même en public, c'étaient des « ma cocotte » et des « ma chérie doudou » qui n'arrêtaient pas et des caresses sans équivoque. En plus, Tanella était devenue son bras droit. Elle

surveillait les ouvriers des palmeraies, les cuisinières de la cantine, vérifiait la comptabilité tant et si bien que Mme Desrussie, dont elle avait usurpé la place, pleurait tout le temps et s'était mise à l'absinthe. Le soir, on la voyait tituber à travers le jardin.

Une autre monitrice assura que Célanire avait la faculté de quitter son corps comme un serpent qui mue laisse son fourreau dans les taillis. Une nuit que la pluie et le vent faisaient claquer les volets, elle était entrée à l'improviste dans sa chambre et avait vu devant la fenêtre grande ouverte un petit tas de peau et de chairs molles, informes. Cachée derrière une penderie, elle avait assisté au retour de la jeune femme aux premières heures du matin. La bouche barbouillée de sang, elle avait renfilé son enveloppe charnelle et avait regagné son lit tout tranquillement. Ah oui ! Célanire était au service de puissants aawabo.

Peut-on réellement avoir foi en pareilles bêtises et malparlances ?

Ce qui n'est pas menteries, c'est qu'à la session de juin le Foyer présenta six candidats, dont quatre filles, au certificat d'études primaires indigène. Tous reçus, même les filles, aussitôt recrutés dans les écoles de la Mission et dans les services administratifs. À cause de ces résultats exceptionnels, Thomas de Brabant vint donc remettre à Célanire la médaille de l'Excellence académique, large médaille de bronze attachée à un ruban violet. Depuis deux heures de l'après-midi, tout ce que Bingerville comptait de curieux : fonctionnaires, commerçants, missionnaires, membres de la famille royale, boys cuisiniers, blanchisseurs, bonnes d'enfants, gardes à chéchia, miliciens, buvait de la limonade à l'orgeat sur les pelouses. Les gens arrivèrent à pied et en pirogue de Grand-Bassam et d'Assinié. Aux yeux de tous, la transformation du Foyer en si peu de temps relevait de la pure sorcellerie. Comment les palmeraies, le verger, la bamboueraie avaient-ils poussé si vite ? Comment en si peu de temps les arbres fruitiers étaient-ils chargés de tant de fruits ? Des citrons gros comme des pamplemousses ! Des mangues qu'on aurait crues greffées ! Des avocats lourds comme des poires. Tous les yeux allaient de Célanire à Tanella. Pour qui les regardait

superficiellement, elles auraient pu passer pour jumelles. Elles avaient même taille, même poids, même peau noire-noire veloutée. Elles avaient revêtu des tenues identiques, sauf le foulard de soie grège noué bouffant autour du cou de Célanire. Elles étaient parfumées au même « Soir de Paris », fardées et coiffées pareil. Malgré ces ressemblances, on voyait bien que, des deux, Célanire était la meneuse, la tête pensante, que Tanella, malgré son acte peu commun, suivait simplement ses directives. On voyait également que Célanire n'était pas la plus entichée des deux. Tanella la considérait comme un fidèle le saint sacrement ou l'hostie consacrée et elle se rengorgeait dans cette admiration éperdue.

La cérémonie débuta par le *Gloria* de Vivaldi chanté a capella par la chorale du Foyer. Ensuite, le gouverneur prononça son allocution et accrocha une médaille sur la poitrine de l'oblat avant de lui donner l'accolade au nom de la France. Les élèves entonnèrent *La Marseillaise*. Les applaudissements crépitèrent et la fête commença. Les monitrices en pagne bleu à motifs jaunes offrirent des petits gâteaux, des amandes salées, des cigarettes Job.

C'est seulement quand le soleil se mit à saigner au-dessus de la lagune que les invités, gavés, se décidèrent à prendre le chemin de leurs demeures. Les habitants de Bingerville n'avaient pas fini de triturer, mâcher, mastiquer la pitance du souvenir de ce bel après-midi quand deux Ébriés qui pêchaient de nuit relevèrent le corps de Mme Desrussie. Ils crurent d'abord qu'un caïman, animal sacré, s'était empêtré dans leurs filets et remerciaient déjà Heibonsha, le dieu de l'eau, de cette prise miraculeuse qui annonçait prospérité pour de longues années, quand ils reconnurent la malheureuse veuve. Sa figure était en bouillie. En fait, on ne l'identifia formellement que grâce à ses appareils dentaires, chef-d'œuvre de l'unique dentiste de la colonie, un militaire stationné à Assinie. Cet événement fit grand bruit.

La veuve était née Azilin Dossou. Or la famille Dossou, bien connue dans Adjame-Santey, s'était très tôt convertie, avait donné deux catéchistes à la Mission et changé en Rose le prénom païen de sa fille. Rose, fleuron de la Mission, avait été une des premières à savoir coudre, lire et écrire. Elle avait été

aussi une des premières à entrer dans le lit d'un Français. Il n'avait jamais pris la peine de « régulariser », même si tout le monde l'appelait Mme Desrussie. Pourtant, on eut à peine le temps de se demander s'il s'agissait d'un suicide ou d'une noyade accidentelle. Un autre événement qui enfièvre les imaginations s'ensuivit presque immédiatement. On apprit que Thomas de Brabant allait passer la bague au doigt de Célanire Pinceau. Alerté par ses services, le gouverneur général de l'A.-O.F. câbla au ministère des Colonies à Paris. En ce temps-là, les unions légitimes entre fonctionnaires coloniaux et femmes « indigènes », franchement, c'était du jamais vu. Ce qui compliquait tout, c'est que Célanire n'était pas une « indigène ». C'était une Française de la Guadeloupe qui parlait le français-français et rendait de signalés services à sa métropole dans sa mission de civilisation. En plus, elle prenait bon soin de l'enfant de l'infortuné veuf de gouverneur. Après bien des tergiversations, le ministère câbla son accord au gouverneur général. À Bingerville même, les avis étaient partagés : certains Français réclamèrent le remplacement de ce gouverneur négrophile. À cause de cette controverse, Thomas célébra son mariage dans l'intimité. Deux témoins : Tanella et Cyrille Sérignac de Pompigny, son bras droit, actif agent recruteur pour les nouveaux wharfs de Grand-Bassam. Une assistance triée sur le volet : quatre ou cinq respectables commandants de cercle voisins, rien que des mariés avec épouses. Ces dames, de bonne naissance, portant plus souvent que rarement des noms à particule, toisaient cette négresse de Célanire qui épousait le supérieur hiérarchique de leurs maris et, du coup, allait avoir la préséance sur elles. En plus de sa couleur, ce qui les mettait hors d'elles-mêmes, c'était son impudente fraîcheur. Alors que la chaleur, l'humidité, les fièvres et les bilieuses les flétrissaient et les jaunissaient, celle-ci gardait son éclat. Le jour du mariage, Célanire rejeta la tradition qui veut que l'épousée s'habille en blanc et se vêtisse toute de rose. Un rose aussi pâle que celui d'une fleur de cerisier lors du printemps d'Osaka. Elle remplaça le voile traditionnel par une voilette. Autour de son cou, un large ruban de moire supportait un camée. Tour à tour, elle regardait Thomas et Tanella comme pour leur signifier qu'ils devaient s'aimer comme elle les aimait. Dans le grand salon du palais,

les serviteurs débouchèrent des bouteilles d'un champagne qui n'alluma aucune flamme et Cyrille Sérignac de Pompigny porta un toast à la félicité des nouveaux époux.

Cependant, les vraies réjouissances eurent lieu au Foyer. Après un dîner de fête — au menu, un sorbet au coco, recette de Célanire —, les élèves regagnèrent leurs dortoirs. Mais les monitrices tombèrent la tenue d'infirmière et s'attifèrent comme elles l'entendaient. Enfin, presque. Pas de robes à l'européenne, car Célanire avait des idées très strictes là-dessus. Selon elle, une Africaine qui s'habille à l'européenne est un plat sans condiment. Puis une corvée d'Ébriés suspendit des torches de résine aux branches des arbres et la nuit devint aussi claire que le plein jour. Des boys musulmans s'occupèrent de rôtir les viandes, griller des brochettes et des gigots. Des cuisinières préparèrent des poissons d'eau douce et d'eau salée, de la sauce-graine ou de la sauce-feuille, pilèrent des montagnes de foutou d'igname ou de plantain. Jusqu'à quatre heures du matin, chrétiens et fétichistes, pour une fois réunis, s'en donnèrent à cœur joie.

Ludivine n'assista pas au remariage de son papa. Juste avant l'extinction des feux, Thomas et Célanire entrèrent dans le dortoir en se tenant par la main. Célanire avait rejeté sa voilette et ses yeux brillaient comme des escarboucles. Ils s'assirent à son chevet et lui expliquèrent son bonheur. Elle allait quitter le Foyer et venir vivre avec eux. Elle n'était plus orpheline sur cette terre : elle avait une nouvelle maman.

— J'ai fait cela aussi pour toi, répétait Thomas. Pour toi.

8.

Le souvenir que les habitants de Bingerville gardent de Célanire après tant d'années, alors qu'elles émoussent généralement les rancunes, demeure une mosaïque d'éléments négatifs. Pour eux, pas de doute, elle était le « cheval » d'un mauvais esprit qui n'avait apporté que mort, deuil, désolation. Le paradoxe est qu'en même temps ils la jugent comme une personne qui devrait obéir aux règles de la société. Les hommes la considèrent comme une dangereuse féministe. Cependant, quel sens donnent-ils exactement à ce mot qui peut tout signifier ? Ils ne supportent pas ses prises de position contre l'excision. Ils jurent qu'elle a rendu les femmes rétives, exigeantes, peu respectueuses du mâle. Ils font grand état du centre qu'elle créa pour recueillir celles qui ne voulaient ni de leurs prétendants ni de leurs maris. Or, malgré son nom pompeux, Le Refuge du Bon Pasteur, ce centre, une case en torchis bancal sous son toit de paille, ne remplit jamais son office. Une année, il abrita une poignée d'épouses arbitrairement répudiées par leurs maris. Une autre, des femmes qui fuyaient les coups. Vers 1905, la Mission en fit un dispensaire indigène. Certains hommes vont encore plus loin et affirment que Célanire a été un agent de corruption. Ils épiloguent sans preuves sur ce qui se passait au Foyer. La femme africaine, disent-ils, doit être la gardienne éternelle des traditions. Si elle est prostituée, c'est toute la société qui est ébranlée. En vérité, s'agissait-il de prostitution ? Il semble qu'en échange de leurs faveurs librement consenties pour tel ou tel partenaire les monitrices recevaient d'eux des cadeaux. Certains Français furent très généreux. Ainsi, le capitaine Émile Dubertin légua tous ses biens à Akissi Éboni dont il eut un fils. Elle fit le voyage à Nantes pour toucher son héritage et fut très bien traitée par la famille Dubertin qui garda l'enfant. En général, les largesses des fonctionnaires coloniaux permirent aux ex-monitrices de vivre toute leur vie à l'abri du besoin. Ainsi, relativement fortunées, sachant lire et écrire, elles firent de beaux mariages et contribuèrent à la naissance d'une véritable aristocratie dans le pays. Quant aux orphelins du Foyer, ils formèrent le premier contingent des éducateurs

ivoiriens. Certains tâterent de la politique et s'assirent sur les bancs de l'Assemblée nationale à Paris.

Surtout, personne ne veut reconnaître que Célanire a donné à la ville ce cachet qu'elle n'a perdu que tout récemment avec ce que l'on nomme le développement. Outre le Foyer des métis, elle transfigura le palais du Gouverneur. Ce coûteux édifice gardait le souvenir de la mort de Charlotte. Il était endeuillé et morose. On avait pris l'habitude d'y entreposer pêle-mêle les colis venus de France : médicaments, livres et cahiers pour l'école de la Mission, pièces de rechange pour les factoreries. Thomas n'y occupait qu'un espace restreint. Quatre pièces au premier : un bureau, véritable capharnaüm, une chambre à coucher meublée en tout et pour tout d'un lit blafard sous sa moustiquaire, un cabinet de toilette où, parmi les cuvettes et les brocs, toutes qualités de créatures rampantes se repaissaient de l'humidité. Régulièrement, les boys y tuaient des serpents de l'espèce la plus dangereuse, celle qu'on appelle « maîtres de la brousse ». Seul agrément, un petit salon assez bien meublé où il lisait la nuit.

Avec Célanire, tout changea.

Comme Betti Bouah, elle fit venir des Appolloniens du Gold Coast britannique. Sous sa direction, ils travaillèrent pendant des mois, debout dans la blancheur du devant-jour, couchés dans la noirceur de minuit. Elle ne chercha pas à imiter l'architecture du Foyer et, du coup, Bingerville se para de deux trésors, dignes d'exciter différemment l'orgueil. Sur la façade nord du palais, elle fit suspendre des balcons, et les arabesques de leurs balustrades en fer forgé aérèrent la rigidité de la pierre. Elle fit également percer des portes-fenêtres qui laissèrent passer l'air et la lumière, prolonger la façade sud d'une terrasse qui s'allongea au-dessus d'un parc qu'elle peupla de singes et de toutes qualités d'oiseaux. Des oiseaux de type courant comme les aras jacinthes bleus, les macaos polychromes, les toucans gros bec, les perruches et autres bavards. Des espèces plus rares comme ces perroquets américains à gros cul jaune qu'on appelle amazonas. Des grappes de kikiris se suspendirent aux branches des azobés et des ébéniers tandis que des ibis rouges transplantés depuis les vasières de la lagune Aby froissaient l'herbe de leurs longues

pattes mélancoliques. Le dernier étage du palais fut coiffé d'une autre terrasse à ciel ouvert où trois cents personnes pouvaient écouter de la musique en saison sèche. Une fois réaménagé, le palais fut hardiment repeint en ocre et pistache.

L'extérieur du palais valait son intérieur. Deux vendredis par mois, Célanière recevait à dîner les compatriotes de son mari et conduisait ses convives à travers une visite guidée des appartements. En Côte d'Ivoire, de nos jours encore, malgré toutes sortes d'abus et de gaspillage, ce n'est pas le bois qui manque. Aussi, s'aidant des livres de son « petit papa chéri », comme elle ne manquait jamais de l'appeler, Célanière avait initié ses Appolloniens aux techniques des artisans ébénistes de la Guadeloupe. Ils avaient reproduit des buffets à deux corps, des commodes en arbalète, des consoles araignées, des sofas bateaux, des lits à baldaquin, des berceuses de das. Devant les fauteuils Planteur, elle expliquait que, si les bras articulés se dédoublaient en pivotant vers l'avant, c'était pour permettre à leurs occupants de s'y allonger et d'y reposer leurs jambes dans une position semi-couchée afin de siroter un ti-punch, boisson quotidienne sous les cieux des Antilles.

Enfin Célanière fit de Bingerville une capitale de l'art. Le clou du palais fut son musée. Il occupa d'abord un salon, puis deux salons, puis tout le rez-de-chaussée, et devint le premier « Musée ethnographique » d'Afrique noire, bien supérieur à celui de l'IFAN à Dakar. De nos jours encore, il demeure une attraction. L'intention était de prouver non seulement aux orphelins du Foyer, mais aussi à ceux qui en douteraient, que l'Afrique possédait sa culture. Masques dan, wobè, gouro, yaouré, baoulé, mais surtout guéré, les maîtres du genre. Les plus belles pièces du musée étaient une série de neuf masques guéré : un masque chanteur, deux masques guerriers, deux masques danseurs, un masque de la sagesse, un masque de course, un masque de comédie, un masque griot. Célanière se donnait avec emportement à sa chasse aux trésors. Elle n'hésitait pas à approcher les chefs, les anciens, à se mêler à des sociétés secrètes ou à des cérémonies d'initiation. Cela choquait profondément les Africains, qui se plaignirent qu'elle pillait leur patrimoine sacré. Cela ne lui porterait pas chance. Les femmes ne doivent pas regarder les masques, à plus forte

raison leur mettre la main dessus : à cause de cela, elle n'enfanterait jamais. Ni garçons ni filles.

En réalité, ce que les Africains ne peuvent pas pardonner à Célanire, c'est qu'en se mariant elle n'eut plus le temps de s'occuper du Foyer et en laissa la charge à Tanella. Pour eux, Tanella méritait de recevoir une volée de roches après le meurtre de Mawourou et de pourrir sans sépulture sur la terre qu'elle avait offensée. Son acquittement était un scandale. Il était certain que Tanella ne possédait pas la poigne de Célanire, capable de mater une troupe d'indociles. Sous sa direction, le Foyer périclita. L'herbe de Guinée prit la place du gazon. Les papilios moururent dans les volières. Les monitrices ne portèrent plus de blouse blanche. Plus de succès scolaires. La discipline se relâcha, l'hygiène aussi. Les épidémies revinrent au galop. Un grave incident alerta les autorités de l'A.-O.F. Un officier venu de Haute-Volta pour passer sa permission à Bingerville, Jean de Brézillac, en poignarda un autre, Melchior Marie-Marion. D'après lui, Melchior lui aurait volé sa « fiancée », Akwasi, monitrice au Foyer des métis, à qui il aurait donné une bague en or. Celle-ci nia tout en bloc. Une enquête fut ouverte. Mais l'inspecteur, logé au palais du Gouverneur, tomba sous le charme de Célanire. En conséquence, son rapport se résuma à un éloge dithyrambique de la « belle créole » Mme de Brabant et les choses restèrent en l'état jusqu'au départ de Célanire et de Thomas pour la Guadeloupe quelques mois plus tard. Ce départ stupéfia Blancs et Noirs. Certes, à tous ceux qui l'approchaient, Célanire n'arrêtait pas de parler du pays de son enfance. Elle répétait qu'elle en gardait le souvenir au cœur comme une bougie demeure allumée devant le maître-autel, car un pays, pas plus qu'une mère, ne peut s'oublier. Elle confiait à ses intimes qu'elle y avait un devoir sacré à accomplir : retrouver ses parents, sa véritable maman surtout. Oui, sa naissance avait été obscurcie, marquée de tragiques événements. Ce petit papa chéri dont elle parlait si souvent n'était pas son vrai père, même si les sentiments qu'ils se portaient avaient été sans pareils. Malgré ses propos, à la regarder tellement débordante d'activités à Bingerville, plus d'une personne aurait cru que l'Afrique avait remplacé son

pays natal dans son cœur et qu'elle ne pourrait plus la quitter. Et pourtant, elle partit.

Un matin de février, une nuée de porteurs envahit le jardin du palais. Les plus costauds chargèrent sur leurs dos les quatorze malles de Célanire. Les autres empoignèrent les trophées de Thomas. Des défenses d'éléphant. Un lion empaillé qu'il prétendait avoir tué au cours d'une chasse. Les kilomètres de peau d'un boa constrictor. Les monitrices descendues du Foyer entouraient Tanella, qui semblait sur le point de rendre l'âme. Célanire lui fit des adieux émus avant de prendre la direction de la lagune Ébrié. Cependant, une fois qu'elle fut assise dans la pirogue sous un dais de palmes de cocotier tressées, elle sembla oublier celles qu'elle laissait derrière elle. Elle devint toute guillerette comme si ce qu'elle venait de vivre ne comptait plus. Ludivine l'observait et se choquait de tant d'insensibilité. Son cœur à elle était lourd de peine. Vers quel inconnu la conduisait-on ? Elle avait déjà le regret du temps qui se terminait. Elle savait que plus elle grandirait, plus elle aurait la nostalgie de son enfance, de Bingerville, et, malgré elle, travestirait le Foyer en paradis perdu. Elle oublierait que l'atmosphère y était lourde, chargée de mystère. Tant que le soleil brillait, les monitrices prenaient grand soin de leurs pensionnaires. À partir de six heures du soir, tout changeait. Du réfectoire, les enfants étaient conduits au dortoir au pas de course. Le dernier « Je vous salue, Marie » récité, les monitrices bouclaient les portes et disparaissaient. La lueur d'une grosse lampe ne rassurait pas, car, ayant bu son huile, elle s'éteignait généralement avant minuit, ce qui plongeait la pièce dans une noirceur peuplée d'ombres fantastiques. Les petits qui n'arrivaient pas à s'endormir croyaient entendre la sarabande d'une folle musique, des bruits de conversation, des éclats de rire.

Au début du mois d'août, un nouveau gouverneur débarqua à Bingerville ainsi qu'un officier qui prit la direction du Foyer. Sans autre forme de procès, il écarta Tanella, renvoya les monitrices. Il ne garda que les cuisinières, de solides Ébriés, mères de famille qui n'avaient rien pour plaire à personne. Il remit de l'ordre dans les études. Aux garçons, l'arithmétique et la grammaire. Aux filles, la coupe et la

couture. Résignons-nous, nous ne saurons jamais en détail ce qui se passait au Foyer des métis. Ce splendide bâtiment qui figure dans l'ouvrage consacré à « l'architecture coloniale », de Frédéric Grogruhé, garde son secret. Après une longue désaffection pendant laquelle il frôla la ruine, il fut entièrement restauré et devint l'Orphelinat de la Côte d'Ivoire.

Quant à Tanella, elle connut une triste existence et une fin plus triste encore. Comme elle était une des rares « lettrées » de l'époque — ne l'oublions pas, c'est ainsi qu'on appelait ceux qui savaient lire et écrire la langue des Blancs —, elle fut employée comme maîtresse d'école par la Mission. Ce statut peu commun excita la convoitise du chef Bogui Yesso de la région d'Abréby, qui se hâta d'en faire une de ses femmes. Mais il ne l'épousa que pour compter une « évoluée » parmi son lot d'épouses. La première année, il la fit parader comme un bijou de prix. Ensuite, il l'oublia dans une des cases de la cour des femmes et la négligea tellement qu'elle tomba dans la religion et devint dévote. C'est qu'avec la force d'un incendie le catholicisme avait embrasé le rivage alladian. C'était conversion sur conversion. Baptême sur baptême. On ne comptait plus les catéchistes. Les églises sortaient de terre comme des champignons. D'abord humbles bâtisses en bambou, elles étaient à présent construites avec des préfabriqués importés de France. Tanella, baptisée Marie-Pierre, trépassa en accouchant de sa troisième fille, car elle ne mit jamais au monde que des sexes fendus. En fait, elle avait cessé de vivre bien des années auparavant. Lorsque Célanire l'avait quittée.

Le jour précédant la mort de Tanella — et elle était déjà entrée en agonie —, un chien tel qu'on n'en avait jamais vu de pareil à Abréby, noir, les crocs étincelants, aussi haut qu'une génisse, aussi musclé qu'un taureau, apparut dans la cour de la concession. Il se coucha devant la case de la mourante et les bruits les plus effroyables sortirent de sa gueule : jappements, grognements, plaintes. Les Africains n'ont pas de cœur pour les chiens, c'est connu, et celui-ci reçut une volée de coups de mortier ou de plat de machette. Pourtant, rien n'arriva à le déloger. S'il reculait de quelques mètres, c'était pour revenir à la charge un peu plus tard et reconquérir le terrain perdu.

Pendant la veillée, il couvrit presque avec son désordre les hurlements des pleureuses. Il monta la garde pendant la cérémonie à l'église. Il suivit le cortège au cimetière et s'allongea sur la tombe toute en dalles noires et blanches que Bogui Yesso, toujours amoureux du prestige, avait fait édifier pour sa famille. Il ne disparut qu'à la nuit aussi soudainement qu'il était apparu et personne ne le revit plus jamais.

Les féticheurs alladians conclurent que c'était sûrement l'envoyé d'un esprit. D'un esprit qui au loin se lamentait sur la mort de Tanella.

L'opinion des habitants de Bingerville sur Thomas de Brabant est également négative. On ne le crédite d'aucune réalisation. Ce qui étonne tout le monde, c'est qu'une fois marié lui qui était si autoritaire, se mêlait de tout, tranchait de tout, avait une opinion sur tout et exaspérait également Africains et Européens, ne s'intéressa plus à rien. Ni aux routes, ni aux ponts, ni aux wharfs, ni aux chemins de fer. Il laissa, comme on dit vulgairement, sa femme porter la culotte. Il ne passait plus qu'en quatrième vitesse dans son bureau et paraphait sans les regarder les papiers que lui présentait son secrétaire. En même temps, son apparence se modifia. L'ancien dandy s'habilla désormais n'importe comment. Il se ramollit, perdit les épais cheveux noirs qu'il aimait à gominer, prit du bedon. Bref, de fringant pète-sec, il devint gros poussah.

On eut la clé de cette transformation quand on sut qu'il imitait un autre Thomas, De Quincey celui-là, dont Célanire lui avait offert le livre, les *Confessions d'un Anglais mangeur d'opium*, pour son trentième anniversaire. Comme lui, il buvait du laudanum. Sous prétexte de soigner des rages de dents, il en faisait venir par fioles entières de Grand-Bassam.

Matin, midi et soir, il se gorgeait du beau liquide amarante.

Cayenne

1906

Hakim trouva que la Guyane ressemblait à la Côte d'Ivoire. Même touffeur de forêt. Du vert, partout du vert à blesser les yeux. Des fleuves tantôt endormis, brusquement enragés. Seule la mer différait, fangeuse, sans front de vagues ni barre. Cayenne surtout ressemblait à Bingerville. C'étaient les mêmes odeurs de badamier, de manguier et de palme. Là aussi, sept mois sur douze, du ciel pareil à un torchon mouillé dégoulinait une eau sale qui gonflait les dalots et détrempait les rues. Les logements des fonctionnaires étaient identiques. On retrouvait les mêmes baraques publiques sous leurs toits rouillés, le palais du Gouverneur, abrité celui-là dans un authentique couvent de Jésuites, la banque, la Compagnie générale transatlantique. Bref, c'était la même laideur coloniale, incrustée dans la splendeur de la forêt comme un pou dans une somptueuse chevelure. Seule différence, les urubus qui, à Cayenne, déambulaient à travers la place des Palmistes et se perchaient tout partout, étaient plus gros et plus puants que les charognards africains. Les premiers temps, il n'arrêtait pas de comparer Cayenne à Saint-Laurent-du-Maroni où il était resté des semaines ? des mois ? des années ? (tout se brouillait dans sa tête) au camp de la Transportation. Par contraste, Saint-Laurent-du-Maroni était une petite merveille. Les bagnards y avaient construit de si jolies maisons pour les fonctionnaires de la Pénitenciaire qu'on l'avait baptisé « Petit Paris » ! Merveilleux animaux que les hommes ! Même devenus un troupeau de galeux, ils gardaient le génie d'être artistes. Ils édifiaient de magnifiques constructions, dessinaient, peignaient des guirlandes, des fresques, des lambris. Du camp de la Transportation, Hakim aurait dû être dirigé sur l'île Royale, une des îles du Salut. Mais les cachots y étaient déjà grouillants. Alors, on l'avait expédié à Cayenne où il était devenu, ainsi que tant d'autres, « garçon de famille », c'est-à-dire domestique. Garçon de famille chez M. Thénia, gouverneur de la Banque de Guyane, qui habitait la pointe Saint-François. Il ne savait pas exactement quand, oubliant les grâces de Saint-Laurent-du-Maroni, il s'était mis à aimer Cayenne, plus rude et plus sauvage. Il possédait la ville, son entourage de mangrove, ses places herbeuses, ses rues encombrées de charrettes à bras, ses précieuses façades à bardeaux. Il se vautrait dans ses rares

coins de soleil, buvait ses traînées d'ombres, se soûlait avec ses puanteurs. Bref, sa maussaderie lui était chère. Elle ne s'animait qu'en temps de carnaval d'une gaieté qui ne lui seyait pas. Ses sourires d'alors ressemblaient à des grimaces. Ses éclats de rire sonnaient comme des plaintes. Quelques mois après son arrivée en ville, comme une dysenterie ne le laissait pas en paix, on lui avait recommandé Papa Doc. Papa Doc faisait son temps de doublage, mais comme il en avait pris pour dix ans, viol aggravé sur mineure, son doublage, c'était la perpétuité. Il s'était bâti un taudis en planches et pièces de tôle sur le bord de mer dans la limite des cinquante pas géométriques, ce qui était interdit, mais les autorités avaient fermé les yeux, car il était connu depuis Saint-Jean-du-Maroni jusqu'à Mana, depuis Iracoubo jusqu'à Organabo et Sinnamary. Il était la preuve vivante que les saints échouent au bagne. À l'île du Diable, il avait soigné les lépreux. À Saint-Joseph, il avait conforté les fous. À Charvein, il avait sauvé gardiens et détenus d'épidémies de scorbut, de fièvre jaune et de vomito negro. Au Nouveau Camp, il avait remis des grabataires et des estropiés debout sur deux pieds agiles et accompagné des mourants jusqu'à une fin plus douce. Il guérissait de tous les mal bouden, même de l'ankylostomiase qui met les intestins en charpie. Tout cela grâce à des remèdes de son invention. Quand il était à l'île Royale, on le laissait courir librement autour du bagne, examiner les plantes avec une loupe de fortune, les arracher et les fourrer dans la macoute qu'il gardait attachée autour de son cou. Il attrapait les anacondas à la main et, avec leur graisse, fabriquait des pommades. Parfois, on le voyait braver la rage de la mer, défier les requins, toujours à l'affût à cause des viandes de l'abattoir, et attraper des raies mantas qu'il éviscérait toutes vivantes. Ensuite, il les faisait sécher, les pilait, les malaxait, en fabriquait onguents, lotions, sinapismes. À Cayenne, il n'avait pas voulu vivre comme les anciens du bagne qui, groupés par leur commune misère, chapardaient le jour, la nuit dormaient sur les marchés où ils s'injuriaient, se querellaient, se battaient. Il avait continué d'inventer des remèdes et de soigner les « créoles », comme on appelait les descendants des esclaves, libres à présent, pourtant plus mal lotis que du temps de leur servitude, et aussi tout un chacun. Même les Indiens et

les marrons, Bosh, Bonis, Djukas, Saramakas, qui descendaient de leurs villages pour le consulter. Tous avaient foi dans le pouvoir de ses mains. Ses soins, il les dispensait gratis ou presque : en échange, un peu de miel sauvage, une tranche de mérrou, un agouti, des œufs de caret, un kwi de kwak faisaient son bonheur. Aussi, depuis cinq heures du matin, les malades en haillons uniformes, et peaux de toutes couleurs, s'alignaient devant sa porte.

D'où venait-il ? De la Guadeloupe. Il avait dû être clair dans le temps, chabin ou carrément mulâtre. À présent, sa peau oscillait entre le rouge brique et le marron terreux avec des crevées grisâtres à l'endroit des replis du cou. Il n'avait plus un poil sur la tête. Ni aux sourcils. Le coup de pied d'un gaffe lui avait brisé l'os du nez et fait sauter toutes les dents de devant. Une variole lui avait couturé la figure avec ses taches violacées et ses cicatrices indélébiles. Des chiques avaient mangé ses orteils, ce qui faisait qu'il boitait. Quand même, il restait ses yeux kako, et leurs reflets d'humanité. Personne n'avait entendu le son de sa voix. Comme si les souffrances et les ignominies qu'il considérait autour de lui chaque jour que Dieu fait avaient une fois pour toutes clôturé sa gorge. C'était par signes, c'était par gestes qu'il s'entendait avec ses patients. C'est aussi ainsi qu'il communiquait avec une Indienne galibi à la figure sauvage et fermée qui demeurait avec lui depuis qu'il l'avait guérie d'un pian-bois. Elle cuisait son manger de ses mains expertes et, le soir, lui donnait du plaisir, car, sous ses haillons, on devinait un corps encore capable et généreux. Chez M. Thénia, Hakim, lui, s'occupait des jardins, ce qui n'était pas une mince affaire. Il était debout avant le soleil et ne rejoignait Papa Doc qu'à la fin de la journée, aux environs de six heures du soir. Ils s'asseyaient, côte à côte, toujours au même endroit, sur les galets du rivage, face à la mer. Ils n'y voyaient guère et, en aveugles, tiraient sur leurs pipes bourrées d'un bon tabac entré en contrebande depuis l'Oyapock. Qu'est-ce qu'il se passait de l'autre côté de la ligne noire de l'horizon ? Ils n'arrivaient plus à l'imaginer, plus à imaginer le temps où ils avaient été libres d'aller et venir, de courir tout partout à leur guise. Quand la brise, trop acide, les faisait grelotter, ils rentraient vers la pointe Saint-François, marchant l'un devant l'autre et humant l'odeur de saumure. La cahute

n'avait qu'une seule pièce, c'est-à-dire un seul hamac. Aussi, Hakim avait suspendu le sien au-dehors aux branches d'un figuier. L'Indienne galibi les attendait sur le seuil de la porte, savourant sa pipe elle aussi. Elle avait déjà allumé la lampe au beurre clair et, sur le potager, elle réchauffait le méchant frichti qu'elle avait préparé. Tous trois mastiquaient de concert, sans se parler, chacun perdu dans ses pensées. Puis la femme desservait, lavait, rangeait tout, avant de se couler dans son hamac. Les hommes, eux, s'asseyaient au-dehors dans la noirceur. Ils se rinçaient le gosier avec un, deux, trois, quatre verres de tafia, et se séparaient au bord de l'ivresse. Papa Doc retrouvait la Galibi et Hakim les entendait grogner de plaisir avec un peu de dégoût.

« Tout de même ! À leur âge, dans leur état ! »

Lui-même croyait n'avoir plus de corps, plus d'envie. Les nuits de chance, à peine les yeux fermés, il tombait d'un seul coup dans un sommeil opaque, sans rêves. Les autres nuits, il se tournait et se retournait comme un possédé jusque dans le devant-jour.

Un soir, la lune était à son premier quartier, un ylang-ylang essayait d'aromatiser la senteur de marécage et de mangrove, Papa Doc était assis avec Hakim dans les racines du figuier quand un son s'éleva de sa bouche. Un son inouï. On aurait dit un piano désaccordé. Une clarinette rouillée. Un trombone bouché. Un saxo percé. Avec des accents de crécelle, la virulence d'un rara de semaine sainte et, çà et là, le suraigu d'une clochette. Depuis toutes ces années qu'il n'avait pas parlé, forcément, il avait désappris !

— J'avais vingt-trois, vingt-quatre ans, je faisais mes études à Pau quand Aurélie, une fille qui m'aimait, m'a offert un livre qui devait changer ma conception de la médecine et, en fin de compte, bouleverser ma vie. Il s'agissait d'un roman écrit par une Anglaise : *Frankenstein*. C'était l'histoire d'un savant qui s'était mis en tête de créer la vie et qui arrivait à fabriquer une créature. Malheureusement, sa créature était monstrueuse. Il la prenait en grippe et c'était la cause d'une

série de malheurs. À travers cette triste histoire, j'ai compris que la médecine ne consiste pas seulement à guérir des typhoïdes, des dysenteries amibiennes ou des lymphangites, mais qu'il faut aller bien plus loin et déchiffrer les secrets de la nature humaine.

« Je suis ici à cause d'un crime que je n'ai pas commis. De celui-là, je l'ai dit et redit aux avocats, aux juges, aux jurés, à tout le tremblement, je suis innocent. Innocent comme le nouveau-né qui vient de sortir du ventre de sa maman. Quand même, je ne suis pas révolté, je ne suis pas aigri. Parce qu'il y en a au moins deux autres sur ma conscience que personne ne soupçonne, à part le bon Dieu qui, là où Il est, voit toute chose. C'est à cause de ces crimes-là que je suis descendu dans cet enfer. Un jour, mes péchés m'ont rattrapé et ont fait un grand boucan qui m'a consumé. C'est justice du bon Dieu. Et c'est pour cette raison que je courbe la tête devant Lui, que je Lui demande pardon et que j'accepte Sa volonté.

« Comme je viens de te dire, je ne suis pas un doktè mawon, un doktè fèye, moi. J'ai fait mes études à l'université de Pau, en France. Premier Guadeloupéen descendant d'esclaves à mettre les pieds dans une fac de médecine pour Blancs. Tu entends ça ? J'aurais dû rouler la vie comme un notable, ma femme et mes enfants à mon entour. Et voilà où j'en suis. Je n'ai pas la peau de mes fesses. Je suis habillé en rayures rouges avec un numéro noir sur ma poitrine. Mon papa s'appelait de Royer Belle-Eau, un nom de grand Blanc qu'il ne m'a pas donné. Mais comme il adorait ma maman, une couturière à domicile, il m'a envoyé à l'école et a payé pour toute mon éducation. Malgré ça, je ne pouvais pas le supporter. Je rêvais de manger ses tripes en salade, de faire du boudin avec son sang. Ma maman pleurait à chaque fois que je débitais des insanités contre lui. Parce que, malgré tout, il ne me faisait que du bien. À Pau, Aurélie m'a aimé, tout moitié de nègre que j'étais. J'aurais pu l'épouser. Faire des quarterons avec elle. Blanchir la race. Mais moi, je ne voulais pas. Au contraire, j'aurais voulu la noircir, la race. Retourner en Afrique. Redevenir cannibale. Remonter dans mon arbre. Raison pour laquelle je me suis marié avec Ofusan, une Wayana.

« Les Wayanas étaient des nèg mawon qui avaient fui les plantations et s'étaient installés sur les flancs du volcan Soufrière. Pour eux, quand les Blancs ont à la fin des fins déclaré l'abolition de l'esclavage, c'était du pareil au même. Ils sont restés là où ils étaient. Seule différence, deux fois la semaine, ils descendaient dans les communes pour vendre les produits de leur jardin. Sous leurs chapeaux bakouas, on ne distinguait pas les femmes des hommes. Même noirceur. Même tête rasée, mêmes balafres, ce qui faisait que tout le monde avait peur d'eux. Ils ne parlaient pas le créole, mais une langue d'Afrique, le kilonko. On racontait que le frère se couchait avec la sœur, avec la maman, même. Un vrai manjé kochon. Quand ils avaient fini leur vente, ils empilaient leurs paniers sur leurs têtes et remontaient dans leur montagne. Un jour, on est venu me chercher. Dans la saleté du marché, une fille wayana avait glissé sur un mangot pourri. Sa tête avait cogné une roche si violemment qu'elle était tombée en état.

« J'étais revenu à Grande-Anse deux ans plus tôt et j'avais ouvert mon cabinet, place de l'Église. Ce n'étaient pas les pratiques qui me manquaient. Les malades sortaient depuis la Grande-Terre pour me consulter. Ils n'en revenaient pas de voir un mulâtre, un enfant du pays, là où j'étais. Ils me suppliaient de me lancer dans la politique, de me présenter au conseil général. J'avais d'autres ambitions. Je cherchais, j'expérimentais. J'avais inventé un remède contre la dengue hémorragique. J'avais inventé une manière de réduire les fractures du col du fémur des personnes âgées et de placer des hanches artificielles. Mais Frankenstein restait mon rêve, et je brûlais, moi aussi, de réunir les instruments de la vie pour faire naître ma créature. En cachette, je faisais des expériences sur de petits animaux : rats, souris, mulots. Ce matin-là, j'ai saisi ma trousse et j'ai couru au marché. La fille wayana était couchée par terre, la tête pissant le sang. J'ai eu beaucoup de mal à la ranimer. Enfin elle a rouvert les yeux. Je dois à la vérité de dire que je me suis vite aperçu que je n'aimais pas Ofusan. Pour moi, elle était un bon moyen de me venger. De mon père. De ma maman qui avait vécu toute son existence dans la servitude et l'adoration des Blancs. De toutes ces filles à peau chappée qu'elle me présentait pour éclaircir le sang. De la mulâtraille de Grande-Anse qui singeait ceux-là même qui

avaient donné le fouet à ses parents. De toute notre foutue société qui n'apprécie que la couleur de l'argent. Alors que la malheureuse Ofusan était, elle, en adoration devant moi. C'était une sainte. Mais les hommes comme moi n'ont que faire des saintes. Ils n'ont de goût que pour les bôbôs, les dames-gabrielles qui puent la sueur sous le patchouli. Pour moi, Ofusan a appris le créole et le français, deux langues que les Wayanas méprisaient tout autant. Pour moi, elle s'est fait baptiser. Elle a suivi des cours de catéchisme. Elle a pris la première communion et ensuite, un 27 avril, nous nous sommes mariés devant Dieu et devant les hommes. Depuis le moment de la nuit de noces, faire l'amour avec elle s'est posé comme un problème. Sa pureté me rebutait. Mon membre toujours gaillard et qui jamais au grand jamais ne m'avait joué de mauvais tours — tu vois bien, jusqu'au jour d'aujourd'hui, il ne m'a pas abandonné — ramollissait comme du papier buvard trempé d'eau. Pour arriver à une petite érection de rien du tout, je devais m'imaginer que c'était une de mes putains qui était couchée dans le lit à côté de moi.

« Il faut maintenant que je te donne la description de Grande-Anse. C'est sur la côte au vent. En plein bassin sucrier. D'un côté, le vert des champs de canne ; de l'autre, le bleu de la mer. Dans le temps, c'était une agglomération assez importante : des cases plus caca-bœuf les unes que les autres groupées en quartiers, Front-de-Mer, Bélisaire, le Carénage, le Bas-de-la-Source. Ce qu'on appelait le Bourg, Grande-Anse proprement dite, c'était le beau quartier. Il groupait la cathédrale Saint-Pierre-et-Saint-Paul, les maisons à balcon et galetas de la poignée de notables, l'école des frères de l'Instruction chrétienne pour les garçons, pour les filles l'externat des sœurs de Saint-Joseph-de-Cluny, l'orphelinat Saint-Jean-Bosco, la mairie, le dispensaire, le commissariat de police qu'on venait d'ouvrir dans une ancienne purgerie. Tout autour, il y avait les bordels. Sacrés bordels ! Il y en avait au moins une dizaine ! Les négresses et les mulâtresses que l'abolition avait libérées des champs de canne à sucre ou des habitations et qui n'avaient rien à se mettre dans le ventre s'y précipitaient. De leur côté, les Blancs pays y accouraient en grande foule et payaient des fortunes pour ce qu'ils avaient toujours pris gratis. Derrière chaque fille, il y avait un nègre ou

un mulâtre maquereau. En douce, j'étais le médecin du bordel le plus couru de Grande-Anse. Il avait pour nom La Lune rousse. Toute une histoire ! Figure-toi que je faisais l'amour avec une certaine Carmen, une bôbô dominicaine bien mature comme je les aimais et que j'avais guérie d'une furonculose. Un jour, elle est venue me demander de l'aider. Elle en avait assez de donner son corps à tout un chacun. Elle voulait se reposer, faire travailler les autres pour elle. Alors, elle avait dans l'idée d'ouvrir un bordel et elle me demandait de lui prêter de l'argent. J'ai accepté à une seule condition. Je veillerais à l'hygiène. L'endroit serait d'une propreté impeccable. Crésyl et eau de Javel. Tous les trois mois, je ferais la visite des filles pour qu'elles ne transmettent pas leurs saloperies aux clients : chancre, chaude-pisse, syphilis, que sais-je encore. Elle a dit banco et c'est parti et ça roulait. Ça roulait, tonnerre de sort ! Des fois, les Blancs pays faisaient la queue dans les couloirs. Il y avait aussi des mulâtres que je voyais prendre la communion le dimanche à côté de leurs femmes mariées. Les nègres, eux, ce n'était pas pour des filles qu'ils se battaient. Crois-moi, ils avaient d'autres soucis dans leurs têtes à l'époque. Une nuit, j'ai eu envie de Carmen. Je n'oublierai jamais cette nuit-là. C'était en septembre. Il pleuvait des lanières de cordes, en plus, il tonnait des coups de tonnerre à réveiller les morts. Comme d'Artagnan, mon cheval arabe, avait peur des éclairs, j'ai marché à pied jusqu'à La Lune rousse en pataugeant dans l'eau jusqu'au ventre. Trempé comme une soupe, je montais rejoindre Carmen quand une fille est sortie d'une des chambres. Je ne l'avais encore jamais vue. Quatorze, quinze ans. En tout cas, elle n'en paraissait pas plus. Haute comme une touffe d'herbes de Guinée. Pas plus grosse. La peau noire et brillante. Les cheveux, une flaque d'huile coulant jusqu'au bas de son dos. Quand même, malgré ces cheveux-là, elle n'avait pas les traits d'une kouli. On aurait plutôt dit un méli-mélo de Chinois et de nègre avec un peu de Caraïbe là-dedans. La façon dont elle est passée devant moi sans prendre la peine de me regarder, je ne peux pas te dire l'effet que ça m'a fait. Je suis arrivé tout essoufflé auprès de Carmen :

« — Petite. Menue. Une flammèche sur un boucan ! C'est qui ?

« Elle a ri aux éclats :

« — Comme tu parles ! C'est Pisket⁴. Il n'y a pas une semaine qu'elle est là. Et, déjà, les bougres deviennent fous pour elle. Tu veux l'essayer ?

« Si je voulais ! Je n'avais pas sitôt essayé cette fille-là que, moi aussi, je suis devenu fou pour elle. Il me la fallait matin, midi et soir. C'était mon diktam, mon vivanot, mon té korosol. Bientôt, je n'ai plus toléré qu'un autre homme la touche. J'aurais voulu la mettre en case et la garder pour moi seul. Mais j'imaginai le scandale que ça causerait à Grande-Anse et même dans toute la Guadeloupe. Un homme comme moi que tout le monde respectait. Moi, le Dr Jean Pinceau...

Hakim tressaillit, le nom perçant l'épaisse brume de son hébétude. Il questionna :

— C'est quoi, ton nom ?

— Pinceau. Un drôle de nom, pa vwé ? C'est le nom de la famille de ma mère, une famille de nègres à talents libres depuis le début du XVIII^e siècle. Les hommes Pinceau étaient des artisans serruriers. Les femmes, des couturières ou des modistes... Alors, n'osant pas faire plus, je me suis contenté d'installer Pisket au galetas à côté de Carmen. Elle avait son cabinet de toilette particulier avec ses brocs et ses bassines. Je payais une bonne pour cuisiner, laver et repasser son linge. Tu peux me croire, Pisket, c'était un fameux numéro. Je n'ai jamais rien su d'elle : là où elle était née, si elle avait des parents... Au début, je ne savais même pas son vrai nom. Pisket, c'était un surnom qu'elle avait gagné parce qu'elle était tellement maigrichonne. Elle n'avait pas de chair. Carmen n'était pas mieux informée qui, un jour, l'avait ramassée alors qu'elle faisait l'amour dans un terrain vague de Grande-Anse. C'est que rarement une parole, un son sortaient de sa bouche. On ne pouvait pas savoir si elle était contente ou chagrinée, si elle avait pris son plaisir, si elle en redemandait. Une vraie autiste. C'est peut-être cela qui m'excitait tellement. Je n'ai jamais su si elle m'était attachée, si elle éprouvait un iota de sentiment pour moi. J'ai dû la faire surveiller par Carmen. Car je n'avais pas sitôt le dos tourné qu'elle prenait des hommes.

Pas pour l'argent. Ni le plaisir. Comme cela. Comme une machine. Je devenais fou de rage ! Imagine-moi : jaloux d'une bôbô ! Mais, Carmen avait beau faire, elle arrivait toujours à mettre des types dans son lit. Kung Fui, un métis de Chinois comme elle-même, un drôle de bougre qu'elle gardait constamment dans sa chambre et même qui dormait dans sa couche. Quand je me fâchais, elle soutenait que c'était son frère ! Il y avait aussi un troisième larron, plus chinois que nègre ou zindien celui-là, toujours fourré avec eux, mais qui ne restait pas à La Lune rousse. Avec cela, Pisket fumait l'opium. J'avais beau saccager son matériel, casser ses pipes, à chaque fois elle recommençait. Aussi, l'hygiène n'y trouvait pas son compte. Elle était comme un chat : elle détestait l'eau. Quand ça schlinguait de trop, je la fourrais par force dans un baquet d'eau chaude. Je récurais ses épaules et son là où je pense avec un bouchon de feuillages. Mais que veux-tu ? J'étais heureux dans sa crasse.

« Hélas, mon bonheur n'a pas duré. Au bout de quelques mois, je me suis aperçu qu'elle ne voyait plus son sang. Elle était tellement ignorante qu'elle ne savait pas ce que cela voulait dire. J'ai dû lui expliquer. Figure-toi qu'elle a sauté de joie, elle qui se foutait pas mal de tout. Un enfant ! Un enfant ! Pour la première fois, je l'ai vue contente. Mais moi, cela ne m'arrangeait pas du tout pour te dire la vérité. Un enfant avec une bôbô ! Et, premièrement, est-ce que c'était mon enfant ? Malgré mon interdiction, Pisket avait pris des quantités d'autres types. Comme je me méfie des ravages que causent ces thés et ces tisanes que les femmes avalent pour avorter, je lui ai proposé une opération. Oh, toute simple ! Pas besoin d'avoir peur. Elle n'a rien dit et j'ai pris cela pour un « oui ». Trois ou quatre jours plus tard, elle a disparu.

« Je m'en rappelle comme si c'était hier.

« C'était exactement le 22 décembre. De la lumière et des chantez Noël dans toutes les maisons. Les enfants de l'orphelinat Saint-Jean-Bosco avaient décoré une crèche géante qu'ils avaient placée au pied du maître-autel de la cathédrale et les gens de Grande-Anse venaient admirer Jésus nouveau-né, la Vierge Marie, saint Joseph, le bœuf et l'âne. Je suis monté dans sa chambre et elle était vide. Elle avait

emmené toutes ses affaires. Personne ne l'avait vue sortir au-dehors. Personne ne savait où elle était passée.

« J'ai voulu mourir, je n'ai pas pu mourir. J'ai commencé par accuser Carmen de n'avoir pas fait son travail. C'était injuste, elle ne se méfiait pas, Pisket ne mettait jamais le nez dehors. Une des filles nous a raconté que, l'avant-veille, elle l'avait surprise avec Kung Fui auprès de la cathédrale Saint-Pierre-et-Saint-Paul en grande conversation avec Madeska, un malfaiteur² notoire qui fréquentait une des filles, une certaine Madone, la seule amie de Pisket. Cela l'avait frappée. De quoi pouvait-elle causer avec un type pareil ? À l'exception de Madone, toutes les filles couraient se cacher quand il arrivait. Elles avaient peur de lui. En plus, il était gros et sale comme un cochon dans ses boubous africains. Évidemment, Carmen n'avait pas le courage de le mettre dehors. Moi, cela ne me disait pas où Pisket était partie. Où la chercher ? En Grande-Terre, du côté de La Pointe ? En Guadeloupe proprement dite, du côté de Basse-Terre ? Dans les plaines à sucre ? Dans les contreforts montagneux ? Dans les chutes d'eau, les carbets, les rivières ?

« Désespéré, je hantais les tripots. J'enfourchais d'Artagnan et je battais la campagne. Je questionnais les boit-sans-soif, les joueurs de grenn dé, de dames, de dominos. Je visitais l'un après l'autre les bordels de la côte au vent et je tirais les putains de leurs couches. J'avais perdu le boire et le manger. J'étais un vrai sac d'os. Ne ris pas de moi, je souffrais comme jamais je n'avais souffert. Les gens étaient persuadés que je travaillais trop et me suppliaient de prendre un peu de repos. Combien de temps s'est écoulé dans cette galère ? J'étais comme un drogué à qui on a retiré sa drogue. Puis, finalement, je me suis ressaisi. J'ai fait des expériences de plus en plus hardies, m'essayant à transplanter des cœurs, cœurs de lapin sur des mangoustes et vice versa. J'ai surtout entamé une croisade contre l'opium. Il faut te dire qu'à la Guadeloupe il poussait alors presque autant de champs de pavot que de champs de canne à sucre. La plante avait été introduite par ces travailleurs asiatiques qui étaient venus remplacer les nègres dans les plantations. Ils fabriquaient la pâte d'opium eux-mêmes à partir des fleurs.

« Par exemple, le vieux Chang possédait une fumerie en plein mitan du quartier Bélisaire qui, soit dit en passant, était un repaire de Chinois. Quand la police en avait assez, elle faisait une descente chez lui, ramassait ses clients et les fourrait à la geôle. Au bout de deux jours, elle était bien obligée de les relâcher puisqu'il n'y avait pas de législation ! Nous n'étions pas plus nombreux que les doigts d'une main, nous qui clamions que l'opium était de loin plus nocif que le rhum agricole. Je me suis aussi mis à écrire des chroniques sociales dans le journal *Le Courrier de la côte au vent*. Je secondais la police dont le commissaire était Dieudonné Pylône, mon ami d'enfance. J'ai ouvert un petit centre de désintoxication que j'ai appelé Au Refuge du Bon Pasteur. Bref, à cause de tout ce tapage, on m'a décoré avec une médaille du Mérite social. De plus en plus, les gens me prenaient pour un modèle. Ils me pressaient tellement d'entrer dans la politique que j'ai fini par céder et former un parti que j'ai appelé sans imagination le Parti du peuple. Malheureusement, je n'ai jamais gagné des élections. Je pense que, tout de même, mon ridicule se voyait gros comme la Soufrière : moi, un bourgeois qui appartenais à une vieille famille d'affranchis, je prétendais parler au nom des esclaves.

« Un matin, j'étais dans mon cabinet, j'allais opérer un petit garçon des amygdales quand Carmen m'a fait prévenir d'urgence : Pisket avait réapparu. J'ai planté l'enfant sur la table d'opération et j'ai couru dehors comme un fou. Oui, Pisket était revenue. Mais quelle Pisket ! Un zombie. Elle fumait maintenant jusqu'à cinquante pipes d'opium par jour et avait atteint la période de servitude. Elle ne pouvait plus se mettre debout, marcher, manger. Kung Fui, qui évidemment avait réapparu lui aussi avec son ami chinois, faisait tout pour elle. Yeux grands ouverts, la nuit, elle avait des visions et des fois hurlait comme un cochon qu'on égorge. À ce stade, toute ma science était sans effet. Elle a évolué vers un état de cachexie terminale et un matin, j'étais penché sur elle, sa vie a fini.

« Tu ne peux pas t'imaginer ce qui a suivi. À cause de l'opium qu'elle consommait sans doute, son corps s'est gâté en un rien de temps. Elle est passée à l'heure de la messe

d'aurore, à cinq heures du matin. À huit heures, elle empestait. À midi, la puanteur était telle qu'on ne pouvait pas rester dans la maison. Un jus épais, noir comme du goudron, suintait de ses parties qui se liquéfiaient et tachait les draps de lit. J'ai dû courir aux pompes funèbres. L'entrepreneur a coulé en vitesse un cercueil en plomb qu'il a placé dans un deuxième cercueil en bois de fer. Malgré cela, l'odeur ! je ne te dis pas ! Pendant la veillée, nous avons dû nous battre avec des mouches caca, plus grosses que des scarabées, qui se posaient tout partout. La levée du corps a été un soulagement. Le curé, évidemment, avait refusé de lui donner l'extrême-onction. Mais j'avais fait construire une tombe pour elle dans laquelle nous l'avons couchée, le dimanche 30 août, jour de la Saint-Fiacre. À cause de mon travail avec les drogués, les malparlants de Grande-Case n'ont pas été étonnés de me voir marquer le deuil. Ils croyaient que je cherchais à présenter à la jeunesse un exemple à ne pas suivre. Personne ne soupçonnait que le soleil se couchait à jamais sur ma vie et que je mettais mon unique amour en terre. J'enviais Kung Fui qui, lui, n'avait rien à cacher et pleurait comme une madeleine, derrière le corbillard, à moitié porté par Yang Ting, c'était son nom, je m'en souviens à présent. Tout sale type qu'il était, rien qu'à le regarder, on avait de la peine ! De sa vie, je ne donnais pas cher non plus. Il était déjà pareil à un vieux corps. Jaune comme le safran. Décharné. Les pupilles rétrécies. Les yeux rouges et gonflés. Une dénommée Tonine suivait aussi le cercueil. On disait que c'était la sœur de Pisket. Je ne l'avais jamais vue. Je me rappelle qu'elle ressemblait beaucoup à Pisket, avec un air timide et doux que l'autre n'avait jamais eu. Quelques semaines plus tard, les pilleurs de cimetières ont visité la tombe de Pisket, ouvert son cercueil et dispersé ses restes ! Toutes les parties molles avaient disparu, consommées par les vers. Seul le squelette était en place, mais brisé en mille morceaux. C'était d'autant plus saisissant que les pilleurs de cimetières s'attaquent, en général, aux tombes des Blancs pays parce qu'on enterre les femmes avec leurs bijoux, chaînes forçats, camées, colliers grenn dô, colliers choux ; les hommes avec leurs montres de gousset, leurs bagues et breloques. Qu'espérait-on trouver avec une misérable prostituée ? Pourtant, la plus grande des surprises restait à venir. Un matin,

j'ai reçu une lettre d'un notaire de Grande-Anse m'informant qu'avec Kung Fui j'héritais de Kim Lee Fui, c'était le vrai nom de Pisket. Elle laissait une somme considérable au Crédit colonial et une blanchisserie à son nom, Le Blanc Galop. On a découvert alors qu'elle n'était pas partie bien loin. À Bélisaire. Elle ne s'était pas cachée. Au rez-de-chaussée de sa maison, elle avait ouvert cette blanchisserie où elle employait, en plus de son soi-disant frère et de l'inséparable Yang Ting, deux Chinois et la dénommée Tonine qui était la bonne amie de ce Yang Ting. Je n'avais pas regardé sous mon nez, j'étais monté la chercher jusqu'à Basse-Terre. Pisket richissime ! Je ne comprenais pas le comment de cette fortune ni pourquoi elle m'en laissait la moitié. Évidemment, j'ai refusé de recevoir un centime de cet argent-là et j'ai donné ma part à Kung Fui, qui l'a empoché et qui a disparu de la Guadeloupe avec Yang Ting. Ni vu ni connu.

« Intrigué avec raison, Dieudonné Pylône a mis là-dessus la Mangouste, un de ses adjoints, bien surnommé, malin comme une mangouste. Il est parti rôder à Bélisaire, mais n'a rien découvert. Les gens du quartier ne connaissaient pas la figure de Pisket qui ne sortait même pas pour aller à la messe. Un beau jour, ils avaient vu Le Blanc Galop portes closes. Ce qui était advenu par la suite de Pisket, de Kung Fui, de Yang Ting, de Tonine et des deux employés, ils s'en foutaient pas mal. Dieudonné allait classer l'affaire quand le directeur du Crédit colonial lui a écrit en confidentiel que l'argent de Pisket lui avait été viré par un richissime Blanc pays, un certain Agénor de Fouques-Timbert. Quel rapport y avait-il entre la bôbô et le planteur ? Dieudonné et la Mangouste ont pensé qu'il fallait poser quelques questions à Agénor. Mais ils avaient peur. En ce temps-là, les yeux des Blancs brûlaient les nôtres. Ils ont fini par prendre leur courage à deux mains et sont montés à l'habitation. Si tu veux connaître la vie d'Agénor de Fouques-Timbert, ce n'est pas difficile ; elle fait partie de l'histoire de la Guadeloupe. Tout le monde chuchotait que les Fouques-Timbert avaient du sang nègre dans les veines. Pour cette raison, certains Blancs pays refusaient de les fréquenter. N'empêche, ils étaient peut-être les planteurs les plus riches. Non seulement ils évitèrent la faillite au lendemain de l'abolition de l'esclavage, mais encore

Agénor sut moderniser et développer sa sucrerie. Il avait été le premier à abandonner ce qu'on appelait le système du « père Labat » pour une véritable technologie sucrière. Mégalomane, il envisageait de mettre des capitaux dans une grande usine sur la côte au vent, qui serait la rivale de l'usine Darboussier. Pour agrandir sa fortune et fortifier sa blancheur, il n'avait pas hésité à épouser Élodie, la fille unique d'Emmanuel des Prés d'Orville, bossue et tellement laide que personne n'en voulait malgré tout l'argent de son papa et ses propriétés du nord de Grande-Terre. Quand même, elle lui avait fait sept beaux enfants, tous des garçons. Rien ne lui manquait, sauf un poste politique. Ça l'a pris comme une envie de pisser : un matin, il s'est mis à faire la cour aux électeurs. Sans peine, il a été élu au conseil général. À l'époque, tu comprends, c'était juteux. Le conseil général, c'était le maître absolu de la fiscalité. Il était là pour favoriser les possédants. Le secrétaire d'Agénor a reçu Dieudonné et la Mangouste sur le perron et leur a raconté du n'importe quoi. Qu'Agénor avait l'habitude de faire des dons à des institutions ou à des défavorisés à la période de Noël. Qu'il avait Pisket sur sa liste de bonnes œuvres. Ils n'en ont pas cru un mot, mais n'ont pas osé insister. Pourtant, ils sentaient que, là, ils tenaient une piste.

Hakim se racla la gorge :

— Et l'enfant de Pisket, ton enfant, qu'est-ce qu'il est devenu ?

— Ne parle pas comme cela. Je te répète que rien ne prouve que c'était mon enfant ! Mais je ne suis pas un scélérat complet. Quand ils ont réapparu, j'ai demandé à Kung Fui ce qu'il était advenu du ventre de Pisket, puisqu'on ne pouvait plus communiquer avec elle. Il m'a répondu qu'elle avait fait une fausse couche, ce qui ne m'a pas étonné. L'opium était devenu sa seule nourriture, son corps ne pouvait pas enrichir un fœtus.

Hakim insista :

— Et Ofusan dans tout cela ?

— Tu me forces à revenir sur le lieu de mon crime. Sans pitié, tu me forces à le reconstituer. Les femmes mariées de

chez nous sont habituées à être délaissées, à passer les nuits toutes seules dans leur couche pendant que leurs maris prennent du bon temps avec leurs maîtresses. Si elles ont le toupet de se plaindre, elles reçoivent des coups. Ofusan n'était pas habituée à cela. Elle ne venait pas d'une société comme la nôtre où l'homme, c'est le bon Dieu en personne. En plus, elle n'avait pas une bonne amie. C'est un fait, personne ne pouvait inventer aucune calomnie sur elle. Elle était sans reproche. À confesse, tous les vendredis. À genoux à la sainte table, tous les dimanches ; plus vêpres, rosaires, mois de Marie. Malgré cela, à Grande-Anse, on ne faisait que la tolérer. On n'oubliait pas que sa famille, c'étaient des Wayanas, nèg mawon, noirs comme le péché, qui, la semaine, s'asseyaient pour vendre sur le marché.

« Un matin du début de septembre, le 7, jour de la Sainte-Reine, je m'en souviens comme si c'était hier, peu après la mort de Pisket, mon ami Dieudonné Pylône est entré comme un fou dans mon cabinet. Il portait une sorte de paquet dans ses bras. Il a écarté les linges rougis : un bébé. Une petite fille, vieille de quelques heures, d'un jour tout au plus. Le corps dodu, sa jolie amande fendue entre les cuisses, le cordon ombilical correctement coupé sous la croûte de sang. Mais horreur, sans faire des jeux, sa tête ne tenait qu'à un fil. Un instrument contondant, machette, coupe-coupe, couteau de boucher, sécateur de jardinier, l'avait pratiquement séparée du tronc. Par cette effroyable blessure, le bébé s'était complètement vidé de son sang. Elle était morte cliniquement. Son cœur ne battait plus. Son encéphale n'émettait plus aucun signal. Tout autre que moi aurait fait appeler un prêtre. J'ai vu là l'occasion que j'attendais depuis si longtemps. Défier la nature, faire revenir la vie comme une chienne docile dans le corps qu'elle avait déserté. Pendant qu'à toute vitesse je préparais mes instruments, Dieudonné me racontait son histoire. Il poursuivait un vulgaire voleur dans le quartier malfamé du Bas-de-la-Source quand, aux trois chemins du Calvaire, il était tombé sur ce bébé mutilé. Couché au milieu de clous rouillés, de ferraille, de morceaux de miroir et de chiffons rouges. Visiblement, un sacrifice venait d'être commis. Il avait ramassé la petite victime et avait couru me trouver.

« Pour que tu comprennes bien, je dois te rappeler ce qui se passait plus de quarante ans après l'esclavage. La société boitait toujours des deux pieds et on voyait toutes qualités d'horreurs. Il faut répéter que l'abolition n'avait pratiquement profité à personne. Elle avait ruiné la majorité des Blancs pays. Quant aux anciens esclaves, depuis le temps, aucune des promesses qu'on leur avait faites n'était tenue. Pas d'école, pas de travail, la misère. Les engagés indiens qui les avaient remplacés ne savaient rien faire. Quant aux Chinois, c'était pire. Ils mettaient le pays en coupe réglée : vol, rapine, brigandage. Ils avaient dévalisé un dépôt d'armes au fort Saint-Charles et, cagoulés, ils arrêtaient et pillaient les attelages, cambriolaient les habitations et les maisons des nantis. Un commerce de nourrissons fleurissait. Les négresses et les mulâtresses ne voulaient plus de ventre à crédit. Les nouveau-nés qu'elles n'abandonnaient pas dans les orphelinats, elles les vendaient. Ou bien les malfaiteurs les kidnappaient et, à prix d'or, ils faisaient des sacrifices humains pour ceux qui voulaient réussir dans les affaires ou dans la politique. Les moutons, la volaille, les taureaux noirs de Porto Rico ne suffisaient plus. Des bébés, il fallait des bébés. Toujours des bébés. Encore plus de bébés. Par exemple, tout le monde savait d'où sortait l'argent de Madeska, le malfaiteur qui faisait la fortune des plus grands politiciens. Ah ! c'était une foutue époque. On avait honte d'être guadeloupéen.

« Mes yeux n'avaient encore jamais vu rien de plus effroyable que ce bébé au cou coupé. Je me suis mis au travail. L'opération a duré sept heures. Je devais raccorder les artères, les veines, les nerfs, les tendons tranchés. Pour cela, j'ai employé l'aiguille la plus effilée, le catgut le plus souple. Après, j'ai recousu les chairs. J'ai greffé sur la couture en dents de scie qui garrottait le petit cou une bande de peau prélevée sur la cuisse. Je suais à grosses gouttes. Mon cœur battait à grands coups, mais mes mains étaient assurées. Il me fallait du sang pour irriguer tout cela. J'ai transfusé celui de deux poulets que j'ai envoyé Ofusan quérir en vitesse. Tout le temps, je sentais qu'enfin j'étais l'émule de mon héros Victor Frankenstein et cela me cravachait. Moi aussi, j'égalais le Créateur et, quand l'enfant s'est mise à éternuer et à pleurer, je me suis senti éperdu d'orgueil. Ce que je ne pouvais pas

prévoir, c'est qu'Ofusan, à qui j'avais confié l'enfant pour les premiers soins maternels, s'y attacherait maladivement. Dans sa solitude, elle la considéra comme un cadeau d'un Bon Dieu venu la consoler de sa stérilité. Elle me supplia de l'adopter. Est-ce que je pouvais refuser ? Nous l'avons donc adoptée. Inscrite comme notre fille sur les registres de l'état-civil, le 24 septembre, jour de saint Thècle, sous le nom de Célanire Jeanne Pinceau.

— Célanire Pinceau, hein !

— Oui. Célanire Pinceau. Célanire, c'était le prénom de ma maman qu'Ofusan avait voulu honorer. Pas qu'elle l'ait si bien traitée, ma maman. Derrière son dos, elle l'appelait « goudron » ! Enfin ! Dieu ait son âme !

« Pendant ce temps-là, mon ami Dieudonné chargeait la Mangouste d'aller interroger Madeska qui en savait un bout sur les enfants à cou coupé de la région ! La Mangouste est tombée dans une maison en désolation. Madeska venait de fuir, abandonnant femmes et enfants. Depuis des années, chaque jour que le bon Dieu fait, il prenait un bain de mer au même endroit. Il déposait ses habits sous le même amandier pays. Comme il ne savait pas nager, il n'allait jamais très loin. Ce matin-là, les pêcheurs, tout étonnés, l'ont vu monter dans un saintois avec sa graisse et son bedon, et ramer comme un furieux dans la direction de Montserrat. Qu'est-ce qu'il fuyait ? On pouvait tout supposer.

« Tous ces signes-là nous soufflaient, à Dieudonné et à moi, que Célanire n'était pas envoyée par le bon Dieu, Pitit à Bon Dyé, mais par Belzébuth lui-même. Je me demandais comment nous en débarrasser, moi qui l'avais ramenée sur la terre. À moins de commettre un meurtre, je ne voyais aucune solution. Et ma femme était là qui se pâmait, qui brodait des casaques, qui décorait une chambre, qui roucoulait des noms gâtés, qui retrouvait une jeunesse. Je n'ai pas osé lui avouer mes soupçons.

« Rien à dire, Célanire était un beau bébé. Plus elle grandissait, plus sa beauté éclatait. Elle était tellement belle qu'une fois on a essayé de la voler. Un jour, la da la promenait sur le front de mer quand une jeune fille s'est approchée et l'a

supplée de lui laisser prendre ce petit ange du bon Dyé dans ses bras, ce qu'elle a eu la faiblesse d'accepter. La jeune fille s'est alors mise à courir comme une dératée et on a bien failli ne pas la rattraper. Les gens trouvaient que Célanire me ressemblait, en plus noir, puisqu'on trouve toujours que les enfants ressemblent à leurs parents adoptifs. Moi, comme Frankenstein, je n'avais pas tardé à prendre ma créature en horreur. Ne me demande pas pourquoi. Tout me déplaisait en elle. Surtout, je ne pouvais pas regarder sa cicatrice, obscène, violacée comme un sexe infibulé, qui me rappelait à chaque instant ce que j'avais fait ! J'ai demandé à Ofusan de la cacher et elle a pris l'habitude de nouer des rubans de soie ou de velours autour du cou de l'enfant. Le plus terrible, c'est que, malgré cette aversion que je cachais mal, Célanire avait une prédilection pour moi. Elle me réservait ses risettes et ses areu-areu. Comportement qui mettait Ofusan à l'agonie. Car, c'est bizarre, l'enfant ne lui a jamais manifesté d'affection. Avec cela, Ofusan a inventé un nouveau prétexte pour se torturer l'esprit. Si personne ne l'aimait, c'est que ses ancêtres, sa maman, son papa l'avaient maudite. Il lui fallait refaire la paix avec eux, gagner leur pardon. De là, elle a conclu qu'elle devait retourner dans la montagne. Les mœurs y étaient aussi plus pures. Elle y élèverait plus sainement sa fille. Je dois t'avouer qu'en entendant cette litanie d'insanités j'explosais. Un matin où je n'en pouvais plus, je lui ai déclaré vertement que, si elle voulait remonter dans ses bois, je n'en mourrais pas. Et surtout qu'elle n'oublie pas sa Célanire derrière elle ! J'en voulais encore moins. Piquée au vif, elle a décidé son départ pour le lendemain. Aussi sec, j'ai dit d'accord. Bonsoir, la compagnie ! La compagnie, bonsoir et bon vent !

« C'est le lendemain que je l'ai perdue.

« Le matin, elle est allée au marché prévenir les siens de son retour et, alors, un chien, un dogue géant de Cuba pareil à ceux des chasseurs des nèg mawon du temps longtemps, noir, haut comme un veau, aussi musclé qu'un taureau, a bondi directement sur elle, lui a labouré la figure et planté ses crocs dans la gorge. Elle est morte sur le coup pendant que le molosse, les babines dégoulinantes de sang, disparaissait sans que les gens puissent faire un seul mouvement. C'est ce

deuxième crime-là que j'expie aussi aujourd'hui. Le chien, c'est moi. J'ai tué Ofusan aussi sûrement que si c'était moi qui lui avais commandé d'enfoncer ses crocs dans sa gorge. La vengeance de cette sainte, c'est que je me suis retrouvé avec cette enfant que je ne pouvais pas sentir et qui devait me perdre. Si je m'étais écouté, je l'aurais déposée à l'orphelinat Saint-Jean-Bosco. Ou bien, à coups de bistouri, j'aurais défait ma belle ouvrage et je l'aurais réexpédiée à l'enfer qu'elle méritait. À cause d'Ofusan, je ne le pouvais pas. *In memoriam*.

« Mon ami Dieudonné Pylône se posait des questions. Ce chien, ce dogue de Cuba, n'appartenait pas à la troupe famélique et galeuse qui hante le marché. Ni vendeur ni pratique ne l'avaient jamais vu fouillant les détritrus. D'où sortait-il ? Est-ce qu'il était réellement un animal ? Est-ce qu'il n'était pas plutôt un mauvais esprit ? Je ne pouvais pas l'aider à résoudre ce problème.

« Dix ans ont passé. Mes amis me pressaient de me remarier. D'après eux, je ne pouvais pas élever tout seul une petite fille. Bien des donzelles me faisaient les yeux doux, car, sans me vanter, j'étais encore bel homme. Des cheveux bouclés plein la tête, toutes mes dents. Mais je ne m'en occupais pas. À trente-trois ans, j'en avais fini avec le sexe. Dames-gabrielles ou jeunes filles de la haute, c'était pareil : plus rien ne m'intéressait. À présent, les expériences médicales me faisaient peur. Je me soûlais avec la politique. Sans succès, je te l'ai déjà dit. Cette pourriture d'Agénor de Fouques-Timbert m'a battu deux fois. Quand même, je me suis taillé une réputation en m'opposant à l'assimilation que tous les partis de l'époque convoitaient.

« J'avais engagé, pour s'occuper de Célanire, à la fois da et garde du corps, car il y avait toujours cette folle qui rôdait autour d'elle, une dénommée Melody. Me connaissant comme je me connaissais, je ne l'avais pas choisie à cause de ses lettres de recommandation, elle n'en avait aucune. C'est qu'elle était tellement disgraciée et bigleuse que même le diable n'aurait pu me donner l'envie de faire l'amour avec elle. Cette femme, à qui je ne cachais rien, m'était devenue si dévouée que j'avais fini par l'aimer comme une parente jusqu'au jour où elle m'a asséné le coup de grâce.

« En 1894, Célanire a atteint ses dix ans. Toujours aussi jolie et qui, ne cessait-on de répéter, me ressemblait en plus noire ! C'était une enfant au caractère très plaisant. Gaie, rieuse, amusante, avec toutes qualités d'histoires de son invention. Mais pas écervelée, suprêmement intelligente. La première de sa classe. À la maison, elle me harcelait de questions pour lesquelles je n'avais pas de réponse : « Pourquoi ne donne-t-on pas d'instruction aux filles et les juge-t-on inférieures aux garçons ? Pourquoi les hommes trompent-ils leurs femmes ? Les battent-ils ? Pourquoi tant de bâtards, tant d'enfants abandonnés sans maman ni papa ? » Contrairement à la pratique de l'époque, je ne lui avais pas caché qu'elle était une enfant adoptive que j'avais sauvée de la mort grâce à une terrible opération. Parfois, je la surprénais à considérer devant un miroir sa monstrueuse cicatrice. Ses yeux se gonflaient de larmes comme elle se demandait qui étaient ses véritables parents. Elle s'était mis dans l'idée qu'ils avaient été forcés de se séparer d'elle parce qu'ils étaient trop pauvres pour l'élever, et cela la remplissait de chagrin. Elle jurait que, quand elle serait grande, elle n'aurait de cesse que de les retrouver et de bâtir un palais pour leurs vieux jours. En fait, je n'avais rien à lui reprocher. Pour la plupart des familles, elle aurait été un objet de fierté. Mais mes sentiments à son égard n'avaient pas varié. C'était plus fort que moi, je ne pouvais pas la sentir. Elle avait la manie que je jugeais détestable de m'appeler à tout bout de champ « petit papa chéri », de m'assommer avec ses gâteries, entrant sans frapper dans mon cabinet avec des tasses de chocolat et des tranches de gâteau marbré, de m'embrasser dans le cou, de se frotter contre moi comme une chatte. Chaque soir, une fois couchée, il fallait que je lui fasse une lecture que je devais terminer par un baiser, et c'était l'occasion de toutes sortes de mamours que je ne pouvais pas supporter. Précoce qu'elle était, au début de cette année-là, les règles lui sont venues. Et elle a pris l'habitude de m'en causer, en pleine table, devant des gens, comme si c'était notre complicité : « Petit papa chéri, les Anglais... Je ne peux pas prendre un bain aujourd'hui !... Petit papa chéri, j'ai bien mal au ventre, tu sais pourquoi ?... Petit papa chéri... »

« Je bouillais. Du jour au lendemain, un abcès gros comme un œuf de canne lui a gonflé l'aine. J'étais bien obligé de l'examiner et, alors, elle s'est carrément offerte. Tu crois que je mens ? Je te jure que non ! Trop de femmes de mauvaise vie se sont pâmées devant moi pour que je ne connaisse pas leur manège, et cette enfant le répétait à la perfection. Cela se passait un matin dans sa chambre. Je me demandais s'il fallait inciser son abcès quand elle s'est mise à rouler des yeux, se tortiller, dénuder sa poitrine où pointaient les goyaves de ses seins, prendre ma main pour la fourrer dans les endroits les plus inconvenants. Comme je protestais, elle a gémi : « Petit papa chéri, prends-moi. Je t'aime tellement ! »

« Révolté, je lui ai foutu une paire de calottes, je ne lui avais jamais donné de coups jusqu'à ce jour, et je suis descendu comme un fou dans mon cabinet. Mes patients ont commenté sur ma mine. Je me sentais plus malade qu'eux. Qu'est-ce que j'allais faire de Célanire ? Comment m'en débarrasser ? Au déjeuner, elle n'a pas paru à table. Melody que je croyais toujours mon alliée a annoncé qu'elle avait de la température. Au dîner, même chose. La nuit, je n'ai pas pu prendre sommeil. Je me tournais et me retournais. Je l'entendais qui faisait du bruit au-dessus de ma tête, qui parlait avec Melody. Brusquement, j'avais peur comme le sans-abri qui sait que le cyclone va foncer directement sur sa tête. J'avais raison puisque, deux jours plus tard, les policiers venaient me passer les menottes, dans mon cabinet de consultations, devant mes patients estomaqués. Dieudonné Pylône avait préféré démissionner plutôt que d'être mêlé à ce bal masqué.

« Moi, le Dr Jean Pinceau, j'ai été accusé d'abuser de Célanire, ma fille adoptive. Melody, ma fidèle Melody, était témoin à charge. Elle a raconté qu'alertée par la conduite de l'enfant, pleurs sans raison, manque d'appétit, elle l'aurait questionnée. Après des semaines d'insistance, l'enfant aurait fini par avouer la vérité. Encouragée, elle serait finalement venue tout révéler au commissariat. Quand j'entendais Melody débiter ces sornettes, j'avais l'impression de rêver. Le pire, c'est que les jurés la croyaient !

« Mon procès a duré plus d'un an. Je suis devenu une cause célèbre, le sujet des conversations chez les bourgeois et les manants, les Blancs, les nègres et les mulâtres. Si tu lis les journaux de la Guadeloupe, de la Martinique, de la Guyane, tout au long de l'année 1894, ils ne parlent que de moi. Rares sont les chroniqueurs qui me traitent en vulgaire pédophile. Ils font le détail de mes états de service : études brillantes en métropole, expériences médicales réussies, croisade antidrogue, dévouement sans pareil à mes malades. Ah ! Dieudonné, quel bon ami des mauvais jours !

« À cause de moi, il a quitté la police, il a pris la tête de mon comité de défense et fait circuler pétition sur pétition. Mais il avait du mal. La peau, la peau ! Je suis un mulâtre trop clair. La masse du pays se serait mobilisée pour un nègre. Personne n'avait envie de se battre pour un type dont la classe est traditionnellement alliée à celle des Blancs pays. Dieudonné répétait que je n'étais pas condamné pour ce viol, invraisemblable à toute personne dans son bon sens. D'où sortait cette Melody dont le témoignage m'accablait ? Ni vue ni connue. Avant de travailler pour moi, elle ne s'était louée dans aucune famille de bien. En Grande-Terre, en Basse-Terre, personne ne la connaissait ni en blanc ni en noir. Ce qu'on me faisait payer, assurait Dieudonné, c'étaient mes prises de position nationalistes. Lors de la dernière campagne électorale, j'avais ouvertement souhaité la fin de la tutelle française. Le pauvre, il bataillait comme il pouvait. Il ne savait pas que, dans les meetings, la présence, les regards, les woulo bravos de la foule vous font l'effet d'un coup de rhum et qu'on raconte n'importe quoi. Dans le fond, j'ai toujours été un bourgeois, tout petit, tout petit.

« Mes parents ne voulaient pas d'elle, tu penses, ils avaient peur. Alors, les juges ont confié Célair aux sœurs de Saint-Joseph-de-Cluny, qui l'ont envoyée aux sœurs de la Charité, à Paris, pour son éducation.

« Moi, après ma condamnation, j'ai été transféré en Grande-Terre. De Grande-Anse, une carriole pénitentiaire m'a conduit à Petit-Bourg où, enchaîné aux poignets et aux chevilles, j'ai pris le voilier qui reliait la commune à La Pointe. Sur le quai Lardenoy, Dieudonné était parvenu à

ameuter quelques manifestants qui hurlaient : « Lagé Pinceau ! » Mais la plupart des gens étaient venus par curiosité, pour mirer la tête d'un futur bagnard. On comptait beaucoup de dames de la haute société sous leurs parasols en dentelle qui me regardaient de haut en bas. La geôle de La Pointe était l'endroit le plus dégoûtant qu'on puisse imaginer. Évidemment, ce n'est rien à côté de ce que nous avons vu au bagne, mais, crois-moi, ce n'était pas joli-joli. C'était le premier cercle de l'enfer. À présent, c'est le dernier. Dans la noirceur des cellules où les maringouins faisaient bombance, les prisonniers étaient entassés par huit ou par dix. Une fois par jour, les gardes leur donnaient une ration de poyos. Une fois par mois, ils les alignaient dans la cour, leur remettaient un morceau de savon de Marseille et les arrosaient d'eau avec un tuyau. Le reste du temps, ils se battaient comme ils pouvaient non seulement avec les maringouins, mais avec les rats que toute cette saleté attirait. Pas besoin de te dire qu'à cause des diarrhées, les trous pour les besoins débordaient. Je ne peux pas te décrire la peste ! Curieusement, au quartier de haute sécurité, on était moins mal lotis. Seulement quatre personnes par cellule. Je me suis trouvé avec un Chinois qui avait dépecé une femme, un nègre qui avait violé sa maman de soixante ans avant de l'éventrer, un Zindien qui, à la machette, avait fait voler en l'air la tête de son papa. Le soir, tous ces bougres pleuraient comme des petits enfants. Tous clamaient qu'ils étaient innocents et donnaient leur version de leur histoire. Ensuite, ils se consolaient en se sodomisant. J'y suis passé comme les autres. Même, j'ai fini par y prendre goût.

« Le jour de la Noël 1895, j'ai pris le *Biskra* à destination de la Guyane. Une mer en rage. Autour de moi, mes compagnons vomissaient de droite et de gauche. Bien que je ne sois coupable d'aucune violence, d'aucune tentative de rébellion, on m'a bouclé dans une cellule brûlante, une de celles qu'on réservait aux fortes têtes, juste au-dessus des chaudières. Pendant tout le temps du voyage, je n'ai pas pu me tenir debout, c'est pour ça que, au jour d'aujourd'hui, je marche crochu, plié, cassé en deux. À mon arrivée au bagne, on a commencé par me rosser : on prenait pour de l'arrogance que je demande à partir au camp Saint-Louis pour soigner les

lépreux. On ne comprenait pas que je me sente pareil à eux. Qui se ressemble s'assemble.

— Comme ça, tu n'as pas eu de nouvelles de Célanire depuis qu'elle est enfant ? Tu ne sais pas ce qu'elle est devenue quand elle a quitté la Guadeloupe ?

— Non. La dernière fois que je l'ai vue, c'était au tribunal de Grande-Anse avec Melody quand sa bouche débitait des énormités que tout le monde prenait pour argent comptant. Moi-même, j'étais troublé par ce qu'elle racontait. Je me demandais si dans un mauvais rêve mon sexe, qui a toujours été si volontaire, ne l'avait pas emporté. Peut-être qu'à mon insu j'étais monté dans sa chambre pour faire les horreurs dont elle m'accusait. Parce que enfin, quand même, comment une innocente aurait-elle pu inventer pareilles horreurs ? Où aurait-elle pris toutes ces idées-là ? Quel Satan les avait mises dans sa tête ? Puis mon bon sens me revenait. J'étais innocent. Célanire doit avoir dans les vingt-quatre, vingt-cinq ans à présent. J'imagine qu'elle est capable d'affoler le bougre le plus sérieux, le plus vertueux. Je suis sûr et certain qu'elle continue sa malfaisance autour d'elle et je me dis que c'est un peu ma faute. Si j'avais pu l'aimer, si, à la mort d'Ofusan, je l'avais entourée, traitée comme ma fille, cela aurait réfréné ses mauvais instincts. En fin de compte, peut-être n'avait-elle besoin que d'un peu de mon amour.

— Hélas, murmura Hakim, tu dis la triste vérité ! Je l'ai rencontrée, Célanire. Loin, bien loin d'ici. À Bingerville, en pleine Afrique. C'est elle, c'est la même personne que tu décris, on ne peut pas s'y tromper. La beauté que tu vantes, la peau noire-noire, les cheveux d'Indienne, la cicatrice effroyable autour du cou, surtout la cicatrice. On ne peut pas oublier cette cicatrice-là une fois qu'on l'a vue. Elle vous hante. Cela doit être terrible pour elle de ne pouvoir s'en séparer. C'est drôle, Célanire parlait tout le temps de toi avec tendresse. « Petit papa chéri » par-ci, « petit papa chéri » par-là. Elle prétendait que tu étais mort et qu'elle n'arrivait pas à s'en consoler. Elle décrivait aussi son pays, la Guadeloupe : c'était, à ses yeux, l'endroit le plus parfait. Elle jurait qu'elle y retournerait un jour pour y faire certaines choses qu'elle n'avait pas eu le temps de faire. De quelle nature, je n'en

doute pas, puisqu'elle sème la malédiction partout où elle passe. Je sais, je sais, sans pouvoir en donner la preuve, que tout ce que j'ai souffert vient d'elle. C'est elle et personne d'autre qui a attiré sur ma tête le malheur que j'ai enduré. Frère, ce soir, je te raconterai mon histoire et tu me donneras ton sentiment sur tout ce que j'ai souffert.

En effet, le soleil s'était levé, éclairant le ciel, pan d'étoffe froissée au-dessus de la mer éternellement chargée de fange. Il avait fallu à Papa Doc toutes les heures de la nuit pour dévider son triste récit. Comme la Galibi était déjà partie vendre ses affaires sur le marché, il s'affaira, fit chauffer le tchyòlòlò qu'il répartit également dans des quarts de fer-blanc. Les deux hommes y trempèrent des morceaux de cassave, burent et mangèrent, prisonniers de pensées identiques. Que la vie est surprenante ! Se retrouver côte à côte, partageant le même destin, victimes de la même Célanière ! Eux qui étaient nés, qui avaient vécu à deux bouts du monde, l'un en Amérique, l'autre au fin fond de l'Afrique. Eux que tant de terres, de mers et de montagnes séparaient ! Est-ce que cela voulait dire qu'ils allaient mourir ensemble ? Quelle qualité d'esprit chevauchait leur commune ennemie ? Pourquoi faisait-elle le mal au Levant, au Couchant, au Nord, au Sud ? Quelle était la cause de sa rage ? Que voulait-elle détruire dans le monde ? À regret, Hakim prit le chemin de la maison de M. Thénia. Des deux, il était peut-être le plus bouleversé. Il songeait, consterné, qu'il ne pourrait se confier avant le soir et éprouvait un sentiment qu'il n'avait pas ressenti depuis des temps et des temps. Assurément pas depuis qu'il était à Cayenne, où il vivait pour ainsi dire anesthésié. C'est vrai, il avait l'impression qu'il était né sur ce morceau de forêts. Le souvenir de ce qu'il avait laissé derrière lui s'était effacé de sa mémoire. Avait-il jamais été autre chose qu'un rebut de vivant, jeté dans le dernier cercle de l'enfer ? Ce matin-là, la mémoire lui revenait et, avec elle, les souvenirs des terribles injustices dont il avait été victime. Abandonné de son père. Mal-aimé de sa famille. Rejeté de la société. Mais, brusquement, une autre pensée lui traversait l'esprit, interrompant cette litanie. Peut-

être, à l'instar de Papa Doc, expiait-il un crime qu'il ignorait ? Hakim avait rarement pensé à lui-même comme à un vicieux. Ses caresses avec Bokar ne lui laissaient pas une impression de culpabilité. Au contraire, grâce à elles, deux adolescents solitaires et torturés avaient découvert le goût du bonheur. Simplement, la mort de l'aimé l'avait persuadé qu'à cause d'une déformation particulière le bonheur lui était interdit. Pour la première fois, il comprit qu'il était un pervers qui méritait les pires châtiments.

Autrefois, à la pointe Sainte-Catherine, des vapeurs malsaines, capables de causer les pires maladies, s'élevaient des mangles et des palétuviers baignant dans l'eau saumâtre infestée de serpents marins. Puis des bagnards avaient assaini le quartier et bâti des demeures pour les notables. La façade la plus remarquable était celle de M. Thénia. À cause du danger des incendies, le gouverneur de la banque avait fait venir de Bordeaux une armature métallique. La finesse des colonnes s'alliait aux nombreuses ouvertures pour donner une impression de légèreté. Mais les gens n'admiraient pas seulement les frises en zinc, les consoles à volutes en fer ou les balustrades ouvragées. Ils s'extasiaient devant les jardins. Hakim, qui avait sous ses ordres une horde de jardiniers, des relégués, comme on appelait les bagnards, qui ne purgeaient que des peines de droit commun, paradoxalement l'espèce la plus dangereuse, les faisait travailler jusqu'à rendre l'âme : sarcler, désherber, gratter, greffer. Il avait inventé un système de poulies et de roues à aubes pour assurer l'irrigation. Dans son nouvel état d'esprit, il s'aperçut ce matin-là qu'inconsciemment il avait pris pour modèle les jardins du Foyer des métis de Bingerville. La bamboueraie, les haies d'hibiscus, les massifs de crotons, les parterres de pervenches de Madagascar, le gazon anglais, la volière où toutes qualités de papillons diurnes ou nocturnes, aussi saisissants que ceux de la Côte d'Ivoire, heurtaient leurs ailes poudrées, rien ne manquait.

Alors, il comprit que tout le passé s'était incrusté au fond de son être. Il n'avait rien évacué. Bingerville et ses interminables saisons des pluies. Koffi Ndizi. Thomas de Brabant. Betti Bouah. Ces fantômes au grand complet vivaient

leur vie à l'intérieur de lui-même. Par son récit, Papa Doc avait ouvert la porte de leur geôle et, à présent libérés, ils faisaient la ronde autour de lui.

Il comptait dans son équipe de jardiniers trois relégués arabes, Mimoun, Rachid et Ahmed qui purgeaient des peccadilles commises dans leur bled. Ils ne parlaient à personne, ne se mélangeaient ni aux Blancs ni aux Noirs, et tous les bagnards savaient qu'ils ne faisaient l'amour qu'entre eux. En les approchant, Hakim eut conscience que quelque chose tressaillait en lui. Il s'aperçut que ses anciennes passions n'étaient pas mortes. Il regarda les trois hommes en face. Noirci par le soleil, desséché comme un sarment de vigne, tatoué du haut en bas, Mimoun était certainement le plus beau. Tremblant d'une secrète émotion, Hakim lui assigna sa tâche de la journée. L'autre l'écouta sans mot dire, s'éloigna, puis, se tournant vers ses compagnons, il leur adressa quelques mots dans leur langue, hermétique, râpeuse. Tous trois pouffèrent.

Hakim baissa la tête. Mimoun l'avait percé à jour. Non, il n'avait pas changé. Il ne se guérirait jamais de ce qu'il portait en lui. Il ne serait jamais rien d'autre que ce qu'il était.

La réputation de sa main verte était telle que, les après-midi, M. Thénia le prêtait à la colonie pour désherber les places, y faire pousser des jasmins et des résédas. Se rendant au centre de la ville, il rencontrait chaque jour des cortèges d'évadés, la camisole matriculée en loques, rentrant au bercail sous la menace des pistolets des gardes-chiourmes. Le rêve de l'évasion travaillait le bagne. L'idée fixe, c'était la liberté. Les hommes avaient beau savoir qu'au bout du compte ce serait Charvein ou l'île Saint-Joseph à perpète, ils essayaient quand même. On racontait l'histoire d'un forçat qui s'était évadé vingt-quatre fois, qui avait été repris vingt-quatre fois et qui, finalement, ramené dans son cachot, s'était ouvert le ventre d'un coup de machette. Lui, Hakim, puisqu'il n'avait plus de rêves, n'avait jamais essayé de s'évader. Quand il était à Saint-Laurent-du-Maroni, on lui avait parlé de l'or qui se cachait dans l'arrière-pays. Des canots chargés d'orpailleurs croisaient les bâtiments pénitentiaires et, remontant le fleuve, allaient le piller. On disait que l'or prenait naissance dans le sein des montagnes Tumuc Humac, puis que l'eau des pluies

l'essaimait dans le lit des rivières où il éclatait souverain, convoité de tous. Alors, parfois, il se voyait bien, maraudeur, grattant le sable et le gravier et empochant sa pépite. Pourtant, à quoi bon ? Même s'il arrivait à la monnayer, que ferait-il de cette fortune ?

Lorsque le soleil fatigué se mit à cligner de l'œil au milieu du ciel, Hakim se hâta d'aller retrouver Papa Doc. Il n'avait qu'une envie : entamer son récit, raconter à son tour son histoire qu'il plaçait à présent sous un nouvel éclairage. Il était maudit avant que de naître, à cause des mauvais désirs plantés en lui. Quand il arriva à la cahute, la Galibi, les mains rougies de sang, était occupée à écailler une kreye d'acoupas. Accroupi à quelques pas d'elle, un Saramaka, aussi haut qu'un pié-bwa, un arc et des flèches au côté, une machette à la main, attendait Papa Doc. Celui-ci n'eut pas sitôt paru que, d'un bond, le Saramaka se mit debout. Les deux hommes se donnèrent l'accolade comme de vieilles connaissances. Puis le Saramaka s'expliqua dans son parler rocailleux, incompréhensible pour Hakim. Il était venu jusque-là, car une terrible épidémie ravageait son village. On ne comptait plus ceux qu'elle avait emportés. Hommes, femmes, enfants brûlaient de fièvre, puis se vidaient de leur sang par tous les orifices. La mort ne tardait pas. Papa Doc hocha la tête. Pour lui, cela ressemblait fort à la dengue hémorragique qu'autrefois, à Grande-Anse, il avait soignée avec succès. Tandis qu'il assemblait en vitesse ses fioles et ses onguents, Hakim fut saisi par une impulsion qu'il ne put contrôler. Tant pis pour le jardin de M. Thénia : il suivrait les deux hommes quand bien même, il le savait, toute absence injustifiée était aussitôt signalée à l'administration pénitentiaire. Pour prix de cette fugue, il pouvait bien se retrouver à l'île Royale.

Ils quittèrent Cayenne au moment où une lune, fragile et qui n'éclairait rien, sortait de son sommeil. La noirceur était totale. Pour rejoindre le fleuve, il leur fallut d'abord traverser la rivière de Cayenne, patauger ensuite pendant des kilomètres, avec les maringouins aux trousses, à travers un marais, une boue molle jonchée de troncs d'arbres, dont l'odeur de pourri saisissait à la gorge. Le jour se levait presque quand ils atteignirent l'endroit où la pirogue du Saramaka se

balançait, docile, à demi cachée par l'épaisse frondaison de la rive à laquelle elle était retenue par deux tacaris. Une vapeur rampait au ras de l'eau, qui semblait dormir sous ce duvet blanchâtre. Bientôt, le courant s'accéléra et l'embarcation fila comme une flèche. Le Saramaka et Papa Doc, parfaitement à l'aise sur ce plancher fuyant, cahotant, maniaient silencieusement leurs rames et Hakim enviait leur force tranquille. Un moment, le fleuve s'apaisa, se rétrécit, et l'on glissa entre deux falaises abruptes. Des bandes d'oiseaux volaient d'un de ces murs à l'autre. Puis le cours s'élargit à nouveau. À midi, le soleil se planta à la verticale et, d'un seul coup, le feu du ciel flamba. Torturé, Hakim se rafraîchissait de son mieux, buvant dans le creux de ses mains l'eau bourbeuse du fleuve. À un moment, le Saramaka désigna, au milieu des mangles et des palétuviers, une case solitaire posée sur un morceau de grève, ourlée de sable et peuplée d'oiseaux pareillement blancs.

— Maman Dlô, croassa-t-il.

Hakim connaissait la légende. Elle existait aussi en Côte d'Ivoire. Une enchantresse à la longue chevelure huileuse passait ses journées à se baigner dans les profondeurs de l'onde. La nuit, elle en sortait, regagnait sa maison sur la rive. Tout en vaquant à ses occupations, elle enchaînait mélodie sur mélodie. Les sons qui sortaient de sa bouche étaient si harmonieux qu'on aurait cru un concert divin. Hélas ! malheur à celui qui l'entendait et s'approchait de la case, car elle se jetait sur lui, l'entraînait au fin fond de son palais humide pour mieux le dévorer.

Vers la fin de l'après-midi, ils quittèrent le mitan du courant et accostèrent enfin. Au sortir de la pirogue, le sol céda sous leurs pieds, ils enfoncèrent dans un humus gras qui collait aux semelles. Ils durent marcher une bonne heure avant que la terre se raffermisse. Autour d'eux, le jour s'assombrissait de plus en plus. Une odeur âcre de végétation malmenée montait à leurs narines, tandis que le Saramaka fauchait à la machette une trouée dans les fleurs vénéneuses, les lianes et les plantes sauvages. À un détour, le village surgit dans la clairière. Hakim ne s'étonna pas de retrouver la même coquetterie que dans les villages de brousse africains ! Le sol

recouvert de sable fin. Des cases spacieuses, juchées sur pilotis, disposées en arc de cercle. Alentour, la forêt déboisée, soigneusement plantée d'abattis de tabac ou de manioc. Il le savait déjà : c'était la main de l'Europe qui enlaidissait tout, imposant aveuglément son architecture, son ordonnancement. Il n'y avait qu'une ombre à ce décor : entourés de pleureuses, une douzaine de cadavres gisaient sans sépulture, car on attendait la nuit pour les porter à leur dernière demeure. Sans perdre de temps, Papa Doc entra dans une des cases. Hakim prit place dans un hamac tendu sous un carbet. Avec l'arrivée de la nuit, les paquets de maringouins devenaient plus hardis et volaient à côté des chauves-souris. Des insectes, des oiseaux sortis de chaque branche d'arbre pépiaient, gazouillaient, glapissaient. Au loin, des singes éclataient de rire cependant qu'un animal inconnu beuglait en mesure. Tout cela composait une musique de nature à effrayer les moins peureux.

Malgré lui, Hakim frissonnait, comme atteint de mauvaise fièvre, et se demandait ce qui lui avait pris de suivre Papa Doc dans un endroit si inhospitalier. Pourtant, les femmes saramakas, qui avaient terminé leurs travaux de cuisine, lui apportèrent un dîner copieux : du gigot de cariacou, des poissons du fleuve. Elles portaient toutes, agrippés à leurs flancs, des enfants, intrigués, effrayés par cet inconnu. Hakim ne put rien toucher à son repas. Mais, contrairement à son habitude, il téta voracement du tafia au goulot d'une bouteille.

Il finit par prendre sommeil.

Pas pour longtemps. Un jeune Saramaka l'éveilla. Hébété, Hakim le prit d'abord pour Kwame Aniedo. C'était le même teint de jais, la même chevelure coiffée en petites tresses, la même odeur surtout, l'odeur qu'il n'avait pas oubliée, mélange de sueur et de graisse végétale. Puis il comprit sa méprise. Celui-ci était plus noir, moins haut, fluet, les dents limées. Souriant, le jeune homme posa un doigt sur ses lèvres et lui fit signe de le suivre. Il obéit et mit pied à terre lourdement. Au fur et à mesure que la conscience lui revenait, son effroi grandissait. Il lui semblait qu'il n'oublierait jamais cette nuit-là. Quel vacarme ! Un lugubre tam-tam n'arrivait pas à dominer les hurlements des pleureuses. Devant les cases adossées à l'écran sombre des arbres, des tas de bois

flambaient. Leurs lueurs fantasques déformaient les silhouettes des hommes et des femmes qui à présent, avec des plaintes déchirantes, prenaient soin de leurs morts. Le jeune Saramaka quitta le village et, comme s'il n'y avait rien à craindre, s'enfonça dans la forêt. Par magie, tous les bruits se taisaient à leur approche et ils avançaient dans un silence cotonneux. Bientôt, ils atteignirent le fleuve, et ses petites vagues lumineuses dans toute cette noirceur, et prirent place dans une des barques amarrées parmi les palétuviers. Muscles gonflés par l'effort, le Saramaka rama à contre-courant et, au bout d'une heure, ils abordèrent à l'autre rive. Ils mirent pied à terre à tâtons. Mais, brusquement, la lune sortit de sa cachette et éclaira chaque recoin du paysage. Dans sa lueur aveuglante, avec l'impression de vivre un cauchemar, Hakim crut reconnaître l'endroit où il se trouvait. La crique isolée. L'encerclement des palétuviers. La case en gaulettes, portes et fenêtres mystérieusement closes. C'était la demeure de maman Dlô ! Cependant, toujours souriant, le Saramaka lui fit signe de l'attendre et remonta dans sa barque. Il resta seul dans cet éclat de plein jour, plus effrayant encore que la noirceur, écoutant diminuer le clapotis de l'eau au fur et à mesure que la barque s'éloignait. Il n'aurait su dire combien de temps il demeura là, immobile, transi sur le sable. Enfin, la barque revint et il distingua deux formes. En plus du Saramaka, elle avait à son bord Papa Doc. Papa Doc ne semblait pas apeuré d'être là où il était. Seul signe de trouble, lui, tout à l'heure si agile, manqua tomber en mettant pied à terre. Quand Hakim vit son ami, sa terreur disparut d'un coup et le calme l'envahit. Il sut ce qui l'attendait et que ce n'était pas un hasard s'ils étaient réunis là. À deux, ils allaient vivre l'aventure finale.

Un matin, des orpailleurs remontant le fleuve découvrirent les corps de Hakim et de Papa Doc près d'un dégrad. On les reconnaissait à peine, tuméfiés par leur séjour dans l'eau, vidés de leur sang par les vampires, plus qu'à moitié dévorés par les charognards et les fourmis. Les orpailleurs en vinrent à une conclusion. Ils s'imaginèrent que les deux compères avaient nuitamment quitté Cayenne et tenté de se rendre dans un des villages des bords du fleuve pour une de ces parties de cartes interdites, seul moyen pour les forçats d'avoir du cash, de s'acheter du kwak, un ou deux litres de tafia, des boîtes de

sardines et, s'ils étaient chanceux, des pwa zyé nwa. Malheureusement, pendant le trajet, leur barque avait chaviré. Tout bagnards qu'ils étaient, Hakim et Papa Doc étaient des chrétiens baptisés. Les orpailleurs les ramenèrent à Cayenne où l'administration pénitentiaire, comme c'était son devoir, s'occupa de leur donner une dernière demeure. Elle avait dans l'idée de les jeter à la fosse commune. Mais c'était sans compter avec l'opinion populaire.

Unis dans la vie, Hakim et Papa Doc furent séparés dans la mort. Car la disparition de Hakim n'affecta personne ; ma foi, mon Dieu, ce n'était qu'un détenu parmi tant d'autres, qui n'avait jamais fait beaucoup parler de lui. Il paraissait tout juste bon à cultiver des fleurs. Personne ne comprenait les causes de son étroite amitié avec Papa Doc et qu'il l'ait suivi au fin fond de la forêt pour mourir avec lui. Par contre, Papa Doc était un dieu pour les centaines de malheureux qu'il avait soignés dans les quartiers misérables de Cayenne. Dès qu'on apprit la nouvelle de sa mort, ils marchèrent sur les bâtiments du bagne et se firent remettre le corps. Puis ils transportèrent son grossier cercueil de bois blanc jusqu'à sa cahute de la pointe Sainte-Catherine. En même temps, les villages d'Indiens ou de marrons situés au bord des fleuves se vidèrent, et de longues théories de pirogues convergèrent vers Cayenne. Puis une foule déferla vers la cahute. Rompant avec la légendaire impassibilité des Indiens, la Galibi pleurait son homme à chaudes larmes. Elle s'entretenait fiévreusement avec ceux de sa tribu qui l'entouraient. Cette mort-là n'était pas naturelle, cette affaire-là n'était pas claire. Parmi les innombrables Saramakas présents à la veillée, aucun ne ressemblait à l'escogriffe qui avait entraîné Papa Doc quelques jours plus tôt. Aucun d'eux n'avait entendu parler d'une redoutable épidémie, ni sur l'Oyapock ni sur l'Approuague. Les trois Antillais du bagne, deux Martiniquais et un Guadeloupéen, obtinrent la permission de quitter Charvein où les détenus avaient forcé les gardiens à mettre le drapeau tricolore en berne. Ils n'avaient jamais rencontré Papa Doc. Quand même, son cadavre n'appartenait qu'à eux. Le même ventre d'île les avait portés. Tant pis s'il n'y avait abondance ni de rhum ni de soupe grasse ! Il y aurait tout de même une veillée et la ferveur des adieux serait brûlante. Ils

s'emparèrent, celui-là d'une flûte, celui-là d'une mandoline, celui-là d'une guitare, et jouèrent des airs du pays, mazurkas et biguines. Puis, la langue déliée par un peu de tafia, l'un d'eux gagna en audace et s'improvisa tireur de contes.

Bientôt, les paroles traditionnelles retentirent :

Yé krik, yé krak

Yé mistikrik, yé mistikrak

A pa jistis à nonm ka konté

Ta là, sé la jol i té yé,

Kan mem, sé té an mal nèg

Se té an nég doubout.

Ces fidèles de Papa Doc ne supportèrent pas que son corps soit jeté à la fosse commune comme une vulgaire dépouille. Ils trouvèrent de l'argent pour lui acheter une concession et lui édifier une tombe, qu'ils recouvrirent de dalles noires et blanches, en plein mitan du cimetière des notables de la pointe Sainte-Catherine. C'est curieux, dans son livre consacré au bagne, Albert Londres ne souffle mot de Papa Doc, qui fut cependant un sacré personnage et laissa sa marque dans les esprits. À preuve, jusqu'au jour d'aujourd'hui, les descendants des bagnards ne l'ont pas oublié et, à chaque Toussaint, sa tombe est illuminée avec les bougies du souvenir. En 1960, une délégation de militants nationalistes sortit de la Guadeloupe et prétendit exiger des autorités coloniales qu'elles lui rendent son corps. Reprenant à leur compte les thèses de Dieudonné Pylône, ils affirmaient que Papa Doc était en réalité un opposant politique exécuté. Selon eux, il aurait été un des premiers à avoir réclamé l'indépendance de la Guadeloupe. Mais les autorités coloniales refusèrent catégoriquement cette requête. La délégation retourna donc au pays les mains vides.

Depuis ce temps-là, les Guadeloupéens qui accourent à chaque carnaval se défouler et admirer les touloulous prennent le chemin du cimetière et couvrent de fleurs fraîches la tombe de leur compatriote.

¹- Alevin.

²- Homme qui a commerce avec les esprits.

Guadeloupe

1906-1909

1.

Au début du mois de juin 1906, les habitants de la Guadeloupe se trouvèrent aussi saisis, estomaqués, chamboulés qu'au matin d'un cyclone quand, sortant sur sa galerie, chacun découvre l'étendue du désastre : buissons sans feuilles, arbres sans branches, terre brunie, calcinée par la saumure de l'eau de pluie. Certains doutèrent de leurs bons yeux et chaussèrent à deux fois leurs bésicles. Mais l'information était là, bien là, s'étalant en pleine page 3 du quotidien le plus lu, *Le Nouvelliste*.

MOUVEMENT DES PERSONNALITÉS

Le nouveau gouverneur de la colonie, M. Thomas de Brabant, est arrivé hier de Marseille à bord du SS Elseneur. Il était accompagné de sa femme et de sa fille, la jeune Ludivine. Rappelons que Madame, née Célanire Pinceau, est originaire de notre petit pays, de Grande-Anse très exactement. Elle l'avait quitté l'année de ses dix ans dans des circonstances dramatiques et que peu de Guadeloupéens ont oubliées. Interrogée à sa descente de bateau, elle s'est bornée à exprimer son bonheur de revoir une terre qui n'existait guère que dans ses souvenirs d'enfance.

À travers le pays, ce fut un seul chuchotement. Incroyable et pourtant vrai ! Célanire, Célanire était de retour ! Qu'est-ce qui pouvait la ramener au pays ? Elle ne connaissait donc pas ses compatriotes ? Elle ne savait pas qu'ils ne manqueraient pas d'exhumer la charogne d'un viol qui avait fait tellement de bruit à l'époque, de se repaître encore et encore de son ordure. Toute femme de gouverneur qu'elle était devenue, elle et son mari s'en trouveraient souillés. À moins qu'elle ne revienne pour ajouter quelques touches à tout le mal qu'elle avait déjà fait ? En tous les cas, ce retour n'augurait rien de bon. Néanmoins, personne ne fut plus troublé que le commissaire du quartier de l'Arbre-Foudroyé à Basse-Terre. C'était comme si la nouvelle l'avait tiré d'un sommeil dans lequel il s'engourdissait.

Incapable de travailler, Matthieu Dorlis se leva et marcha vers la fenêtre. Il ne regardait pas le jardin. Il ne regardait pas non plus la place avec ses manguiers chargés de fruits ni l'église avec sa réplique miniature de la grotte de Lourdes, eau

miraculeuse comprise. Il revivait le temps d'autrefois. On l'appelait la Mangouste. Il était l'assistant de Dieudonné Pylône, un flègèdè de seize ans, idéaliste, tenace. Le Dr Jean Pinceau, le premier médecin de couleur de la Guadeloupe, le plus que frère de son patron, avait été condamné à l'ignominie : dix ans de bagne. À cause de cette condamnation qu'il n'avait pu empêcher, Dieudonné avait démissionné de son poste et s'était reconverti dans le commerce des bois tropicaux. Sûr et certain, c'est le sentiment de son impuissance qui avait causé sa fin prématurée quelques années plus tôt. Matthieu se rappelait la promesse qu'il lui avait faite sur son lit de mort, promesse qu'il n'avait jamais pu tenir : découvrir l'identité de Célanire, blanchir la mémoire d'un juste.

Dans son émotion, il sortit.

À Basse-Terre, le port en eau profonde n'était toujours pas aménagé par suite de l'incurie du conseil général et les bateaux restaient à l'ancre au loin, entourés d'une flottille de canots. Matthieu marchait à grands pas, sans répondre aux salutations des personnes qui le reconnaissaient et tremblaient devant l'autorité de la police.

Dix ans plus tôt, pour la dernière fois, il s'était mêlé de cette ténébreuse affaire. Il avait reçu une lettre anonyme. D'habitude, dans la police, on ne prête aucune attention aux lettres anonymes. On sait que c'est le mode d'expression préféré des lâches, des méchants, des fous ! Mais, là, le correspondant soutenait ce que Dieudonné Pylône avait toujours soupçonné : à savoir que Pisket avait vendu son ventre à Madeska pour le compte d'Agénor de Fouques-Timbert. Le grand Blanc, qui voulait faire son entrée en politique, avait sacrifié l'enfant née au début du mois de septembre 1884. Mais, si cela était vrai, d'une certaine manière cela ne faisait qu'épaissir le mystère Célanire, bien vivante celle-là, malgré son cou rafistolé. De quel ventre était-elle sortie ? À moins que... À moins que la fille de Pisket et Célanire, sauvée de la mort in extremis par l'intervention du Dr Pinceau, ne soient qu'une seule et même personne. Là, la hardiesse de ses pensées avait effaré Matthieu.

Quand il arriva chez lui au quartier Redoute, une servante lui remit une invitation : le gouverneur Thomas de Brabant et Madame sollicitaient le plaisir de sa compagnie à une réception. Célanire ne perdait pas de temps !

Aux yeux de qui le considérait pour la première fois, le couple que formaient Thomas de Brabant et Célanire surprenait. En général, on s'attend à ce que deux époux soient assortis. On dit même qu'à partir d'un certain temps de vie commune ils se mettent à se ressembler. Or, Thomas était un vieux corps avant son heure, son embonpoint à l'étroit dans la popeline chamarrée de son uniforme de gouverneur, la tête entièrement chauve sous sa casquette plate, les yeux rougeâtres suintant une eau qu'il épongeait fréquemment. Elle était dans la toute-puissance de son charme. Qu'on n'arrive pas pour autant à une conclusion hâtive : parce qu'ils étaient dépareillés, ils ne s'entendaient pas. À chaque instant, ils manifestaient qu'ils s'adoraient. Ils se touchaient, se donnaient la main et se chuchotaient à l'oreille. Au grand étonnement de ceux qui ne l'avaient pas vue depuis quinze ans, Célanire n'avait pas beaucoup changé ! Très peu grandie, elle gardait une taille de fillette. Guère plus grosse qu'autrefois. Le velours de l'enfance traînait sur ses joues et ses yeux gardaient leur éclat juvénile. Ses admirateurs les comparaient à des étoiles, des diamants, des escarboucles ou autres banalités de ce genre. Il n'en demeure pas moins vrai que leur éclat était insoutenable.

Ce soir-là, elle était vêtue hardiment : elle avait ressuscité la mode Directoire et ses seins semblaient posés sur le bord de son corsage comme deux oiseaux impatients de s'envoler. L'inévitable ruban noué serré autour de son cou retenait une grosse améthyste de même couleur. On remarquait dans son sillage une fillette d'une dizaine d'années, grande pour son âge, la figure grave et blanche comme la broderie anglaise de sa robe, les cheveux très noirs peignés en catogan. On aura reconnu Ludivine. Célanire la mangeait de baisers, lui pressait la main, lui donnait du « ma chérie cocotte » pour un oui, pour un non, semblait en tout point la belle-mère affectionnée, ce

qui était d'autant plus embarrassant que la fillette accueillait ces mamours d'un air de parfaite exaspération.

L'assistance était très nombreuse. Les notables de la colonie, Blancs pays jaunes et fripés comme des parchemins, mulâtres calamistrés et endimanchés, nègres bombant le torse par timidité d'être là où ils étaient, vieux qui avaient vécu les événements du passé, jeunots qui ne les connaissaient que par ouï-dire, tous s'étaient empressés de venir examiner Célanire sous le nez. Ils s'étonnaient de la trouver si gaie, si naturelle, peu gênée par la honte de cet ancien drame. La réception possédait un piquant dont manquent généralement pareilles réunions. Cela tenait sans doute à la séduction peu ordinaire de l'hôtesse, mais aussi à d'étonnantes innovations. D'abord, le buffet : des ti-punchs citron, des acras de morue et des malangas, des pâtés de crabe, du boudin bien pimenté. Surtout l'orchestre. De ce genre qu'on trouve dans les bals titanes, jamais dans les assemblées officielles. Un saxo, une guitare et un chanteur égrenant des biguines. Même les gens qui, en leur for intérieur, n'appréciaient pas cette vulgarité fredonnaient ces airs archiconnus, et cela égayait l'atmosphère.

Matthieu était accompagné de sa femme, Amarante. Trois ans plus tôt, il avait épousé cette beauté wayana de seize ans dans l'espoir de choquer le bourgeois. Les Wayanas avaient été délogés des pentes de la Soufrière et forcés de s'établir sur le bord de mer. On les avait obligés à envoyer leurs enfants à l'école afin qu'ils apprennent « Nos ancêtres les Gaulois » comme tout le monde. Rien n'y faisait, on continuait de les mépriser et de les appeler nèg mawon. Si on faisait exception pour Amarante, c'est parce qu'elle possédait une voix à fendre les roches. Un organe d'une ampleur et d'une douceur incomparables. À vrai dire, rares étaient ceux qui l'avaient entendue, car, dans sa modestie, elle ne chantait que devant des privilégiés. Matthieu et sa femme étaient présents à la réception du gouverneur pour des raisons différentes. Matthieu, ayant repris courage, n'oubliait pas qu'il s'était promis de venger le pauvre Jean Pinceau. Amarante, quant à elle, débordait de curiosité. Chez les Wayanas, l'histoire d'Ofusan, la mère adoptive de Pitit à Bon Dyé qui, pour les beaux yeux d'un mulâtre de la plaine, avait donné dos aux

traditions des siens, était devenue légende. Les Wayanas liaient l'arrivée du bébé dans sa vie à la soudaineté de sa mort. Pour eux, aucun doute là-dessus, l'enfant était le porteur d'un mauvais esprit ! Amarante dévisageait donc Célanire avec stupeur. Elle ne s'attendait pas à tant de grâce et de séduction juvéniles. Elle n'était pas loin de croire que c'était bien le bon Dieu qui l'avait fait descendre sur notre triste terre pour l'illuminer. Un sentiment qu'elle n'avait jamais ressenti s'insinua dans son cœur, qui se mit à battre à grands coups la chamade, tandis que, subjugué, son regard ne la lâchait plus. Matthieu ne s'apercevait de rien, épiant les réactions de son nez. Littéralement. Depuis tout petit, il lui suffisait d'ouvrir grandes ses narines et de renifler fortement pour que des odeurs lui dessinent la vérité qui se cachait. À quatre ans, au milieu des invités d'un mariage, il avait découvert un voleur qui s'était introduit par ruse. Amarante faisait des jeux avec lui et affirmait qu'il flairait même en dormant, même en faisant l'amour. Il regardait autour de lui quand, sur la marée des figures noires, blanches ou crème, celle d'Agénor de Fouques-Timbert, président du conseil général depuis près de vingt ans, s'imposa. Malgré l'âge qui montait sur lui, il avait ses soixante ans passés, malgré débauches et perversités, Agénor restait beau. Sec comme un goyavier. Pas un gramme de mauvaise graisse. Pas un poil blanc. Une tignasse et une barbe couleur d'épi de maïs et des krazurs de ciel azuré à la place des deux yeux. Il avait scandalisé les plus tolérants en enterrant à onze heures du matin la maman de ses huit garçons et en se mettant en ménage à trois heures de l'après-midi, le même jour, avec une putain chinoise en âge d'être sa fille. Agénor fixait Célanire avec une expression qui frappa l'esprit déjà en éveil de Matthieu. Comme si, seul de tous ceux qui étaient présents, il savait qui elle était. Comment prouver, songea-t-il, fiévreux, qu'elle était bien la rescapée de son sacrifice ?

Dans cette histoire, il existait des tas de pistes qu'on n'avait pas empruntées. On n'avait jamais interrogé les femmes de Madeska, tombées dans la misère, qui sûrement raconteraient tous ses secrets en échange de quoi manger, ni ses enfants. Dans le temps, son aîné, Zuléfi, marchait partout derrière lui. Même s'il était gamin, il avait dû en voir, des choses ! Allez comprendre pourquoi il avait abandonné la

pratique de la famille de devenir malfaiteur et s'était fait prêcheur itinérant, vivant de la charité des fidèles. Matthieu se promit d'aller rôder de son côté. Il prit le bras d'Amarante dont, chose surprenante, son nez ne remarquait toujours pas le transport concernant Célanire, et gagna la galerie.

Le palais du Gouverneur était posé sur un plateau à mi-hauteur entre la mer et la Soufrière. Depuis le serein, les vapeurs marines montaient jusqu'à lui tandis que, par-derrière, la masse volcanique pesait de tout son poids de brumes et d'humidité. C'est dire que les soirées étaient glaciales. C'était une construction en bois malgracieuse sans étage, pareille à une grosse maison de maître avec son toit en essentes et ses cloisons recouvertes de bardeaux. Son remplacement par un édifice en béton armé plus digne de sa fonction était un projet que l'administration ne cessait de caresser. Pourtant, aucune décision n'avait encore été prise et les gouverneurs se plaignaient de l'inconfort pour eux et leurs familles. Il faudrait attendre de longues années et l'architecte Ali Tur pour que cela change. En fait, à l'époque, l'endroit ne valait que par son parc, une dizaine d'hectares de toute beauté où croissaient les essences les plus rares. Éclairé par des torchères, un podium avait été dressé au beau mitan du gazon. Une dizaine de tambouyés en chemisette blanche tranchant sur la noirceur de la nuit étaient assis en demi-cercle derrière leurs instruments. L'assistance, déjà déconcertée par les airs de biguine, se demanda si on allait se mettre à battre le ka. Elle n'en crut pas ses oreilles quand Célanire, montée en vitesse sur le podium, fit en phrases bien tournées et bien senties un éloge de la culture traditionnelle. Culture traditionnelle dont le gwo ka était le poto-mitan. Pourquoi en avoir honte ainsi que du créole, lang manman-aw ? Les gens aimèrent son accent chantant et bien guadeloupéen. Mais pas ce qu'elle soutenait. Le kréyol, une langue, et puis quoi encore ? Toutefois, s'ils avaient su écouter, ils auraient pu remarquer que Célanire prononçait des paroles sans poids ni charge. Elle ne prêtait aucune attention à ce qu'elle disait. Elle avait grimpé là où elle était pour être vue de tous, pour narguer son monde. Elle se moquait :

« C'est épier que vous êtes venus, épier ? Eh bien, épiez ; regardez-moi. Regardez-moi bien. Je vais vous faire tourner en bourriques. Oui, à cause de moi, la Guadeloupe va chavirer. »

Quand elle eut fini de parler, les gens échangèrent des coups d'œil scandalisés. On s'en souviendrait longtemps, de la première réception du gouverneur de Brabant ! Seul Thomas applaudit à tout rompre. Sa figure avachie par le laudanum exprimait la béatitude d'un parent qui assiste à une saynète où son enfant tient le rôle principal. Cependant, ses airs de bouddha cachaient un esprit des plus alertes. Il prenait sa femme pour une sorte d'artiste, de poétesse, qui se mouvait dans le royaume de la fiction. Tout pouvait être vrai comme tout pouvait être faux dans ce qu'elle racontait. Il ne cherchait surtout pas à faire la part de vérité dans ses créations. À Bingerville, elle s'était amusée à mettre les esprits à l'envers par jeu, pour se divertir. Elle était revenue à la Guadeloupe pour des motifs autrement sérieux. Retrouver ses véritables parents. Découvrir ceux qui l'avaient abandonnée. N'était-ce pas naturel ? Thomas était prêt à soutenir que Célanière était la meilleure des épouses. Elle était gaie, pleine d'humour. On ne s'ennuyait jamais avec elle. Elle adorait Ludivine. Il se plaisait à croire qu'elle tenait aussi à lui à sa manière. Le laudanum l'ayant purgé de ses désirs charnels, la fièvre des premières années était passée et il était satisfait de la relation presque platonique qui les liait.

Cependant, par-delà l'espace illuminé du podium, Amarante observait fixement le rideau fermé des arbres. La noirceur avait bouclé le palais et ne le lâcherait pas de sitôt. Pas avant que les oiseaux marins, messagers du devant-jour, aient commencé de sillonner le ciel. Pitit à Bon Dyé, Pitit à Bon Dyé. Ce soir-là, elle la découvrait et sa beauté la foudroyait comme l'éclair d'un malfini. Gracile et cependant forte. Enjouée mais sereine. Sachant ce qu'elle voulait dans l'existence et déterminée à l'obtenir. Le feu de ses yeux trahissait la passion qui brûlait au-dedans. Était-ce pour qu'elles se rencontrent que le destin l'avait ramenée en Guadeloupe ?

2.

Trois mois après son arrivée, Célanire ouvrit un conservatoire de musique, Au Gai Rossignol, dans une vieille bâtisse du quartier du Carmel. La bonne société commença par rechigner. En effet, à côté du violon, du piano et de la flûte à bec, on y enseignait les sept rythmes du ka ; à côté de l'alléluia du *Messie* de Haendel ou de la barcarolle des *Contes* d'Hoffmann, on entraînait à chanter des mélodies créoles : *Doudou, ban mwen lanmou*. Puis le snobisme fut le plus fort. Sans trop tarder, la bourgeoisie se bouscula sous les portes basses afin d'inscrire ses rejetons. Au bout de quelques semaines, Célanire était à tu et à toi avec une quantité de ces mamans bourgeoises qui compensent l'absence et les tromperies de leurs maris par l'excès de soins qu'elles prodiguent à leur progéniture. Bientôt, reconnaissons-le, ces dames ne se soucièrent plus uniquement de leurs marmots. Elles retrouvèrent leur jeunesse et se mirent à vivre pour elles-mêmes. Elles reprirent le chemin des bals, des cotillons, des banquets. Au carnaval, elles organisèrent un défilé de chars. Elles se groupèrent en une association, constituée selon la récente loi de 1901, à laquelle elles donnèrent le nom de Lucioles. Désormais, en plus des pique-niques, bains de mer, de rivière, et autres divertissements, ce fut un tourbillon d'après-midi, soirées, retraites culturels. On lisait des nouvelles, on disait de la poésie, on jouait des saynètes. Les membres de l'association Lucioles allèrent jusqu'à fonder une maison d'édition. Malheureusement, à notre connaissance, cette maison d'édition ne publia que quelques calendriers illustrés et *Fulgurances*, un recueil de poésies d'Élissa de Kerdoré, devenu introuvable. Tout laisse à penser aujourd'hui que la création du Gai Rossignol ne fut pour Célanire qu'un moyen de se rapprocher d'Amarante, remarquée lors de la réception au palais.

Amarante n'était pas une conquête facile. Son éducation wayana l'avait rendue vertueuse, tout occupée de son prochain. À Redoute où elle vivait depuis son mariage, on n'aurait pu compter la quantité d'enfants de malheureux qui

l'appelaient « marraine » et, au jour de l'an, faisaient la queue devant sa porte pour des étrennes. Midi et soir, sa servante portait du manger à des grabataires, abandonnés par leurs familles. Amarante n'oubliait pas de quelle dynastie de combattantes elle héritait. Son aïeule, Sankofa, menant un bataillon réfugié sur les hauteurs des Mamelles, avait fait tomber une pluie de branchages enflammés sur les soldats français qui montaient à l'attaque. Aussi, elle se tuait à aller quotidiennement jusqu'à Monplaisir dans une école à classe unique pour les enfants des Zindiens de la région. Célanire lui adressa une de ces lettres pleines d'enjolivements dont elle avait le secret et lui proposa un salaire exorbitant pour se consacrer à ce qu'elle préférait au monde : la musique et le chant. Jusqu'à présent, Amarante avait tendrement chéri son papa, sa maman, ses frères et sœurs, estimé le mari qu'on lui avait choisi.

Brusquement, elle découvrit la passion, le trouble, le désir, le besoin dévorant d'un autre être. Dans sa confusion, elle fit lire la lettre à Matthieu. Elle comptait que son nez flairerait du louche dans cette offre, lui interdirait de l'accepter et ainsi la défendrait contre elle-même. Malheureusement, Matthieu vit là une occasion de se rapprocher de la mystérieuse Célanire et la supplia de ne pas refuser. Certains font eux-mêmes le lit de leur malheur.

Amarante quitta donc ses petits Zindiens et son école de Monplaisir. Désormais, sa vie se transforma. Elle, accoutumée à un mari tout occupé de lui-même, passa désormais les heures avec un être délicat, attentif, attentionné. La compagnie de Célanire était un enchantement tant à cause de la qualité de son cœur et de son esprit que de son caractère enjoué, de sa vivacité. Au Gai Rossignol, les heures s'envolaient, rapides comme des minutes. La cloche n'arrêtait pas de sonner pour des récréations. Célanire lui fit partager son amour de la musique classique, en particulier Vivaldi, et, de leurs voix de mezzo-sopranos, elles chantaient en duo le *Lauda Jerusalem*. Quand elles n'avaient pas de cours, elles se promenaient dans le parc du palais, déjeunaient en tête à tête sur la galerie avant de se retirer pour la sieste et de savourer des instants plus délicieux encore. Seule ombre à l'idylle, Amarante s'aperçut

que Célanire ne regrettait pas sa maman d'adoption, Ofusan. Non seulement elle ne chérissait aucun souvenir d'elle, l'embrassant ou se penchant sur son moïse, mais elle semblait garder de l'hostilité à son endroit. Amarante décida de changer cette situation. Mais, chaque fois qu'elle commençait à parler de la défunte, Célanire détournait la conversation avec impatience. Si elle insistait, elle sentait qu'elle irritait sa compagne. Qu'est-ce qui avait pu opposer maman et bébé pendant leur courte vie commune ? C'était injuste, Célanire n'en avait que pour son « petit papa chéri ». Elle le parait de toutes les qualités, à croire que ce docteur en médecine, instruit, éclairé, noble pourfendeur de la drogue, politicien nationaliste, n'avait pas abusé d'elle comme le premier nèg kann¹ venu.

Cette année-là, le mois de septembre accoucha de quantité de cyclones. Dieu soit loué, ils épargnaient la Guadeloupe et allaient semer la désolation ailleurs. L'un d'eux ravagea Montserrat. Parfois le ciel s'acharne : quelques mois auparavant, la petite île avait été aux trois quarts détruite par une éruption de son volcan, Chances Peak. Les habitants, terrifiés devant ce deuxième mauvais coup du sort et se croyant maudits, prirent la mer dans des embarcations de fortune. Ceux qui ne coulèrent pas à pic échouèrent tout le long de la côte au vent. La détresse de ces malheureux était telle que le gouverneur Thomas de Brabant ordonna aux militaires de dresser des tentes sur le front de mer et invita chaque Guadeloupéen qui le pouvait à secourir ces frères dans l'infortune. Pourtant, on doit le déplorer, si le front de mer devint un lieu de promenade très fréquenté des bourgeois qui s'apitoyaient bruyamment devant les tentes, en revanche, les dons en nature comme en espèces furent rares. Si rares que Célanire décida d'organiser personnellement une collecte et de se rendre à Montserrat avec le butin : barils d'eau douce, sacs de riz ou de farine France, caisses de morue salée ou de hareng saur. En ce temps-là, c'était toute une calamité de se rendre dans une île anglaise. Aussi, Thomas fit affréter pour sa femme, Amarante et les servantes qui les accompagnaient, un vieux schooner appelé sans ironie l'*Intrépide*. Pendant trois jours, l'*Intrépide*, craquant de tous ses bois, tangua, roula, valdingua sur la tête des vagues, s'enfonça au fond des creux.

À l'exception de Célanire, droite comme un I, humant le vent à la proue, les passagères rendirent leurs tripes. Enfin, un matin, l'île apparut au-dessus de la mer, spectacle déchirant. Le feu du volcan avait d'abord calciné la terre, puis, sous les trombes d'eau de pluie, son socle s'était effondré, ensevelissant des centaines d'individus. Pendant des jours, les plaintes des agonisants avaient endeuillé l'air. Des bras et des jambes d'humains, des cadavres d'animaux putréfiés, des tôles en morceaux, des arbres déracinés émergeaient des mares couleur de goudron ou des cratères de boue. Des chiens faméliques, des porcs et, pis encore, des bandes de rats affolés par les inondations qui avaient suivi le cyclone rôdaient tout partout. À Plymouth, la capitale, chaque case avait été emportée et ne restaient debout que les ruines d'un fort militaire, le fort Barrington.

Une centaine de sinistrés en haillons, tout ce qui survivait d'une population de plus d'un millier d'individus, étaient groupés sur la plage et se jetèrent féroceement sur les secours. Il fallut la forte poigne de Célanire pour remettre de l'ordre. Ensuite, les arrivantes s'installèrent dans les rares édifices du village de Sotheby. Célanire était attendue par une certaine Melody dont la case avait miraculeusement gardé son toit au milieu des cataclysmes. Melody l'accueillit avec des transports comme une chère amie retrouvée et servit une épaisse soupe zabitan où ne manquaient ni les épinards ni le cochon salé. Amarante, épuisée par la traversée, se retira dans la chambre, se coucha et s'endormit à peine la tête sur l'oreiller.

Quand elle se réveilla, elle était toujours seule dans le lit. La lune souriait à travers les persiennes pour assurer qu'elle n'avait rien à voir avec la malédiction des éléments. Des nuages dorés gambadaient à son entour. La fraîcheur de la nuit embaumait le gardénia. Où était donc Célanire ? Elle se leva et fit quelques pas dans le noir. La mesure était divisée en deux par un rideau d'indienne. Dans ce qui servait de salle à manger, à la lueur d'une lampe-tempête, Célanire continuait sa conversation avec Melody. Toute à sa fatigue, Amarante n'avait pas bien considéré cette dernière. Elle la découvrait à présent. Noire comme le derrière d'un canari qui a beaucoup été au feu. Bigleuse. Une verrue plantée sur la joue, grosse

comme un signe de chair. Des dents pointues de phacochère. Elle regardait Célanire avec adoration, lui serrait les mains, lui souriait avec ravissement de ses dents redoutables. Célanire, elle, n'arrêtait pas de parler à son habitude. Finalement, les deux femmes se levèrent. Melody se saisit de la lampe et, précédant Célanire, sortit dans la nuit.

Amarante retourna se coucher, sans parvenir à se rendormir. Où allaient Célanire et Melody à pareille heure ? D'où se connaissaient-elles ? La noirceur et l'étrangeté de l'endroit aidant, elle avait carrément peur. Elle se rappela ce que chuchotaient les Wayanas. Célanire était l'enfant de mauvais esprits et semait le malheur autour d'elle. C'était pire qu'un soukougnan, un jan gagé qui rôde à la recherche de victimes jusqu'au devant-jour et se gorge de sang frais. Les heures passèrent. Peu à peu, insectes et crapauds-buffles se turent. Le ciel blanchit. Les coqs se mirent à chanter. Les chiens à aboyer. Le désordre du jour, tellement différent de celui de la nuit, recommença. Malgré la tiédeur de l'air, Amarante tremblait sous ses draps. Enfin, vers six heures du matin, la porte d'entrée grinça et Célanire vint se glisser dans le lit. Dès que le corps bien-aimé fut contre le sien, toutes ses imaginations lui semblèrent indignes d'une personne douée de raison. Célanire avait réponse à tout. Melody ! C'était sa da quand elle était enfant, et da plus affectionnée, plus chaleureuse malgré un physique peu avenant, on ne saurait rêver. Elle ne l'avait pas revue depuis ses dix ans, alors que, elle le savait, elle habitait à Montserrat. Quel bonheur de l'embrasser enfin ! Elles étaient sorties dans l'intention de mettre les provisions à l'abri des pillards. Quelle détresse avait mortifié leurs yeux ! Les premiers signes du choléra faisaient leur apparition. Des survivants s'étaient réfugiés dans les arbres. D'autres dans la mangrove. Ces derniers avaient bu l'eau saumâtre et s'étaient sustentés en gobant des huîtres enfouies sous les racines des palétuviers. Les adultes s'en étaient tirés, mais ils avaient dû enterrer les enfants et le désespoir des mamans était insupportable. Il y avait aussi des miracles ! Elles avaient découvert un bébé de dix mois jouant tout plaisamment dans une flaque de boue. Il avait sans doute été entraîné sur des kilomètres à partir des flancs du volcan. Personne ne savait où étaient ses parents et lui prenait cette

tragédie pour un jeu. Ah, parfois le bon Dieu ne sait pas ce qu'il fait. Comment soigner les diarrhées, le choléra, la malaria ?

Au réveil, Melody prépara un petit déjeuner qui choquait dans cette misère : des œufs à la coque, du chocolat à la vanille crémeux, des fruits, des dannikits tout chauds. L'appétit de Célanire semblait toujours phénoménal à Amarante. Ce matin-là, elle se surpassa et dévora de quoi nourrir une famille. Tout en l'entourant de ses attentions, Melody jetait à Amarante des coups d'œil qui la mettaient tellement mal à l'aise qu'elle en avalait de travers. Enfin Célanire commença d'organiser les opérations de secours. Pendant près d'une semaine, il fallut monter ou descendre des à-pic vertigineux sous un soleil d'enfer, parcourir des savanes arides, trébucher au bord de gorges béantes. Partout, des cadavres plus ou moins décomposés pour lesquels il fallait creuser des tombes.

Le jour du départ arriva et l'*Intrépide* fit le trajet en sens inverse. On croisa des canots de pêcheurs qui jetaient leurs filets et avaient oublié la trahison de l'océan. Sur la mer calmée, le vieux schooner accéléra l'allure et, à la fin du deuxième jour, les cases de la Guadeloupe apparurent, certaines agrippées à la chevelure verte du volcan comme des enfants au tablier de leur maman. En approchant du quai, on aperçut une foule : Thomas de Brabant, le maire de Basse-Terre avec son écharpe tricolore, l'évêque de la Guadeloupe, Mgr Chabot, dans sa robe violette, les enfants des écoles en blanc, parmi lesquels Ludivine, sous la conduite d'instituteurs endimanchés, les membres de l'association Lucioles dans leurs soies et leurs bijoux. On remarquait la crinière bouclée d'Élissa de Kerdoré. Tout ce monde applaudit quand Célanire mit pied à terre, aussi fraîche dans sa robe à pois bleus, un foulard assorti autour du cou, que si elle sortait d'une partie de plaisir. Il y eut des discours, encore des discours. Une fillette remit à Célanire une gerbe d'arums, de roses et de lys mêlés. Puis Thomas accrocha sur la poitrine de sa femme une médaille de l'Ordre national du Mérite social. Tandis qu'il la serrait contre lui, les applaudissements crépitèrent à nouveau.

Pour Ludivine, tout cela semblait un bal masqué. Elle ignorait les raisons qui avaient conduit sa belle-mère à risquer la mort en mer. Néanmoins elle était sûre et certaine que Célanire s'en foutait pas mal des tribulations des habitants de Montserrat. D'après l'expression de sa figure, l'éclat de ses yeux, le frémissement de ses lèvres, elle devinait que celle-ci s'amusait follement de toutes ces cérémonies en son honneur. Ludivine savait son père aveugle dès qu'il était question de sa femme. En était-il de même pour les autres ? Pour tous les autres ? Est-ce qu'ils avaient des yeux pour ne rien voir ? Ludivine n'hésitait pas à rendre Célanire responsable de la mort de sa mère, mais ne donnait pas dans les superstitions africaines. Elle avait son explication logique. Célanire rêvait d'épouser Thomas dont elle était la maîtresse. Aussi, elle avait soudoyé les boys du palais pour qu'ils mélangent aux aliments de Charlotte, aux jus de fruits dont elle était gourmande au matin, à son chocolat du soir, ces herbes qui sécrètent des substances qui lentement, sûrement, embrouillent les sens. Et, un beau jour, la pauvre, sans plus savoir ce qu'elle faisait, était partie loin, loin de chez elle. Petit Poucet sans cailloux ni mie de pain, elle s'était perdue dans la forêt carnivore ! À penser à sa pauvre maman, Ludivine faillit se mettre à pleurer, là, devant tout le monde. Plus elle grandissait, plus son amour pour sa mère et le désir de la venger grandissaient. Comment ? Le sentiment de son impuissance l'écrasait. Tant bien que mal, elle ravala ses larmes. La cérémonie était achevée et, tournant le dos à la mer, les élèves reprenaient le chemin de la ville.

Stupide Amarante qui était là à regarder Célanire avec adoration ! Quand l'autre en aurait assez d'elle, il ne lui resterait plus qu'à prendre l'eau pour linceul comme la veuve Desrussie.

¹- Manant, homme sans éducation.

3.

La grosse chaleur était tombée. Il faisait encore jour. Des trâlées de bêtes à feu zébraient déjà l'air. On sentait que la nuit était pressée de serrer au fond de son sac grand deuil le vert des champs de canne, le gros bleu de la mer et le gris du ciel. Déjà, le volcan avait la tête perdue dans le noir, les flancs enveloppés d'une pelisse de brume.

Agénor de Fouques-Timbert détestait se rendre à l'endroit où il allait. À La Regrettée où s'élevait l'habitation Bois-Debout, abandonnée depuis trois décennies. Malheureusement, c'était toujours là que Mavundo, son malfaiteur de confiance venu de Saint-Domingue, lui donnait rendez-vous. Il fouetta Colibri qui, rétif, reniflait l'air. Le cheval descendit lourdement le contrefort du morne du Calvaire, accéléra l'allure en traversant l'enfilade des savanes et s'arrêta net aussitôt que l'on fut en vue de l'habitation. L'allée de palmiers royaux, une façade creuse comme un trompe-l'œil, les pans de la case à eau. Voilà tout ce qui restait d'une des demeures les plus splendides de la région. Les voleurs, après avoir emporté meubles, tapis, portraits de famille, s'étaient attaqués aux briques et aux tuiles, ne laissant pas une pierre debout. En revanche, ils n'avaient pas touché aux cases-nègres dont le troupeau galeux demeurait intact au pied des bâtiments de la Grande-Case. Les portes béaient sur les monticules de terre battue qui avaient servi de couches ou de tables et sur les pauvres étagères encore fixées aux murs. À présent, les cimetières, jadis distincts, communiquaient. Celui des maîtres, orgueilleux avec ses marbres, ses couronnes et ses croix de perles. Celui des esclaves, où, sous les orties et les mamzels marie, les tombes n'étaient signalées que par les ossements blancs des conques de lambis. Les deux chapelles étaient également délabrées, rongées de pié-chans. Agénor étouffait tellement l'atmosphère était oppressante. C'est qu'après tant et tant de temps le lieu gardait la mémoire des gémissements et des plaintes de ceux d'en bas, des larmes qu'ils avaient versées, de leurs supplications et de leurs prières jamais

exaucées. L'odeur de cette humanité souffrante semblait s'accrocher aux branches des pié-bwas.

Agénor fouetta Colibri qui n'avancait plus, effrayé par tous les fantômes qui se levaient autour de lui, et la bête se résigna à repartir.

Mavundo attendait dans l'ancienne chapelle des esclaves. C'était un gringalet façon couleuvre qui, sous une allure de nègre rouge très ordinaire, dissimulait une immense habileté. Il commandait à une multitude de nains, cachés dans le vent et disséminés aux quatre points de l'univers. Grâce à eux, il voyait et entendait tout. Il avait étudié avec le grand Rwaha d'Éthiopie et vécu sept ans à ses côtés, à Addis-Abeba. À l'expression de sa figure, Agénor comprit qu'il allait lui annoncer une terrible nouvelle. Il avait raison. Mavundo venait d'apprendre par un de ses nains que Madeska était mort à Montserrat où il vivait reclus dans les environs de Plymouth. On ne pouvait mettre sa fin ni au compte de l'éruption volcanique ni à celui du cyclone. Le nain avait trouvé son corps, le ventre ouvert à la cisaille, les tripes à l'air, au mitan des palétuviers. Les raccoons avaient si bien déchiqueté sa figure et son cou que sa nouvelle femme, une jeunesse de Montserrat, avait mis du temps à le reconnaître. Cela voulait dire qu'au bout du compte les esprits avaient découvert sa trace. Cela voulait dire qu'après toutes ces années de paix apparente ils étaient maintenant engagés sur le sentier de la guerre.

Cette nouvelle, en fait, Agénor l'accueillit avec fatalisme, presque avec soulagement, depuis vingt-cinq ans qu'il l'attendait. Quand il avait décidé d'entrer en politique, des années plus tôt, son beau-père, qui l'avait toujours pris pour un méprisable coureur de dot, avait haussé les épaules. Il n'était pas le seul à être incrédule. Toute la Basse-Terre faisait des gorges chaudes. Trop de gens voyaient en lui un mal blanchi bitako, tout juste habile à faire pousser la canne à sucre. Alors, il s'était juré de les étonner. S'il avait songé à Madeska pour un sacrifice humain, le meilleur moyen de lui concilier les

invisibles, c'est que, malgré la différence de couleur, la famille du malfaiteur était intime de la sienne depuis des temps et des temps. Madeska ne pouvait rien lui refuser. Pour des raisons de prudence, ils s'étaient mis d'accord. Lui ne devait jamais rencontrer la donneuse de ventre, la dénommée Pisket. Madeska, qui fréquentait sa meilleure amie, une certaine Madone, se chargeait de tout. La transaction entre le malfaiteur et la bôbô lui avait coûté une fameuse pincée d'argent. En plus, pour exécuter les rites qui devaient ponctuer chaque semaine de la grossesse jusqu'au sacrifice final, Madeska voulait que la fille soit à son entière disposition. On avait dû la loger près de chez lui et, pour lui assurer une occupation qui satisfasse les curieux, mettre une blanchisserie à son nom. Madeska venait de lui faire savoir que l'accouchement s'était passé sans problème et que le sacrifice aurait lieu dans la nuit quand soudain, patratras, la déveine, plus noire que le cul d'un esclave kongo ! D'habitude, Madeska abandonnait les nouveau-nés immolés dans un grand bois, fréquenté par la seule furie des bêtes errantes. Cette fois-là, on ne sait quelle idée lui avait pris de déposer le nouveau-né en plein mitan des trois chemins du Calvaire. Pas étonnant si Dieudonné Pylône, le commissaire mal nommé, était tombé là-dessus et si ce touche-à-tout de Dr Pinceau s'était mis en tête de rafistoler la blessure ! Que se passait-il lorsqu'un sacrifice était ainsi détourné ? Agénor avait prudemment attendu quelques jours pour descendre se renseigner auprès de Madeska. Hélas ! quand il s'y était décidé, l'oiseau s'était envolé ! Le malfaiteur avait foutu le camp. Sanglotant à fendre l'âme, ses femmes avaient ajouté qu'elles n'avaient pas un centime qui les appelle maîtresses et avaient quinze enfants à nourrir. Dévoré d'inquiétude, Agénor était allé consulter un clairvoyant nago de grande réputation qui lisait dans le sable de la mer. Celui-ci n'y avait pas été par quatre chemins. Pitit à Bon Dyé était plutôt Pitit à Guiab. Le Dr Pinceau avait fait la chose à ne pas faire. Il l'avait ramenée à la vie ! D'ailleurs, il paierait cher son imprudence et en serait une des principales victimes. En effet, enlevé à la mort, le bébé devenait encore plus redoutable. Car ce qui est difficile pour un esprit, bon ou mauvais, c'est de se réincarner. Là, grâce à ce petit corps docile, les mauvais esprits, Ogokpi, le super-démon, en

premier, paraderaient librement parmi les humains. Jusqu'à sa mort, ils l'utiliseraient pour commettre tous les crimes qui leur passeraient par la tête, toutes les méchancetés dont ils auraient fantaisie. En outre, convaincus qu'on avait cherché à les flouer, ils se vengeraient sauvagement de tous ceux qui avaient participé au sacrifice manqué. Madeska croyait se sauver en enjambant l'eau. Peine perdue. Les esprits le rattraperaient quand ils le voudraient, là où il était. De même, ils rattraperaient l'un après l'autre chacun de ceux qui avaient été mêlés au drame.

Avec ce danger menaçant, Agénor avait dépensé la moitié de sa fortune pour se protéger. La tête chargée, il se demandait parfois s'il ne vaudrait pas mieux laisser les choses aller. Se coucher pour dormir. Se coucher pour mourir. Retrouver la maman de ses enfants. Une fois de plus, les imbéciles n'avaient rien compris à rien. Cette bossue bigleuse dont tout le monde riait était la seule femme qu'il ait aimée avec son cœur. Avant de plonger dans le néant, elle lui avait adressé un sourire qui voulait dire : « Ne tarde pas ! N'oublie pas que je t'espère. »

Il savait qu'un jour son aréopage de malfaiteurs, mages, magiciens, clairvoyants, houngan, mambo, gadèdzafè, kimbwazè, marabouts, dibias, n'y pourrait rien et qu'il mourrait dans des affres. Quand, au palais du Gouverneur, il avait revu Célanière et rencontré son regard, il avait su que son heure avait enfin sonné. C'est curieux ! Après tout ce temps, il l'avait reconnue. Vingt-cinq ans plus tôt, il n'avait pu tenir. Lui qui ne mettait jamais les pieds à l'église, il s'était approché de la cathédrale Saint-Pierre-et-Saint-Paul à l'heure de la messe pour apercevoir Pitit à Bon Dyé, le bébé miraculé, dont tout Grande-Anse parlait. Debout sur le parvis, Ofusan la tenait dans ses bras, l'exhibant comme un saint sacrement, et chacun se prosternait devant elle. L'enfant, âgée de quelques semaines, était habillée avec cette ostentation, soie, satin, broderies, que les mamans trop fières mettent à fagoter leur progéniture. Un gros nœud de dentelle moussait autour de son cou. Quand il s'était approché d'elle, feignant une risette, le bébé avait relevé la tête. Puis elle l'avait toisé et son regard implacable signifiait : « Te voilà ? Oui, malgré toi, je suis

vivante. En ce qui te concerne, je ne suis pas pressée, je prendrai tout mon temps. »

Il était rentré dans l'église sans savoir ce qu'il faisait et était tombé à genoux devant la statue de saint Antoine de Padoue, un saint qu'il détestait, avec sa calvitie, son missel et son air niais. Pour la première fois de sa vie, il tremblait de peur et se sentait vulnérable comme un enfant !

Pauvre Mavundo ! Depuis qu'il avait appris la mort de Madeska, il s'affairait. Il exténuait ses nains. Pour l'heure, il remettait à Agénor wangs, potions, poudres, onguents, lotions de sa fabrication. Il allumait des bougies autour de lui. Il faisait des scarifications dans le gras de ses bras et de ses cuisses pour y planter des amulettes. Il tournait en rond et traçait des cercles dans les razyés. Agénor le considérait avec pitié. Il le savait, l'autre se débattait en pure perte. Son heure avait sonné. Quand le malfaiteur en eut fini avec ses macaqueries, Agénor le paya d'un geste large et remonta sur son cheval. La bête, ravie de s'en aller, des ailes aux talons à présent, traversa Grande-Anse comme une flèche, galopa d'un seul trait jusqu'à l'habitation Fouques-Timbert. En quittant La Regrettée, Agénor ne remarqua pas que des oiseaux pique-bœuf s'éparpillaient en désordre derrière la croupe de Colibri. Il ne s'aperçut pas que ce qui avait provoqué leur panique, c'était un autre oiseau, entièrement vêtu de noir celui-là, malfini ou urubu. Tant qu'avait duré la conversation entre Mavundo et Agénor, il était resté au loin, immobile, perché sur une branche de goyavier, observant les alentours de ses yeux ronds et cruels. Une fois l'entretien terminé, il avait pris son envol, suivant Agénor et Colibri à bonne distance, les ailes étendues en croix comme les bras d'un christ.

Quand Agénor atteignit son habitation, il tournoya quelque temps au-dessus du parc comme s'il choisissait un arbre pour se poser. Puis il se décida, fondit sur un bel ébénier et se nicha dans son feuillage vernissé.

4.

Tous les dimanches à trois heures de l'après-midi, heure fatale de la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ, la même scène se répétait. Zuléfi, le fils aîné de Madeska, son grand corps enveloppé d'une aube blanche, se postait sur le front de mer. Derrière lui, l'étoffe chiffonnée des vagues et la silhouette des bateaux qui s'apprêtaient à partir pour Veracruz. Au-dessus de sa tête, l'œil jaune du soleil qui semblait le moquer à distance : « À quoi est-ce que tu joues ? » À quelques mètres de lui, sa femme et leurs six enfants, vêtus pareillement de blanc, agitaient des clochettes et appelaient à se rapprocher de l'envoyé du Maître ceux qui étaient fatigués, ceux qui n'en pouvaient plus, ceux qui désespéraient et étaient arrivés à la même conclusion : les nègres sont une race maudite. Eh oui ! Les nègres avaient souffert à fond de cale des vaisseaux négriers. Ils avaient souffert dans les plantations de canne à sucre. Leur sang avait rougi la terre. Leur sueur l'avait inondée. La première comme la deuxième abolition de l'esclavage ne leur avaient rien apporté. Ils mangeaient toujours la même misère. Ils n'en finissaient pas de la manger. Pourquoi ? Il n'y avait à cela qu'une raison. Ils expiaient des crimes, des laideurs, des bassesses innommables apprises alors qu'ils restaient en Afrique et qu'ils perpétuaient en Guadeloupe : sacrifices humains, copulations avec des animaux, perversités de toute nature. Mais ceux qui raisonnaient ainsi, clamait Zuléfi, n'avaient pas toute leur raison. Il n'y a pas de malédiction devant l'Éternel. Le bon Dieu pardonne. Il pardonne à tout le monde, même à ceux qui sont noirs de peau, qui sont vils et croupissent au plus bas de la fosse. S'ils apprenaient à demander pardon, les nègres connaîtraient la plus belle des récompenses. Dans l'au-delà, ils seraient l'égal des autres peuples.

On le croira difficilement, mais ce discours avait une écoute considérable. Depuis le samedi matin, les gens de La Pointe se massaient à la sortie du pont de la Gabarre et une colonne s'ébranlait en direction de Basse-Terre. Ajoutez à cela ceux qui venaient de la côte sous le vent, depuis Deshaies,

Vieux-Habitants, jusqu'à Sainte-Rose, et quelques fanatiques qui sortaient du Grand Cul-de-Sac marin. À Basse-Terre, dès midi, le front de mer était noir de monde. Des femmes, des femmes, mais aussi des hommes, même des adolescents. En patientant, les gens chantaient des cantiques, certains assis à même la terre ou sur de petits bancs, certains debout de toute leur hauteur. Plus les curés tonnaient en chaire contre Zuléfi, plus les politiciens faisaient des gorges chaudes de « cette rhétorique simpliste », plus la foule grossissait autour de lui. Après le sermon en créole qui durait généralement deux grandes heures, les enfants présentaient à l'assistance de petits paniers de carata où chacun déposait ce qu'il pouvait. Des billets craquants ou des pièces de un sou. Puis venait le moment solennel de la communion. Zuléfi demandait au bon Dieu de remplir les pains nattés de Sa présence avant de les distribuer. C'était chaque fois une cohue qui dépassait l'imagination. Il n'y en avait jamais assez pour ceux qui en voulaient. Les gens jouaient des coudes, se griffaient, se battaient comme des possédés, et on se demandait pourquoi le bon Dieu ne répétait pas tout bonnement le miracle de Canaan, celui de la multiplication des pains.

Ce dimanche-là, le soleil de trois heures de l'après-midi était particulièrement féroce. Les fidèles s'abritaient comme ils le pouvaient avec des parasols, des bakouas, des morceaux de serviette-éponge, des sacs de jute. À cause de cette fournaise, après le temps des cyclones, les connaisseurs annonçaient une éruption de la Soufrière. Des grondements avaient réveillé ceux qui dormaient sur ses flancs. Du côté des Bains-Jaunes, ça puait le soufre. Des cendres avaient noirci le lit de la rivière du Galion. Zuléfi lui-même suait à grosses gouttes. Malgré ses airs perdus dans la prière, il observait tout ce qui se passait alentour et aurait pu décrire chacun de ses fidèles. Quand il vit arriver Matthieu, il n'en fut pas étonné. Cette visite-là, il l'attendait depuis vingt-cinq ans. Il savait qu'un jour un policier plus futé qu'un autre penserait à l'interroger, à défaut de son papa. Pourtant, assuré qu'il était de l'indulgence divine, les hommes ne lui faisaient pas peur. Quelles que soient les vraies raisons de sa présence dans cet endroit de prière, le comportement de Matthieu fut un sans-faute. Comme tout le monde, il s'agenouilla à deux genoux

dans le sable brûlant. Comme tout le monde, il chanta les cantiques. Au sermon, il se prit dévotement la tête entre les mains. Il se frappa la poitrine à coups redoublés au moment du « Padon, bon Dyé » qui remplaçait l'Agnus Dei. Quand même, il ne bougea pas pour la communion et se contenta de regarder ses compagnons qui s'emplissaient de la présence de Dieu. Comme la foule se dispersait, il se leva, se signa, puis s'approcha d'un air qui signifiait : « À nous deux à présent ! »

Zuléfi avait souvent imaginé le moment où il se libérerait de ce poids sur sa poitrine et où il se confesserait.

« Qu'est-ce qui t'a mis après moi ? Tu t'es étonné peut-être que moi, l'enfant d'un malfaiteur, élevé dans les vices et la magie, j'aie pris soudainement le bon Dieu pour mon refuge ? Tu veux savoir ?

« C'est qu'un jour les écailles sont tombées de mes yeux comme de ceux de Saül sur le chemin de Damas. L'odeur de mes péchés ajoutés à ceux de mon papa m'a saisi aux narines. Je ne peux pas te dire lesquels sentent le plus mauvais. Je peux te dire ceux qui me réveillent dans le mitan de la nuit. Moi, Zuléfi, j'ai accompli la plus atroce des atrocités : des sacrifices humains. Qu'on ne vienne pas me raconter que j'étais encore petit garçon. J'avais douze ans. Je comprenais parfaitement ce que je faisais. Pour ne rien te cacher, j'avais déjà baigné dans l'eau de la femme. L'ancêtre de Madeska, mon papa, a débarqué ici l'année 1640. Il était sorti du royaume d'Abomey. C'était un yavogou : sa famille était noble et comptait parmi les plus hauts dignitaires de la cour. Les yavogous ne sont pas des princes comme les autres. Ils voient, ils conversent avec les invisibles comme je converse avec toi en ce moment. Ceux-ci les mettent au courant de tout. À cause de cela, ils ont la charge exclusive des sacrifices suprêmes, c'est-à-dire des sacrifices humains. Au moment des fêtes annuelles des coutumes et des funérailles royales, ce sont eux qui décident combien de veuves, d'esclaves, de vierges et d'albinos doivent être sacrifiés. À la mort des membres de la famille royale, ils décident de ceux qui doivent composer leur escorte. Après les

sacrifices, avec le sang frais, ils pétrissent la terre des autels dont ils sont les gardiens. Tu penses bien qu'avec une tradition comme celle-là derrière lui il n'allait pas casser son dos sous le soleil et se mettre à cultiver la canne. Il s'est servi de son pouvoir pour prendre la tête de la famille des Fouques-Timbert. Donnant, donnant. Il les aidait à devenir les plus puissants des planteurs. En échange, lui et les siens étaient quasi libres.

« Comme son papa et le papa de son papa avant lui, Madeska avait hérité du lithalam. On appelle ainsi la lame sacrificielle. Elle est faite avec un os de taureau tellement effilé qu'il suffit d'en promener la pointe sur les chairs pour qu'elles se séparent en deux. Il ne se nourrit qu'avec du sang. Moi, depuis mes sept ans, j'étais présent à tous les sacrifices qu'effectuait mon papa. Volaille, moutons, chèvres, taureaux, humains. Je n'en ratais pas un. Mais j'avais ma préférence : j'adorais les sacrifices de nouveau-nés. Chaque fois, fasciné, je regardais ce spectacle inouï. Mon papa priait à voix haute, se mettait à genoux, puis faisait ce qu'il avait à faire. D'un seul coup de lithalam — il ne faut jamais s'y reprendre à deux fois —, il sectionnait le cou, guère plus gros que celui d'une caille. Le sang giclait, coulait à gros bouillons d'abord rouge vif, puis il se ternissait, ralentissait, se réduisait à un filet noirâtre. En fin de compte, le bébé poussait un couac étranglé. Une pellicule grise recouvrait ses yeux, qui s'éteignaient lentement. Longtemps, longtemps, il était agité de soubresauts violents. On aurait dit que des grenouilles cachées sous sa peau voulaient fuir toutes en même temps le petit corps à l'agonie.

« Quand c'était fini, mon papa attrapait l'âme encore transie qui rôdait alentour et l'enfermait dans un govi qu'il rangeait dans un enclos derrière notre maison. C'était pour les cas où une réincarnation contrôlée était nécessaire. À mes dix ans, je suis devenu officiellement l'assistant de mon papa. Ma tâche n'était pas un jeu. La cérémonie du sacrifice débutait toujours dans le secret de minuit. Mon papa me tendait le lithalam, habillé de sa gaine de cuir. Avec des prières, je l'ôtai de son étui, puis le lui remis. Une fois le sacrifice consommé, alors que sa lame dégoulinait de sang, je le lavais

rituellement, je l'enduisais d'onguents sacrés, je le remplaçais dans sa gaine. Puis, dans le devant-jour, je portais la victime saignante, encore chaude, enveloppée dans sept morceaux de pagne, serrée dans un sac de peau de bique, jusqu'à l'endroit de son dernier repos. C'était rituellement dans la clairière de Malendure, là-haut, au cœur des bois, à la hauteur du saut de l'Arbre-Sec. Là, je la couchais, la tête dans la direction du soleil levant, sur un monticule de terre. Je posais à ses pieds le manjé têt-hareng saur et le maïs moulu cuit sans sel ; je l'entourais des objets rituels, cierges, clous, crucifix ; je récitais les prières de l'adieu. Après, je la quittais sans jamais me retourner pour regarder derrière moi. Sans cela, mes deux yeux seraient crevés par les esprits venus festoyer sur elle. Cette nuit-là, une petite fille était passée sous le lithalam. Tout était bien. Au pipirite chantant, mon sac à la main, j'allais prendre le chemin de la clairière de Malendure quand Virgilius est venu me trouver. Virgilius, c'était mon meilleur ami, le fils d'un autre malfaiteur, mais moins savant que mon papa. Il me cherchait depuis la veille. À cause d'une pleurésie, son cousin était entré à l'hôpital. Nous pouvions en profiter pour prendre son saintois et driver jusqu'à Antigua. Depuis le temps que nous rêvions d'aller à Antigua ! Je ne demandais pas mieux, mais qu'est-ce que j'allais faire de mon satané paquet ? Il me faudrait près d'une journée pour marcher jusqu'à Malendure et en revenir. C'est Virgilius qui en a eu l'idée. Son papa ne se donnait pas autant de mal, quant à lui. Il faisait déposer ses sacrifices aux trois chemins du Calvaire où il lâchait aussi ses ben démarés. J'ai hésité, et puis l'envie d'aller sur l'eau a été la plus forte. Je l'ai écouté. Quand nous sommes arrivés aux trois chemins du Calvaire, le ciel blanchissait à peine. Nous avons couché l'enfant sur le talus, déposé le manjé tet, éparpillé les clous, la ferraille, les chiffons rouges, et nous sommes partis en quatrième vitesse. Nous avons mis le canot à l'eau. Le soleil nous a rattrapés vers les huit heures du matin. Je n'oublierai jamais la couleur de la mer à ce moment-là ! Verte comme le dos d'un iguane. Nous avons lancé nos filets, qui revenaient chargés avec toutes qualités de poissons, des vieilles, des tanches, des grands-gueules. Nous avons levé des langoustes. Quand nous sommes retournés à Grande-Anse le lendemain à la nuit, les gens ne parlaient que de Pitit à Bon

Dyé, trouvée la veille aux trois chemins du Calvaire par le commissaire Dieudonné Pylône. Miracle, miracle ! Ils racontaient comment le Dr Jean Pinceau avait passé une journée entière à la recoudre. Une foule était massée devant sa porte. Moi, mon cœur a sauté. Terrifié, j'ai couru chez moi. Ma maman et mes marâtres pleuraient. Refusant de boire et de manger, mon papa était enfermé dans sa case de prière. Il m'a laissé entrer. "Tu ne l'as pas emmenée à Malendure, n'est-ce pas ? m'a-t-il demandé sans colère. Tu l'as déposée aux trois chemins du Calvaire ?" Je n'ai pu que dire oui. "Eh bien ! a-t-il soupiré, je suis perdu. Ogokpi, le super-démon, a rompu le pacte qu'il avait conclu avec moi. Il est persuadé que j'ai essayé de lui jouer un tour, de voler ce que je lui avais promis. Ma seule chance de lui échapper, c'est d'enjamber l'eau." Je suis tombé à genoux. Il me semblait que ma tête allait éclater. J'ai supplié : "Est-ce que je peux partir avec toi ?" Il a fait non. Le lendemain, il a pris la direction de Montserrat sans prendre la peine de donner l'au revoir à personne. Même pas à ma maman qu'il aimait entre toutes ses femmes. J'ai pleuré toutes les larmes de mon corps. À midi, je suis allé me planter devant la porte du Dr Pinceau dans l'espoir d'apercevoir cette Pitit à Bon Dyé. Un faible espoir me restait. Après tout, c'était peut-être d'une autre enfant qu'il s'agissait ? J'ai passé toute la journée debout sous le soleil en pure perte. Par peur d'infecter la petite opérée, le cabinet était fermé, personne n'y entraît. En fait, c'est seulement des semaines plus tard, le jour de son baptême, que j'ai vu Pitit à Bon Dyé de mes deux yeux. Pas de doute. Dans ses kilomètres de dentelle, de broderie anglaise, de rubans de soie et de velours, dans sa casaque, sa guimpe à smocks, son bonnet, c'était la même que j'avais laissée toute nue, en sang, cou coupé, couchée sur un lit d'herbes de Guinée. Par ma légèreté, j'avais causé le malheur de ceux que j'affectionnais le plus au monde.

« J'ai entendu dire que celle qu'on nommait Pitit à Bon Dyé est revenue au pays. À présent, c'est un grand personnage. La femme du gouverneur. Je sais, elle est revenue pour se venger. Mais je n'ai pas peur. Elle ne peut blesser que mon corps. Le bon Dieu m'a montré la voie. Il n'y a pas de crimes sans pardon. Mon papa et moi, nous L'avons

grandement offensé, c'est vrai. Pourtant, il suffit que je me repente pour que Sa colère s'apaise.

« C'est dans cette confiance-là que j'expie depuis des années. Je n'ai rien de plus à confesser. »

Zuléfi retint ces paroles-là qui tournaient en ritournelle dans sa tête. Cet endroit n'était pas fait pour pareils aveux. Le lendemain, dans l'obscurité du commissariat, il se libérerait de ce poids sur sa conscience. Sans mot dire, il saisit sa convocation en murmurant un grand merci comme s'il venait d'être gratifié d'un bienfait. Il obéirait à la justice et dirait la vérité qu'il avait trop longtemps tenue secrète.

Dans cette bonne résolution, Zuléfi, flanqué de sa femme et de leurs enfants, reprit le chemin de sa case. Les enfants, maussades, fatigués par l'interminable cérémonie, traînaient la jambe tandis que le cœur de leur mère battait tout content : la quête avait été bonne. Les dons des fidèles avaient rempli tous les petits paniers de carata tressé. On pourrait ressembler les chaussures des plus petits, acheter du coton blanc pour coudre des aubes aux plus grands. Il resterait encore de quoi acheter de la viande de cochon qu'elle salerait elle-même. C'est alors qu'elle entendit un grand vacarme, des cris :

— Bareye ! Bareye !

Hennissant, les naseaux écumants, agitant sa crinière, un cheval noir déboulait de la rue du Sable. Il avait jeté son maître qui, la cravache à la main, courait en boitant bas derrière lui et il cavalcadait, souverain, sans licou, au mitan du chemin. Comme un forcené, il se précipita droit sur Zuléfi, debout au bord du trottoir, et, se dressant, lui asséna deux coups de sabot en pleine poitrine. Zuléfi s'effondra, perdant son sang. Alors, il le piétina rageusement, réduisant son torse en bouillie, puis continua sa course.

Ignorant du drame qui se jouait à l'autre bout de la ville, Matthieu s'éloignait du front de mer. Chaque jour davantage, son nez le démangeait. Bientôt, pensait-il, il découvrirait qui était Célanire.

Il savait que, ce dimanche-là, l'association Lucioles se réunissait à deux pas du front de mer, place du Champ-d'Arbaud. Depuis quelque temps, Matthieu ne reconnaissait plus celle qu'il avait épousée. Elle était devenue l'alter ego de Célanire. Poudrée, parfumée, elle marchait derrière elle comme son ombre : bals titanes, bals masqués, soirées dansantes, cotillons, banquets, manifestations littéraires, elle n'en ratait pas un. Matthieu ne la voyait pratiquement plus. Ils ne prenaient plus un seul repas ensemble. Elle se couchait quand il partait au travail, commençait sa journée quand il terminait la sienne. Ils n'avaient pas fait l'amour depuis des temps et des temps. Quand il lui arrivait de se trouver à côté d'elle dans une couche, elle le repoussait sous prétexte de règles, maux de tête, fatigue, simagrées nouvelles chez cette épouse si docile.

L'association Lucioles avait son siège dans une magnifique demeure entre cour et jardin qu'un Blanc pays désargenté louait à Célanire. Outre les lataniers en cache-pots de cuivre et les miroirs à dorures, le salon était rempli de femmes et d'hommes, mulâtres et noirs, tout aussi lotionnés, pommadés et poudrés. L'après-midi culturel était déjà fort entamé. Éliissa de Kerdoré en avait fini avec son récital de poésie. On en était à l'art lyrique et Matthieu reconnut la voix de sa femme chantant la *Rapsodie pour alto opus 53*, de Johannes Brahms. C'était choquant, cette soudaine manie de chanter en public. Et quelle musique ! Passe encore si elle avait régalié les oreilles avec les épopées kilonkos des Wayanas ! Mécontent, Matthieu chercha un siège. Au bout d'un moment, Amarante s'inclina sous les applaudissements. Célanire, qui s'était tenue au pied de l'estrade, la tête levée vers l'artiste, dans une attitude de recueillement, monta les marches avec sa vivacité coutumière et lui remit une gerbe. Les applaudissements crépitèrent à nouveau. Les deux femmes s'étreignirent, puis s'embrassèrent.

Il y avait dans la manière dont elles se serraient l'une contre l'autre, dont leurs seins se frottaient, dont leurs bouches, avides, se rapprochaient, une telle impudeur que Matthieu, saisi, se leva debout. Est-ce que les autres voyaient ce qu'il voyait ? Ses narines le démangèrent et, fulgurante, dans une série d'éternuements, la vérité explosa. Célanire et Amarante étaient intimes. Intimes comme mari et femme.

Il faut savoir qu'au début du siècle, en Guadeloupe, l'homosexualité féminine était loin d'être inconnue. La belle Éliissa de Kerdoré en était la championne. Deux fois divorcée, elle avait élaboré une théorie qu'à défaut de pouvoir publier elle exposait chaque fois qu'elle en avait l'occasion. À l'en croire, l'hétérosexualité était une obligation imposée par la société. En réalité, le mariage était contre nature. À preuve, son ratage sous tous les cieux, dans tous les pays ! Si les femmes suivaient la pente de leur nature et demeuraient entre elles, elles éprouveraient plus de bonheur, d'intimité et de tendresse. Il y avait plus de plaisir et de volupté à se caresser entre femmes qu'à recevoir les coups de boutoir des hommes. En outre, elle n'avait pas de termes assez forts pour fustiger la maternité, cet enclos dans lequel on emprisonne les femmes. Les propos d'Éliissa rencontraient un profond écho surtout chez les bourgeoises qui affichaient leurs doudous qu'elles allaient choisir exprès dans la lie du peuple. Zanmi, une association, s'était formée à La Pointe, à Basse-Terre, au Moule. Ses adhérentes vivaient ouvertement en couples, les unes s'habillant en pantalon et redingote d'homme en coutil rayé fil-à-fil, portant même chapeau haut de forme. Pour l'Église, c'était une abomination. Les curés rappelaient le devoir sacré de procréation, les vertus de la maternité. Hélas, ils perdaient leur peine !

Célanire et Amarante descendirent les marches bras dessus bras dessous. D'un bond, Matthieu fut debout. Comme il fonçait sur elles, Célanire s'écarta d'Amarante et, la protégeant de son corps, l'attendit avec sur la figure une expression tellement effrontée qu'il s'arrêta. Qu'est-ce qu'il pouvait faire devant tout ce monde ? Les frapper ? Les injurier ? Il se rua au-dehors.

Dimanche soir, le Champ-d'Arbaud était animé, car le temps était si radieux que les Basse-Terriens, qui adorent rester derrière leurs persiennes, avaient consenti à sortir. Les petits enfants poussaient leurs cerceaux. Les plus grands jouaient à la marelle. Des amoureux descendaient les allées, les yeux dans les yeux. Sur les bancs, des mamans se susurraient des cachotteries et les derniers potins. Dans l'ombre des manguiers, des chenapans méditaient de mauvais coups. Matthieu monta dans une voiture de louage stationnée au coin de la place et retourna au quartier Redoute. Il se mit au lit, mais ne put prendre sommeil. Les heures passèrent.

La coupable arriva sans se presser sur le coup de minuit. Matthieu, couché dans sa couche, sous sa moustiquaire, entendit le cheval d'un tilbury hennir, pisser dru, puis repartir en claquant des sabots. Ensuite, il entendit Amarante tourner et virer dans la salle d'eau, se livrer à ses ablutions. Finalement, elle entra dans la chambre, protégeant de la main la flamme de sa bougie. Matthieu ne regardait plus sa jeune femme qu'avec les yeux d'un homme marié. Il n'avait pas remarqué combien elle avait changé. Il avait épousé une jeune beauté, certes, mais timide, gauche, marchant yeux baissés pour ne pas attirer l'attention des étrangers. À présent, elle allait tête haute, succulente comme une canne kongo. Elle ne se rasait plus coco sec, à la manière traditionnelle des Wayanas. Elle avait laissé pousser ses cheveux, qu'elle défrisait au fer chaud et bouclait comme les bourgeoises. Un instant, il fut jaloux de cette métamorphose qu'il n'avait pas causée.

Amarante se glissa dans le lit, lui donna le bonsoir comme si de rien n'était, souffla sur sa bougie et se tourna tranquillement sur le côté. Alors, il l'empoigna et lui posa tout de go la question. Que se passait-il entre Célanire et elle ? Elle se dégagea et lui fit front. Éliisa de Kerdoré ne disait que la stricte vérité. Les femmes sont faites pour rester entre elles. Célanire lui avait fait découvrir des transports inconnus. Et il ne fallait pas croire à une simple attirance des sens, à un jeu des corps. Mais à une communion inouïe des esprits. Célanire et elle avaient mêmes goûts, mêmes envies, mêmes rêves. Elles se surprenaient à partager les mêmes pensées aux mêmes moments, à accomplir en même temps les mêmes gestes. En

conséquence, elles avaient décidé de ne plus cacher leur liaison. Au contraire, de l'étaler au grand jour. À ce point, Matthieu ne put se retenir de pouffer. Elle s'imaginait donc que Célanière allait quitter le gouverneur, son prestige et son argent pour vivre en Sappho d'amour et d'eau fraîche ! Amarante inclina la tête et répéta calmement ce qu'elle venait de dire. Au fur et à mesure qu'elle décrivait son vice avec impudeur, la colère envahissait Matthieu. Passe encore si ç'avait été un homme, un fier gaillard bien pourvu là où il faut ! Horreur ! Trompé avec une femme ! Cocufié avec une femme ! Sa colère monta, l'étouffa, déborda comme du lait oublié sur le feu, et il tomba à bras raccourcis sur Amarante. Il la bourra de coups de pied, de coups de poing comme un nègre pris de boisson, lui qui n'avait jamais levé la main sur elle. Elle reçut ses bourrades et ses brutalités, yeux fermés, pareille à une martyre. Il finit par la jeter à terre, tomba sur elle. Elle parvint à le repousser et courut vers la porte. Il faillit la poursuivre, mais un violent chagrin lui lacéra le cœur. Malgré lui, il se mit à sangloter comme un enfant cependant qu'un torrent d'injures sortait de sa bouche. Il s'entendit hurler, la mettre dehors. Dehors, dévergondée ! Qu'il ne la revoie plus ! Qu'elle ne remette plus jamais les pieds dans sa maison ! Après cet accès de rage, il retomba sur ses oreillers et fondit en larmes.

La séquence d'événements qui suit n'est pas entièrement fiable. Elle est le fruit des témoignages recueillis ici et là que nous avons mis bout à bout. Les voisins d'à côté, surpris, car les Dorlis n'étaient pas coutumiers de faire du désordre, se tinrent cois pendant l'algarade. Seule la voisine d'en face s'enhardit et, malgré l'heure tardive, écarta persiennes et grosses portes. Elle vit Amarante sortir de chez elle, avec une mine de défiance, une valise à la main, et prendre la direction du front de mer. Deux SDF qui comparaient leur misère à une encoignure de rue la virent passer et se demandèrent où elle allait à une heure pareille avec sa lourde charge. Il semble qu'elle s'assit sur une roche écartée. Après le triomphe du serein, la nuit était une somptueuse coulée d'encre de Chine. Un morceau de lune jeté dans un coin du ciel n'éclairait même pas son entour. Confortés par la noirceur, la cohorte des invisibles menait son vacarme. Elle gambadait à travers la

grève, se balançait aux branches des amandiers pays. Parfois même, elle piquait des têtes dans l'océan depuis le haut des falaises et on entendait de grands splash-splash qu'aucun mouvement d'eau n'accompagnait. Parfois, facétieux, les esprits s'approchaient tout près d'Amarante, sifflaient à ses oreilles ou serraient son cou de leurs mains froides comme glaçons. Au devant-jour, Amarante rejoignit la route. Un maraîcher qui charroyait ses madères et ses ti-concombres vers le marché du Carmel la fit monter, vannée, dans sa carriole. Il rangea sa valise parmi les cageots de légumes et, apitoyé, remarqua sa figure tuméfiée. Encore une que la main lourde de son nègre avait arrangée ! Néanmoins, il respecta son silence et ne lui posa aucune question déplacée. Il la déposa au quartier Colchide, car, comme toutes les épouses maltraitées, elle allait se réfugier auprès de sa maman. Une fois là, pourtant, elle ne s'attarda pas. Dès sept heures du matin, Dorisca, la marchande de poisson, se heurta à elle aux alentours de la gare des carrioles. Elle prit la première qui s'ébranlait en direction du centre de Basse-Terre. Là, des témoins la virent prendre la direction du conservatoire du Gai Rossignol dont les portes n'étaient pas encore ouvertes. Pendant un long moment, elle resta adossée à la grille sans bouger. À huit heures trente, Célanire vint donner les premières leçons de flûte traversière. Rien ne transpara de la conversation qu'eurent les deux femmes. Un élève, qui était là depuis neuf heures, affirme qu'Amarante ressortit du bureau vers neuf heures trente, pleurant et vacillant. Une heure plus tard, Célanire alla s'exercer aux vocalises avec Éliissa de Kerdoré qui venait tout juste d'arriver et fumait cigarette sur cigarette sous les manguiers de la cour. Plusieurs enfants soutiennent qu'à dix heures Amarante demeurait prostrée dans le jardin, sa grosse valise à côté d'elle. D'autres déclarent qu'elle rôda toute la matinée, comme une âme en peine, dans les rues avoisinantes. Elle s'éloigna sur le coup de onze heures. Ensuite, on perd sa trace dans le flot des femmes revenant du marché, d'enfants courant à l'école, d'ouvriers, de fonctionnaires, d'hommes politiques se ruant vers le conseil général.

Ce qui est sûr et certain, c'est que, vers les six heures du soir, deux gamins qui shootaient des galets à l'embouchure de la rivière des Pères virent une femme qui entraînait dans l'eau

tout habillée. Elle marcha à grands pas vers le large, s'y jeta avec emportement et disparut dans les vagues. Les gamins se regardèrent, hésitants. Ils redoutaient Mamie Wata, le génie de l'eau qui avait le pouvoir d'emprisonner les poissons pour affamer les humains, de faire périr les nageurs imprudents en déchaînant des tempêtes ou encore en les attaquant, transformé en requin. Pourtant, leurs bons sentiments l'emportèrent. Courageusement, ils ôtèrent leurs vêtements et rattrapèrent la naufragée.

5.

Quand, après de longs mois d'hôpital, elle eut recouvré la santé, Amarante ne se remit pas avec Matthieu. Célanire lui avait donné le goût d'une autre vie. Elle éprouvait une sorte de honte à songer à toutes ces années de dépendance vis-à-vis d'un homme, de soins, d'attentions rarement payés de retour. Elle se souvenait de sa hâte à se lever à minuit pour réchauffer son manger, le dimanche, à faire chauffer l'eau de son bain, lui couper les ongles des mains et des pieds ainsi qu'à un potentat oriental. En tout, elle était sa servante. Elle ne prit pas non plus refuge auprès de sa maman. Tous ces préceptes qu'on lui avait rabâchés dans sa jeunesse : aime ton prochain comme toi-même, rends le bien pour le mal, l'ennuyaient. À quoi servaient-ils ? Méritait-elle d'être ainsi blessée, abandonnée ? À la suite de tous ces scandales, il n'était pas question de reprendre l'enseignement. Aussi, courageusement, elle loua une maison haute et basse rue du Soldeur, fit peindre une enseigne qu'elle accrocha au-dessus de la porte : « Leçons de chant, de musique et de solfège ». Mais, étant donné la proximité du Gai Rossignol et la réputation de Célanire, elle ne parvint pas à s'attirer une quantité suffisante d'élèves et, bientôt, manqua du nécessaire. Elle connut la faim. Du coup, à son amour pour Célanire se mêlèrent l'aigreur et la rancune. Tandis que l'autre se pavanait dans son opulence, elle était la victime. Les souvenirs de leurs moments de passion la réveillaient dans ses nuits solitaires. Elle vivrait centenaire qu'elle ne pourrait oublier le choc : le rire de Célanire, le matin où elle était venue chercher refuge auprès d'elle et lui rappeler naïvement ses promesses de vivre leur liaison à la lumière du grand jour.

Sa douleur ne connut plus de limites quand de bonnes âmes l'informèrent. Célanire s'était vite consolée de sa perte et s'affichait avec Éliisa de Kerdoré. Cela ne la surprit pas : elle avait toujours pensé que ces deux femmes-là étaient faites pour s'entendre ! Pareillement séduisantes, provocatrices, diaboliques avec leur désinvolture de grandes bourgeoises. Sous leur impulsion, l'inoffensif îlet Fajoux, qui s'amarre dans

l'eau cristalline au large du Grand Cul-de-Sac marin, était transformé en Lesbos. Une cohorte de Zanmi s'y était installée sous des tentes ou dans des cases en gaulettes, chacune avec sa chacune. Elles se baignaient dans le plus simple appareil, dénudant sans pudeur les coupelles de leurs seins, les rondeurs de leurs fesses ou leurs fontaines de vie. Elles faisaient cuire au barbecue les vivanots ou langoustes qu'elles attrapaient elles-mêmes. Elles se caressaient effrontément, enroulées dans la couverture brûlante du sable. Étant donné sa position officielle et ses devoirs, inauguration de maternités, de crèches, d'orphelinats, Célanire était demeurée à Basse-Terre et ne rejoignait Éliッサ à l'îlet qu'aux week-ends. Quand elle était présente, elle donnait un coup de fouet aux activités intellectuelles. Alors, c'étaient des joutes oratoires à n'en plus finir, des représentations théâtrales. Elle institua un concours de poésie en kréyol, langue qu'elle avait toujours favorisée. Quand Éliッサ qui haïssait le kréyol, qu'elle jugeait vulgaire, lui reprochait de ne pas le parler elle-même, elle répliquait que la bouche n'a pas besoin d'exprimer ce que le cœur chérit. Parfois, Thomas de Brabant l'accompagnait, passant la nuit à la belle étoile pour ne pas gêner ses ébats avec Éliッサ. Les pêcheurs, choqués par ces accouplements qui se faisaient presque sous leur nez, se dépêchèrent de relever leurs filets et le poisson commença à manquer en Grande-Terre.

Les prêtres voyaient tout cela d'un très mauvais œil. Pourtant, ils n'osaient protester. La femme du gouverneur était protégée en haut lieu. L'évêque, Mgr Chabot, l'abritait de sa pourpre. Ils venaient de conclure un accord. Les orphelinats surpeuplés dont l'Église assumait péniblement la charge venaient d'être confiés à la colonie. Célanire avait lustré, rénové leur vétusté, engagé des filles, une dizaine, qu'elle avait envoyées en formation à Lyon où elle avait gardé des contacts dans les Missions. Quant aux enfants, certains chantaient déjà dans une chorale qui s'était produite à Saint-Pierre, en Martinique.

Sous le coup de la jalousie, des idées de vengeance commencèrent à remplir l'esprit d'Amarante. Les anciens racontars lui revinrent en mémoire. On chuchotait que, dans son enfance, Célanire avait causé la mort d'Ofusan comme

elle avait causé la perte du Dr Pinceau. Et puis quoi encore ? Amarante qui avait toujours été une créature raisonnable et sensible eut peur de toutes ces ombres qu'elle sentait s'amasser et grandir en elle.

Un matin, pour se fuir, elle donna dos à Basse-Terre et prit le chemin de la Soufrière.

À partir de mille mètres d'altitude, la forêt de la Guadeloupe se nanifie. Disparus, les châtaigniers grande feuille, les acomats boucan, les cachimans montagne, les bois rouge carapate. La terre se couvre de broméliacées aux fleurs violettes et sans parfum et d'orchidées blanches striées de veinules couleur robe d'évêque. Amarante, née et élevée sur la côte, à deux pas de la splendeur sans pitié de la mer, découvrait qu'un paysage peut mettre sa beauté à la mesure de l'homme. Le soleil peut se voiler la figure pour ne pas éblouir l'arrivant, le ciel s'habiller en gris et l'air s'adoucir de coulées bleutées, fraîches comme l'eau des sources. En dépit de l'avènement de la nouvelle société, des Wayanas indociles étaient restés accrochés aux pentes du volcan. D'autres y étaient remontés quand ils s'étaient aperçus que tout était resté du pareil au même. En plaine ou en montagne, la vie a toujours même mauvais goût. On mange semblable misère en haut comme en bas. Pour éviter les tracasseries des gendarmes, les rebelles avaient simplement grimpé plus haut et cachaient leurs cases en gaulettes derrière les côtelettes aux feuilles gaufrées d'un vert noirâtre. Ils nettoyaient au brûlis des morceaux de terre. Ensuite, sur ces habitués, ils cultivaient ce qu'il leur fallait pour se nourrir, de l'igname soukous qui vient bien dans les hauteurs, de la patate douce, un peu de tabac et du carata que les femmes tissaient comme du lin. Si les fourmis manioc les tracassaient trop, ils abandonnaient ces habitués, s'installaient plus loin.

Quand Amarante surgit à la fin du jour, les chiens créoles jaune et blanc n'aboyèrent pas. Au contraire, ils lui firent des mamours. Après tout, malgré le temps écoulé, elle restait une Wayana. Sous les savons et les fards de la ville, sa peau avait gardé leur odeur. La politesse wayana veut que l'hôte soit un don du ciel. Aussi, on ne lui posa pas de questions. On lui donna à boire et à manger. Quand la nuit se fit noire, on lui

tendit un hamac sur la galerie de la case pour tous. Amarante découvrit avec délices cette vie monacale que sa mère, son père avaient connue dans leur enfance et dont la nostalgie les hantait. Elle comprit que le bonheur ne reste pas, comme elle l'avait cru avec Célanire, dans l'agitation de l'esprit. Il reste dans le dénuement. S'envelopper d'un pagne tissé et teint à la main. Se laver en groupe, à l'eau glacée de la ravine. Allumer du feu entre quatre pierres. Cuisiner avec les femmes. Écouter des histoires sous le regard indulgent de la lune. Il n'y avait que la fadéur du manger qui la gênait, car, pour les Wayanas, le sel appartient aux dieux et ne doit pas être consommé par les humains.

Au bout de quelques semaines, elle se mêla aux activités du groupe. Si elle détestait s'écorcher les mains à planter, sarcler, déterrer patates ou ignames, elle prit goût à la chasse. Pour chasser, les Wayanas ne se servaient pas de fusils, arme des lâches qui tue à distance. Ils entravaient, ralentissaient les bêtes au lasso et se battaient de près avec elles au couteau. Quand ils étaient les plus forts, ils remerciaient les dieux d'une prière et dépeçaient leurs proies toutes vives avant d'en coucher les quartiers sur des croisillons de jeunes branches pour les fumer. Amarante apprit aussi à reconnaître chaque plante à sa forme et à son odeur et se mit à lire dans la nature à livre ouvert. Toutes ces activités lui purgeaient l'humeur. Elle s'aperçut que, peu à peu, elle oubliait son abandon, sa trahison, les amours de Célanire et d'Élissa de Kerdoré, toutes ces bêtises qui lui avaient fait tellement de mal. Elle avait soif de penser autrement, de créer du neuf.

Un soir, selon la coutume wayana, un jeune homme nommé Wole vint suspendre son hamac à côté du sien. Elle le tança vertement :

— Non, je ne suis pas venu ici pour cela. Je ne veux personne. Les hommes m'ont montré leurs limites et les femmes leur cruauté.

Wole haussa les épaules.

— Généralités ! Tu parles d'un homme qui t'a fait souffrir, car il n'avait au cœur que l'ambition d'arriver à un but. Quant à la femme dont tu t'es amourachée, chacun sait que c'était

une démonsse. Est-ce qu'elle n'a pas tué notre grande sœur Ofusan ?

Amarante, qui avait souvent entendu cette bêtise-là, éclata de rire.

— Je voudrais bien que tu m'expliques comment un bébé peut tuer une grande personne.

Wole prit un air grave.

— Vous, les Wayanas des villes, votre esprit est complètement gâté. Vous voulez comprendre. La logique, la raison ! Tu veux que je te raconte ce qui s'est passé ?

Malgré ses airs incrédules, Amarante brûlait d'envie d'entendre l'histoire d'Ofusan. Wole se recueillit :

— Grande sœur Ofusan vint au monde dans la noirceur de minuit. C'était une si belle petite fille que tous ceux qui assistaient à sa naissance furent réjouis. Pourtant, le dieu Gongolosoma qui nous a suivis depuis l'Afrique et est notre protecteur, l'air contrarié, prédit qu'elle causerait de graves tourments à ceux qu'elle aimait. On le vérifia bientôt. Toute son enfance et son adolescence, elle fut rétive, questionneuse, dérespectant les aînés. Aussi, personne ne s'étonna quand, à ses seize ans, elle quitta la montagne pour descendre marier un mulâtre de la plaine, un bellâtre, un coureur de jupons qui se donnait un genre patriotique. En partant, elle brisa deux cœurs, celui de sa maman et celui d'Agboyefo, à qui les anciens l'avaient donnée depuis toute petite. Les cœurs des mamans sont toujours prêts à pardonner. Pas celui des promis. Agboyefo, ulcéré, alla voir Chéri Monplaisir, le dibia qui restait dans la plaine de Saint-Sauveur, pour lui demander de l'aider à se venger. « Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? lui demanda Chéri Monplaisir. Je veux qu'elle souffre comme je souffre aujourd'hui. Invente-lui le plus terrible des châtements. Fais un exemple avec elle. Ce n'est pas moi seulement ou sa maman qu'elle a offensés. Elle a méprisé les coutumes sacrées des Wayanas. À nos dieux, elle a préféré ceux des Blancs. » Chéri Monplaisir commença par demander, pour les sacrifier, une génisse blanche sans une seule tache sur le corps et trois poulettes de même couleur. Quand Agboyefo revint le trouver

trois jours plus tard, le dibia était en joie. « Les choses s'annoncent très bien. J'ai passé un accord avec le super-démon Ogokpi. Il va s'occuper d'Ofusan. » Ogokpi est le maître des sept cercles de l'enfer. Un jour, par mégarde, il a dévoré ses filles et s'est gorgé de leur sang. Depuis, ce qu'il réclame, ce sont les sacrifices d'enfants, de bébés. Plus ils sont petits, plus il est content. Les nouveau-nés, il adore. Comme il l'a promis, il s'est occupé d'Ofusan. Pendant les sept ans qu'elle est restée mariée, son mulâtre l'a dérespectée avec toutes les bôbôs de Grande-Anse et des environs. En général, les femmes se consolent des vagabondages de leurs maris avec leur trâlée de marmaille. Sa maison à elle était remplie avec des courants d'air. Bref, dans sa solitude, elle manquait devenir folle. Aussi, elle s'est jetée tête baissée sur l'appât qu'Ogokpi lui a envoyé : une petite fille radieuse comme la lune naissante. Toute personne dans son bon sens se serait méfiée : une nouvelle-née cou-coupé découverte aux trois chemins ! Mais non ! Aveuglée, elle l'a adoptée. Elle en a fait la reine de sa maison.

« Depuis bébé, Célanire a témoigné que, de ses parents d'adoption, elle n'aimait que son papa et ne pouvait pas sentir sa maman. Ofusan lui avait fait coudre la plus riche des layettes. Rien n'était trop précieux pour elle. Mais chaque fois qu'elle avait fini de la lotionner, de la pomponner, Célanire vomissait exprès sur ses casaques. La fixant droit dans les yeux, elle filait des vents, elle déféquait un chodo de caca tellement nauséabond que toute la maison empestait. Ofusan s'apercevait bien de cette agressivité et s'en plaignait à son mari. Mais celui-ci n'avait à la bouche que des banalités lénifiantes du genre : Allons donc, les petites filles préfèrent toujours leur papa. Peu à peu, Ofusan s'est lassée d'être tellement négligée. Elle était encore jeune, belle ; elle pouvait refaire sa vie. Quand Célanire l'a entendue parler de quitter son mari et de remonter dans la montagne, elle a commencé par tomber malade pour la retarder. Fièvre sur fièvre. Diarrhée sur diarrhée. Cela n'a fait que renforcer la décision d'Ofusan, qui en a conclu que l'air de Grande-Anse ne convenait pas à sa petite. En plus, elle se faisait du souci. Une fois, une folle avait essayé de voler l'enfant. Depuis, elle n'arrêtait pas de marcher derrière elle quand elles se promenaient sur le front de mer. Ou

bien elle restait postée des heures durant devant la maison. Alors, Célanire a eu recours au grand moyen. Elle a fait appel à son protecteur pour la débarrasser de sa belle-mère. Le super-démon Ogokpi a couru à sa rescousse, tourné en chien. Il adore cette mascarade. C'est tourné en chien qu'il a mordu son grand rival Belzébuth jusqu'au sang et a pris les commandes de l'enfer. En plein mitan du marché, il s'est jeté sur Ofusan, on connaît le reste de l'histoire.

Pendant que Wole parlait, la lune avait fait son apparition et frottait sa joue ronde aux branches des génippas. Amarante savait bien que ce récit n'était qu'une fable que l'on raconte aux filles afin qu'elles ne se mettent pas dans l'idée de choisir un mari et de vivre à leur convenance. Pourtant, il l'emplissait d'émotion. Elle promena sa main sur Wole, qui la plaça fermement là où il faut.

Wole avait fait l'école communale à Basse-Terre, et s'était fait renvoyer pour son insoumission. À présent, il se vengeait. Chaque matin, il réunissait les enfants autour de lui et les incitait à haïr les Blancs qui, après avoir réduit leurs ancêtres à la captivité, les avaient emmenés servir la canne à sucre à la Guadeloupe. Tout en appréciant ce compagnon qu'elle n'avait pas recherché, si grand, si fort, tellement doux à son cœur et à son corps humiliés, Amarante jugeait que ces leçons racornissaient l'esprit. L'être humain ne se nourrit pas seulement des souvenirs d'hier et d'avant-hier. Il fallait l'avenir, la poésie, la musique ! Sa maman lui avait certes appris de vieux chants wayanas, mais elle ne s'y limita pas. Elle se rappela que Célanire l'avait initiée à des harmonies différentes. En peu de temps, dans la cathédrale naturelle des bois, d'exubérantes voix enfantines firent résonner le *Regina coeli* ou l'*Exultate, jubilate*. Même si Mozart ne plaisait pas vraiment à Wole, la beauté de ses motets était telle qu'il n'osait pas protester.

Bientôt, cependant, Amarante en désira davantage. Elle ne se contenta plus des sons rassemblés par d'autres. Elle chargea ceux qui descendaient à la ville de lui acheter des cahiers, des crayons, des règles, des gommes, et elle se mit à composer. Levée dans le devant-jour, étendue à plat ventre sur le tapis végétal, c'était comme si la souffrance passée, l'insatisfaction

de son cœur et de son corps se transformaient en ce flot précieux et magique qui coulait d'elle-même. Elle y occupait la journée entière, oubliant le boire, le manger. Elle n'avait plus besoin de rien ni de personne.

Elle était libre et guérie.

Pendant ce temps-là, privé d'une épouse à qui il n'avait jamais rien reproché, Matthieu souffrait le martyre. Sa déchéance s'installa petit à petit. On le vit d'abord vider la roquille dans des bars à rhum que ne fréquentaient pas les gens de sa qualité. Puis il traîna les pieds sur le front de mer à des heures indues. Son linge devint sale. Il abandonna la redingote et le veston pour la chemise et le pantalon en drille. Il se mit à puer la sueur. Ses cheveux ne virent plus le peigne. Ses supérieurs critiquèrent sévèrement ce manque de virilité. Quoi ! Perdre la face pour une femme ! Quand même, ils auraient fermé les yeux si l'autre n'avait pris chacun à témoin pour débiter ses contes. Il jurait qu'il flairait la véritable identité de Célanire. Son erreur pendant toutes ces années, c'était d'avoir cru qu'il avait affaire à deux enfants, alors qu'il s'agissait du même bébé. Célanire était l'enfant de Pisket. Qu'on ne lui demande pas de preuves ! Il n'en avait pas ! Il n'y en aurait jamais. Dans ce genre d'enquête, l'intime conviction suffit. Il était arrivé à sa conclusion par suppositions, déductions et éternuements, et désormais s'y tenait mordicus. Ses auditeurs, ébranlés, tentaient vainement de le raisonner. Imaginez que pareilles histoires atteignent les oreilles du gouverneur Thomas de Brabant ! S'il entendait dire que la femme dont il était tellement amoureux était née d'un père inconnu et d'une mère bôbô de bordel ! On ne gagnerait rien à mettre en colère quelqu'un au bras aussi long. Mais Matthieu continua de n'en faire qu'à sa tête. Il adressa épître sur épître au ministère des Colonies, de l'Intérieur, de la Sûreté publique. Il inonda les journaux de France, de la Guadeloupe et de la Martinique avec des lettres ouvertes qu'on ne publiait nulle part. Il fallut sévir. On le rétrograda, on en fit un agent posté aux abords des écoles. Malheureusement, il racontait ses déboires aux maîtres et aux enfants abasourdis. Puis il ameuta

des amis socialistes à La Pointe. Ceux-ci, toujours prêts à enfourcher les mauvais chevaux, se mirent à se remuer et à se demander quelle chicane on cherchait à cet esprit supérieur.

Alors, on eut l'idée de le muter à Grande-Anse. Là, il continuerait son enquête avec discrétion.

Matthieu arriva donc à Grande-Anse en plein carême. La chaleur faisait suffoquer. La mer et le ciel bouillaient du même soufre. Les fleurs de scolothendre, agrippées aux pentes des mornes, étaient desséchées par le soleil. Il ne reconnut plus un endroit où il avait vécu sa jeunesse. Tout était peinturé, badigeonné de neuf. Sous l'influence d'une horde de mormons aux joues roses débarquée de Salt Lake City, en Amérique, les maisons closes s'étaient transformées en maisons honnêtes. La Lune rousse avait oublié ses turpitudes et abritait au rez-de-chaussée un inoffensif lolo. L'orphelinat Saint-Jean-Bosco était métamorphosé en collège où on enseignait aux Blancs, aux mulâtres comme aux Noirs. Le long du front de mer, on avait planté des palmiers royaux et aménagé une promenade où les familles prenaient la fraîcheur. Pourtant, Matthieu s'aperçut que, malgré toute cette modernité, les esprits n'avaient pas changé. Sachant ce qu'il était venu faire à Grande-Anse, tout le monde voulait l'aider. Avec le recul du temps longtemps, on vénérât la mémoire d'Ofusan comme celle d'une sainte. Près de vingt ans après, on pleurerait le malheur du bon Dr Pinceau. Si on avait pu, on l'aurait bien aidé à démasquer l'identité de Pitit à Bon Dyé qui, à n'en pas douter, avait causé le malheur du couple. Mais on ne possédait pas le plus petit indice. À peine installé, Matthieu se mit méthodiquement au travail. Il avait les idées claires. Puisqu'il croyait que Célanire était l'enfant de Pisket, la première chose était de déterrer les traces de cette dernière. Voilà une fille qui était née vraisemblablement à Grande-Anse, qui y avait grandi, qui y était morte et enterrée et dont on ne savait rien. Comment ? Pas une bonne amie pour porter des fleurs sur sa tombe ? Pas une ennemie pour en dire du mal ? Il concentra ses investigations sur La Lune rousse. Hélas ! Il eut beau rôder autour de la vieille maison haute et basse, pareille à une maison du quartier français de La Nouvelle-Orléans, il n'en tira rien. L'ancienne propriétaire, Carmen, avait regagné le

giron de Dieu en sainteté. Aux pensionnaires d'autrefois, rangées, et qui possédaient leur banc à la cathédrale, il n'aurait pas fait bon évoquer le temps où elles étaient bôbôs. Matthieu ne perdait pas espoir, persuadé que la chance finirait par lui sourire. Il prenait ses repas dans une gargote baptisée bien mal à propos Aux Délices de Gargantua. Un soir qu'il s'apprêtait à rincer le mauvais goût d'un diriémori avec du rhum agricole, la patronne l'informa que sa maman souhaitait lui parler. Sous ses cheveux blancs comme coton et coiffés à quatre choux, elle avait dans les soixante ans. Tout le monde lui donnait respectueusement du Man Sidoine, du nom de son défunt, un respecté pêcheur.

— En réalité, mon nom c'est Madone, dit-elle d'un ton mystérieux.

Comme cela ne semblait rien signifier pour Matthieu, elle dut lui rafraîchir la mémoire.

— La bonne amie de Pisket, la seule qu'elle ait jamais eue. À preuve, elle est revenue mourir auprès de moi ! Sur cette terre, deux personnes l'aimaient. Moi et son jumeau, Kung Fui.

Matthieu baissa la voix et alla droit au fait :

— Tu connais le nom du papa de son enfant ?

— Oui. Si je le connais !

Elle baissa, elle aussi, la voix :

— C'est le Dr Jean Pinceau !

D'un bond, Matthieu fut debout sur ses pieds de toute sa hauteur, hurlant comme un enragé :

— À pa vwé ! Manti aw ! Manti aw !

Elle le toisa :

— Qu'est-ce qui te prend de crier comme cela ? Parce que t'imagines qu'il y a des hommes qui ne sont pas pareils que les autres ? Le meilleur ne vaut pas la corde pour le pendre. C'est la même malpropreté. En vérité, peu de gens le savent, le Dr Jean Pinceau était rempli de puanteur et de pourriture. Tout le monde à Grande-Anse le respectait et l'adorait comme un saint

sacrement alors qu'il aimait les dames-gabrielles et fréquentait les bordels ! À La Lune rousse, sa préférence, c'était pour Pisket, la plus sale, la plus souillon de nous toutes.

Matthieu ne l'écoutait plus, il marchait de long en large comme un fou. L'idole de sa jeunesse roulait dans la poussière. Le parangon de vertu en réalité se repaissait du vice. Le pourfendeur des opiomanes adorait une droguée. Il se souvenait du beau visage éclairé. Il avait dans l'oreille les hardis discours de campagne électorale : « La Guadeloupe n'est pas la France et la France n'est pas la Guadeloupe. C'est un pays entièrement différent dont les intérêts sont en contradiction avec ceux du colonialisme. » Paroles tellement hardies pour l'époque ! Il essayait de se dire que cette vieille femme mentait. Mais non ! Son nez flairait l'entière vérité. D'ailleurs, sans s'occuper de lui, elle poursuivait, se vidant de ce qu'elle avait gardé trop longtemps au-dedans d'elle-même, ses mains déformées par l'arthrose reposant sur ses genoux :

— La pauvre naïve était persuadée qu'avec sa fortune, au moins, le docteur lui promettrait de l'aider à s'occuper de l'enfant. Tout mauvais qu'ils étaient, c'est ce que faisaient les Blancs pays quand ils avaient des enfants avec des négresses. Alors que tout ce qu'il a trouvé à lui dire, c'est : « An pa sètìn sé ti moun an mwen ! Fo ou fin nèvèye. » Cela a chagriné Pisket, toute sans sentiments qu'elle était. Elle a beaucoup pleuré, je le sais. Mais elle n'a rien montré au docteur. Quand il lui a proposé une piqûre pour avorter, elle a fait semblant d'être d'accord. Et puis elle a laissé Kung Fui s'arranger avec Madeska. Lorsqu'ils ont quitté La Lune rousse, ils n'ont dit à personne là où ils allaient, sauf à moi. Tu aurais dû voir le Dr Pinceau, ce jour-là. C'était comme une âme en peine, un zombie. On aurait cru qu'il allait devenir fou ou mourir. Il ne voulait aucune autre fille pour le consoler. Malgré soi, on avait pitié.

« Je suis rarement allée visiter Pisket à Bélisaire. Les personnes qui font notre métier n'aiment pas à sortir au-dehors dans le grand jour. Quand ils croisent notre chemin, les enfants nous crient « Mache ! », comme à des chiens, ou encore « Zouelle, an bôbo ! » et les gens de bien font le signe de la croix. Et puis les visites là-bas n'étaient pas plaisantes. Le

Blanc Galop, c'était un vrai manjé cochon. Kung Fui avait fait venir son inséparable Yang Ting qui s'était mis avec leur sœur, Tonine. Or, Pisket et Kung Fui ne pouvaient pas sentir Tonine. Ils lui jetaient des paroles sales, des injures. Parfois même, Pisket essayait de lui donner des coups. Yang Ting s'en mêlait, ce qui faisait un foutu désordre. D'un autre côté, Madeska et Pisket ne se supportaient pas. Elle se plaignait que le malfaiteur lui donnait à manger des mangers insipides, puisque le sel était interdit. Tous les mois, il voulait la couper et prendre son sang, des bouts de chair. Mais ce que je veux surtout te dire, c'est que dans ton enquête tu fais fausse route. Célanire, la femme du gouverneur, n'est pas l'enfant de Pisket. C'est impossible ! À ses sept mois de grossesse, l'enfant de Pisket a coulé.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Eh oui ! L'enfant a coulé ! Pisket a fait une fausse couche ! Mais Kung Fui était un malin ! Je ne sais pas comment il s'est démerdé. Je sais seulement qu'en fin de compte lui et Pisket se sont arrangés.

Matthieu hurla :

— Arrangés ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Eh bien, ils ont trouvé un ventre à vendre. Je te répète, ne me demande ni où ni comment, je n'en ai pas la moindre idée. À ce moment-là, j'ai eu mes propres désagréments : j'ai mangé du congre qui m'a empoisonné le sang. J'ai passé trois mois et demi à l'hôpital Saint-Félix, à l'article de la mort. Quand je suis sortie, Grande-Anse était commotionnée. Madeska avait disparu, on ne parlait que de Pitit à Bon Dyé, Pitit à Bon Dyé, l'enfant que le Dr Pinceau avait miraculée. On disait qu'elle était tellement belle, tellement belle, qu'une femme marchait derrière elle pour la voler. Un dimanche, j'ai couru la regarder à la messe dans les bras de sa maman d'adoption. Moi, elle m'a fait peur. Son cou était attaché avec un ruban de soie rose. Sa tête était dressée en l'air comme celle d'un serpent cobra et elle considérait les gens avec ses yeux noirs, brillants comme du feu. Quant à Pisket, après sa fausse couche, elle a disparu un moment. Je ne l'ai revue que l'année d'après quand elle est revenue pour mourir auprès de

moi. Ce que je te dis ne te fait pas plaisir, je sais. Mais c'est la vérité. La vérité ne s'accommode pas.

Matthieu avait l'impression que son cerveau allait prendre feu. De grosses gouttes de sueur roulaient le long de son dos. Des années de recherche et de réflexion pour en arriver là. Réduites à néant. En fin de compte, Célanire n'était pas la fille de Pisket. Désespéré, il sortit.

À l'est, à la tête des mornes, Grande-Anse rougeoyait. Il crut d'abord à une projection de la fièvre qui embrasait son esprit. Puis il comprit : l'habitation Fouques-Timbert brûlait comme papier à cigarette. Au moment où les yeux incrédules de Matthieu considéraient le sinistre, la lueur des flammes aveuglait jusqu'à Antigua. Les pêcheurs de Half Moon Bay halèrent leurs canots sur le sable et, pressentant un malheur sans nom, tombèrent à genoux pour réciter la prière des trépassés. On vit aussi les flammes à Nevis et à Montserrat. Les habitants de cette dernière île s'inquiétèrent : où brûlait l'incendie ? Depuis qu'une délégation conduite par Célanire leur avait porté secours, ils considéraient les Guadeloupéens comme leurs frères et s'intéressaient à leur sort.

Dans l'incendie de son habitation, Agénor de Fouques-Timbert passa comme un vulgaire mortel. Non seulement lui. Mais Ji, sa concubine. Ses deux bâtardes. Six de ses sept garçons légitimes. Ne fut épargné que le plus brigand et le plus beau qui, à son habitude, avait découché et qui, depuis ce jour-là, reçut le surnom de Sanfoulamò.

L'affaire mérite qu'on s'y attarde.

Le 26 avril, jour de la Sainte-Alida, Agénor attendait dans son bureau du conseil régional que le directeur d'une entreprise de construction routière vienne lui verser sa commission. Il percevait dix pour cent sur tous les marchés de la colonie et les exigeait en espèces. Il adorait l'odeur des billets de banque. Plus ils étaient crasseux, plus ils étaient en morue¹, plus ils l'enchantaient, cette pourriture lui rappelant celle de sa vie. Le directeur était arrivé à six heures tapantes

avec l'argent dans un panier caraïbe. Les deux hommes s'étaient tout juste salués. Ils n'avaient rien à se dire. L'argent faisait la conversation.

Après quoi, Agénor avait enfourché Colibri et pris le chemin de Grande-Anse. À la sortie de Basse-Terre, peu avant le quartier Colchide, il avait croisé un enterrement. C'était un malheureux qu'on charroyait les pieds devant dans une méchante carriole affublée d'oripeaux noirs. Quelques musiciens déambulaient à l'avant en soufflant dans des cuivres et une poignée de dépenaillés marquaient le deuil derrière. Et pourtant, Agénor qui possédait tout, des femmes, des enfants, des terres, des biens, le pouvoir politique, envia ce défunt. Lanmo. Le repos éternel. Il n'en pouvait plus d'attendre le bon plaisir de Célanire. Dans son envie pressante de la voir autrement qu'en rêve, il s'était rendu à son bal d'ouverture du carnaval, déguisé en Néron, car il aurait volontiers fait son modèle de cet empereur. En plus, la couronne de laurier, la toge romaine lui seyaient. Il tenait dans ses mains un luth de bois doré dont il aurait aimé, lui aussi, tirer des sons.

Flanqués de Ludivine, maussade comme à l'habitude, Célanire et Thomas accueillaient leurs invités. Il était déguisé en pacha d'Égypte, costume qui convenait à merveille à son embonpoint. Elle en reine des fées, façon *La Flûte enchantée*. Il fallait juste un peu d'imagination pour deviner à quoi correspondaient sa vaporeuse robe de moire multicolore, sa couronne dorée et la baguette magique qu'elle tenait à la manière impérieuse d'une cravache. Agénor s'inclina pour lui baiser la main et, quand il se releva, il se trouva à hauteur de sa paire d'yeux. S'ensuivit un dialogue muet.

« Qu'est-ce que tu attends ? demandait Agénor. Si tu veux te venger, venge-toi.

— La vengeance, ripostait Célanire, est un plat qui se mange froid. Tu ne sais pas cela ?

— Mais pourquoi m'en veux-tu tellement ? Ce n'était pas personnel. Pour moi, tu n'avais pas de figure, pas de nom, même pas de sexe. Simplement, il me fallait un enfant. Tu ferais mieux de te retourner contre tes parents. Ceux-là t'ont

sciemment fait du mal en te livrant à Madeska que tu as tué, mais qui ne faisait que son travail.

— Calmos. Crois-moi, ils ne perdront rien pour attendre. »

Colibri qui connaissait la route n'avait pas besoin de coups pour galoper ventre à terre jusqu'à Grande-Anse, en humant l'air de la mer, déjà invisible, fondue dans la noirceur qui s'abattait sur le pays. L'habitation Fouques-Timbert s'élevait sur le morne Reclus. C'était un corps de bâtiment entièrement en bois, qui étonnait par son apparence modeste, la famille n'ayant jamais aimé jeter son argent par les fenêtres. Les générations qui s'y étaient succédé avaient ajouté celle-ci un salon, celle-là une chambre à coucher, celle-là encore une pièce d'eau ou une terrasse. Pour abriter ses sept garçons, Agénor avait surélevé un galetas qui abritait de petites chambres à coucher et une salle de jeux.

Depuis des heures, Ji espérait Agénor dans un petit salon, mais il n'y entra pas. Autrefois, il adorait les Asiatiques et était un des rares Blancs pays à fréquenter un toufé yenyen situé à Bélisaire, en plein quartier chinois. Là, les filles étaient minces, pareilles à des lianes qu'il enroulait voluptueusement autour de son corps. Après avoir passionnément désiré Ji, il ne la regardait pratiquement plus. Il n'y avait qu'une raison à ce désamour : par mille signes, elle perdait sa jeunesse. Sa peau se flétrissait. Sa coulée de cheveux s'amenuisait. Sa souplesse devenait raideur aux articulations. L'accoutumance le rendait aussi insensible à ses mines de chatte siamoise qui, dans le temps, l'allumaient et il monta ranger ses dix pour cent dans la commode de sa chambre. C'est là qu'il serrait son argent. Il n'avait plus confiance dans les banques depuis que le Crédit colonial avait révélé à la police que son argent avait profité à Pisket. Il s'en était fallu de peu qu'il risque de graves ennuis. Après quoi, il descendit dans la salle à manger, où le reste de sa famille le rejoignit, s'assit et se mit à manier ses lourds couverts d'argent sans prononcer une parole. Ses fils, qui avaient peur de lui, lapaient leur soupe, tête baissée. Seule Ji essayait de meubler le silence avec son bavardage. Autrefois, ces pépiements le distrayaient, l'empêchaient de se retrouver seul avec sa solitude, ses vieilles peines. À présent, il ne les

supportait plus et, d'un seul coup d'œil, il la fit taire. Le repas ne dura pas trente minutes, montre-gousset en main.

Agénor n'avait jamais partagé la chambre de personne. Il faisait l'amour à ses femmes dans un appartement du premier étage, puis retournait dans sa chambre d'homme sous les toits, modeste et mal garnie. Depuis des années, ses mauvais rêves le gardaient éveillé toute la nuit, tournant et retournant sur sa couche. Pour gagner un peu de sommeil, il n'avait qu'une solution : se soûler.

Son domestique disposait près de son lit, à côté de la bougie qui restait à trembloter jusqu'au matin, des cigares de Bahia, un gobelet et deux carafes de rhum. Il semble que, ce soir-là, Agénor se soit agité plus qu'à l'accoutumée, qu'il ait d'abord renversé les carafes sur sa couche, inondant ses draps avec le rhum. Ensuite, qu'il ait fait tomber la bougie. D'où la flambée. D'une certaine manière, la tragédie est explicable. Ce qui ne l'est pas, c'est la rapidité avec laquelle tout fut consommé. En moins d'une demi-heure, il ne resta que des cendres. Le temps pour les domestiques qui dormaient dans les communs de se réveiller, de couvrir leur nudité, de mettre en marche la pompe à eau, il ne restait rien de rien d'un homme, d'une famille, d'une habitation qui avaient commandé le respect.

Agénor ne raconta ses derniers moments à personne — et pour cause. Aussi, nous ne saurons jamais ce qu'il vit au moment ultime. Peut-être ne vit-il rien du tout et plongeait-il tête baissée dans le néant. On ne sait pas non plus si, au dernier moment, il se souvint d'Élodie ou de Ji, de leurs corps consentants contre le sien, du frais de la brise de mer et de la saveur du rhum vieilli en fût. Bref, est-ce qu'il eut gros cœur de quitter l'ici-bas ?

La Guadeloupe tout entière, de Basse-Terre à La Pointe, fut traumatisée par cet événement et se bouscula à l'habitation Fouques-Timbert pour la veillée. La mort est toujours surprenante, mais celle-là avait de quoi confondre les imaginations. Un homme que l'on croyait solide comme un courbaril, immortel comme un génippa, disparu en un rien de temps !

Les alliées par les femmes transportèrent ce qui pouvait être transporté. Elles couchèrent dix petits sacs côte à côte dans un unique cercueil de bois d'acajou sans savoir si la cendre qu'elles avaient recueillie provenait véritablement des corps des défunts ou du bois du mobilier ou d'autre chose encore, et Sanfoulamò, l'épargné, mena le deuil en pleurant. Il avait aimé les siens. Ses frères. Ses demi-sœurs. Son papa surtout, tout brutal qu'il était. Ji même dont les mains avaient parfois la douceur de celles d'une maman sur sa figure. Et puis il se retrouvait sans liquidités, tous les billets de banque ayant cramé avec Agénor. Pour faire face aux dépenses de la cérémonie funéraire, il dut hypothéquer deux morceaux de terre à café à la hauteur de Vieux-Habitants. Dans son désespoir, il envisageait de vendre ses biens et de partir pour le Brésil où il y avait de l'avenir.

Dans la colonie, Agénor était un personnage trop considérable pour que le gouverneur et sa femme ne manifestent pas leur compassion.

Aussi, vers minuit, on vit apparaître à la veillée Thomas en grand uniforme et Célanire en robe de faille noire. Pas un bijou. Même pas des créoles aux oreilles. Déplumée comme un maître-autel en carême. Autour du cou, un bandeau de cuir guilloché cachait ce que l'on sait. Elle entra tête baissée sous sa mantille de deuil et s'agenouilla pieusement. Pourtant, ceux qui avaient deux yeux pour voir comme Matthieu furent frappés par l'exultation de sa contenance. Ils devinèrent que, sous les apparences, son humeur était follement festive. Elle venait de coucher son pire ennemi. Quand elle considérait le cercueil et son triste contenu, une lueur d'incendie brûlait au fond de ses yeux. On la sentait sur le point d'entonner « L'Hymne à la joie » de la *Neuvième Symphonie*. Elle luttait contre un sourire qui aurait bien voulu retrousser le coin de ses lèvres. Quand elle récitait avec l'assistance les prières des défunts, malgré elle, sa voix sonnait triomphante. Matthieu était à l'agonie. Il comprenait qu'il aurait beau renifler, flairer, flairer, renifler, il n'aurait jamais la preuve de l'identité de Célanire. Le mystère resterait entier. Il ne ferait jamais que des suppositions dont tout le monde se gausserait. Il ne saurait jamais quel sperme avait fécondé un œuf pour donner neuf

mois plus tard une petite fille qui apporterait au monde les pires tribulations. Quand il s'agirait de cette histoire, il aurait beau faire et beau dire, il serait toujours un benêt.

¹- Déchirés.

6.

Le 14 juillet 1909, le gouverneur Thomas de Brabant et sa femme donnèrent une réception mémorable, une des plus grandioses qu'ils aient jamais données, à la fois pour célébrer la fête nationale et marquer leur deuxième année à la Guadeloupe. Tous les invités répondirent présents à l'appel. Pourtant, on le chuchotait un peu partout, ce gouverneur-là ne faisait rien de rien. Il n'avait accompli aucune réalisation d'importance : ni routes, ni ponts, ni grands travaux. Si ce n'était sa femme, la Guadeloupe pourrait l'oublier, comme elle en avait oublié tant d'autres. Celle-là, son bilan était sans pareil. Ne parlons pas de son activité intellectuelle, de son effort constant pour persuader le Guadeloupéen qu'il devait défendre sa culture tout en ayant le devoir de s'ouvrir sur le tout-monde. N'essayons pas non plus de compter ses œuvres sociales : orphelinats, dispensaires, foyers de vieillards, soupes populaires, restaurants du cœur. Malgré ce palmarès éblouissant, ceux qui la fréquentaient constataient en elle une surprenante amertume. Éliッサ de Kerdoré, la première, était au désespoir. Célanire, si remuante, bavarde, toujours à vous remplir la tête avec ses idées et ses projets, était devenue taciturne. Elle n'avait plus goût à rien. Tout semblait l'ennuyer. Concours littéraires, représentations théâtrales, concerts de musique traditionnelle ou classique. Certains week-ends, Éliッサ l'attendait vainement à l'îlet Fajoux. Une fois, elle avait dû décerner sans elle le Prix de poésie créole. Plus grave, la chaude Célanire était devenue tiède en amour et se laissait caresser avec tellement de passivité qu'un temps Éliッサ s'était demandé si Amarante n'était pas revenue la lui enlever. Sur ce point, ses espionnes l'avaient rassurée : Amarante était remontée chez les Wayanas et y composait de la musique. Célanire n'arrêtait pas de soupirer qu'elle n'était arrivée à rien de rien à la Guadeloupe, qu'elle n'y avait pas atteint son but.

Éliッサ n'était pas la seule à se faire du souci. Thomas de Brabant n'était pas insensible au changement d'humeur de sa femme. Aussi, il projetait de lui offrir un grand voyage pour

l'année nouvelle. Comme elle marquait aussi le cinquième anniversaire de leur mariage, sans doute, cela ramènerait sa bonne humeur. Il s'agissait d'un voyage dans des pays de l'Amérique latine qu'elle rêvait de visiter : l'ancien empire des Incas, Bolivie, Équateur, Pérou surtout. Elle s'était prise de passion pour cette terre distante en lisant Flora Tristan. À ses yeux, quelques lignes des *Pérégrinations d'une paria* marquaient le premier lien entre sexisme et racisme tandis que le livre tout entier contenait une puissante condamnation de l'esclavage des Noirs. Thomas n'avait rien laissé au hasard. Ils allaient prendre le SS *Veracruz* qui les mènerait de La Pointe jusqu'à Caracas, au Venezuela, puis continueraient le trajet à travers les pays andins par la voie lente mais royale des fleuves.

Toutefois, à la fin du mois d'août, Célanière sembla retrouver son ardeur de vivre. Elle courait du gouvernorat à l'évêché, sans oublier de fréquentes visites à l'hôpital Sainte-Hyacinthe. Car on lui avait permis d'y consulter les archives. Qu'est-ce qu'elle y cherchait jour après jour ? Fiévreusement, un beau matin, elle pria Éliissa de l'accompagner à Ravine-Vilaine. Ravine-Vilaine était une petite commune du nord de la Basse-Terre qui était en train de devenir un lieu de pèlerinage. Elle n'aurait certainement pas échappé à l'anonymat si elle n'avait pas produit une sainte à propos de laquelle le pays était en émoi. Non seulement cette Mascœur Tonine avait reçu les stigmates, revivant la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, mais grâce à elle, même morte, venaient les petits enfants. Entendez par là qu'elle donnait un ventre aux stériles qui, toute leur vie, s'étaient traînées sur leurs genoux pour avoir des rejetons. Certains allaient jusqu'à proposer de réclamer sa canonisation à Saint-Pierre de Rome. Elle serait la première sainte de la région des Caraïbes qui, disons la vérité, n'en avait guère produit.

Ravine-Vilaine était un endroit particulier. On n'y avait jamais cultivé ni la canne à sucre ni le café. Aucune habitation-sucrerie ni habitation-caféière ne s'y était élevée. Aucune cloche, aucune sirène n'avait jamais sonné midi à l'intention d'un peuple d'esclaves. Pour survivre, les habitants tombaient les pié-bwas de la forêt, les débitaient et faisaient un

charbon de bois qu'ils vendaient une fois par mois dans les bourgs de la côte. Éliissa fut surprise. Pourquoi allait-on dans un trou pareil ? Est-ce que Célanire, qui avait tant raillé la maternité, allait à son tour y prier pour un ventre ? Célanire se lança dans une de ces explications qui n'expliquaient rien dont elle était coutumière. Éliissa savait comme Thomas de Brabant que Célanire ne disait jamais la vérité vraie. Elle en était venue à prendre son amie pour une tireuse de contes qui métamorphose à fantaisie le matériel oral, une romancière qui rédige son autobiographie, ajoute, supprime, rallonge, ampute tel ou tel chapitre, éclaire tel ou tel fait selon son humeur de l'instant. L'Afrique ? À l'en croire, c'était tantôt une terre barbare et sexiste où les femmes s'étiolaient. Tantôt, un continent-victime que des bourreaux venus d'Europe dépeçaient. Thomas de Brabant ? Tantôt, elle confiait qu'elle l'avait épousé par nécessité, orpheline qu'elle était, lasse de cheminer seule dans le triste chemin de la vie. Tantôt, elle affirmait qu'elle l'adorait pour sa générosité et la brillance de son esprit. Il la consolait de ses déceptions. Car elle avait aimé deux hommes, deux tristes sires qui l'avaient bafouée. Le premier, qu'elle avait vénéré comme son maître et créateur, lui avait refusé l'affection d'un père ainsi que les attentions d'un amant. Le second l'avait méprisée dans son cœur et dans son corps.

Éliissa qui passait tout à Célanire, en fin de compte, accepta de l'accompagner. Elles prirent donc la route pour un voyage interminable. À l'anse Médard, elles durent laisser leur voiture à cheval et louer les services d'une paire de guides afin de franchir à dos d'âne le col de la Mulatière, avant de descendre tout en bas des grands fonds et de traverser des bois impénétrables. Le dur trajet n'affectait pas Célanire qui, au contraire, bavardait comme une pie, ne se lassait pas de répéter comment elle était enfin arrivée au bout de la quête qu'elle avait entamée deux ans plus tôt. Sa quête ? Quelle quête ? hasarda Éliissa. Célanire lui rappela vertement qu'elle ne connaissait pas ses parents biologiques et les recherchait. Éliissa, qui avait haï les siens, sa mère surtout, et n'avait eu de cesse qu'elle ne soit loin d'eux, eut honte d'elle-même. Nul ne peut imaginer ce que c'est d'ignorer sa généalogie. Apparemment, Célanire ne lui tint pas rigueur de son

incompréhension. Elle commença de s'extasier sur le paysage alentour : le formidable entrelacs de verdure, la taille des pié-bwas, la grosseur des lianes, la vigueur des épiphytes, les sagaies du soleil qui, par endroits, arrivaient à transpercer la canopée. Quand elles arrivèrent à Ravine-Vilaine, il faisait sombre et il pleuvait. Non pas une de ces violentes averses coutumières aux régions côtières. Une pluie fine, opaque, qui brouillait les contours de la nuit.

Élissa était citadine dans l'âme. Elle ne supportait l'îlet Fajoux qu'à cause de l'éclat de rire du soleil au-dessus de la mer. Tout de suite, elle haït cette ombre, cette humidité, cette gêne de frondaisons. On avait beau lever la tête, on ne voyait pas le ciel, barré qu'il était par les pois doux, génippas, immortels, à leur tour rongés de pié-chans et d'ananas bois. Célanire avait retenu une chambre chez une femme qu'elle affirmait avoir connue à Basse-Terre. Car cette veuve Poirier, dont le mari s'était perdu en mer deux saisons plus tôt, avait longtemps fait le ménage à l'évêché. C'était une fort jolie personne, négresse aux dents de perle qui détonnait avec son allant dans un cadre pareil. Elle informa Célanire que des villageoises l'attendaient à l'église. Aussi, sans même ouvrir les paniers caraïbes, cette dernière entraîna Élissa. Elles descendirent la rue principale — si on peut donner ce nom à un chemin de terre, sorte de trace pour mieux dire, qui, après avoir serpenté quelques mètres au milieu des herbes de Guinée, se perdait dans les hauteurs. Les cases en bordure étaient toutes semblables, ramassis de tôles et de planches qu'on eût dit jetés là par hasard. Un groupe de femmes pauvrement vêtues, aussi noires que le charbon qu'elles vendaient, baisa avec emportement les mains de Célanire et l'entraîna à l'intérieur de l'église. Élissa resta dehors à les attendre. La religion était entre les deux amies un constant sujet de discussions. Élissa qui avait lu tous les philosophes, surtout Voltaire, faisait profession d'être libre-penseur, tandis que Célanire croyait fermement non pas tellement au bon Dieu et à ses saints, mais à Satan, au mal, aux esprits. Elle allait jusqu'à affirmer qu'ils se manifestaient constamment dans ses rêves. Célanire et les femmes ressortirent enfin. Puis l'une d'entre elles précéda le reste du groupe le long du sentier qui conduisait à un petit cimetière sous un bosquet de filaos. Là,

pas de mausolées ni d'imposants caveaux de famille.
D'humbles tombes creusées à même le sol, monticules de terre
bordés de conques de lambis et signalés ici et là par des croix.

L'une d'elles portait ces mots en lettres grossières :

Ci-gît une sainte

Masœur Antonine

?-1905

LE RÉCIT DES FEMMES

Personne ne saurait dire pourquoi Dieu avait choisi Masœur Tonine comme réceptacle de Sa plus grande gloire ; parfois, sans raison, Il se manifeste sous les traits de la plus humble, de la plus démunie de Ses créatures. Illettrée. Misérable. Défaite par la vie.

Personne ne se rappelle avec certitude l'année où elle était venue s'installer à Ravine-Vilaine. Elle était arrivée sans fanfare et s'était glissée dans une case en gaulettes que son propriétaire, mort l'année d'avant, avait laissée sans occupant. Car elle n'avait pas les moyens de se construire une case. Depuis des années, elle roulait. Elle prenait la pluie en hivernage, le soleil en carême. Ce furent d'abord les oiseaux qui signalèrent sa présence. Ils sortirent en masse des bois, obscurcissant le ciel de leur plumage, pigeons ramiers, tourterelles, fufufu fufu verts, sucriers, ortolans. Les mouettes et les cormorans vinrent aussi de la mer, portant sur leurs ailes l'odeur de l'onde salée. Tous se posèrent comme autant d'étendards de la bonne nouvelle sur le toit de sa case. Puis les enfants affluèrent, les tout-petits se traînant sur leurs quatre pattes. Vinrent ensuite les femmes. Les hommes furent plus lents, bon derniers. À cause du climat et du labeur auquel ils sont condamnés s'ils ne veulent pas mourir de faim, ils sont très sauvages, très méfiants. Et pourtant, eux aussi, ils finirent par adopter Masœur Tonine. C'est à qui lui rapporterait des malangas ou une igname grosse kaye de son habituée, un agouti ou un cochon sauvage qu'il avait pris au piège. La raison de cet engouement est qu'on ne pouvait pas la voir sans la chérir. Dans sa golle bleue, elle n'était pas plus haute qu'une enfant de dix ans, pas plus grosse non plus. Nègresse ? Zindienne ? Chinoise ? Plutôt les trois à la fois. Avec cet air un peu braque que la souffrance donne à ceux que la vie n'a pas épargnés. En effet, Masœur Tonine soupirait parfois que le récit de sa vie fendrait le cœur des roches, mais n'en confiait pas davantage.

L'année se passait d'une façon immuable. Chaque matin, elle chantait avec les enfants. L'après-midi, elle visitait les

malades, les grabataires, décrivait aux mourants les splendeurs qui les attendaient. Puis, revenue chez elle, elle récitait des prières ou chantait des cantiques avec les femmes. Elle ne s'arrêtait qu'avec la noirceur quand elle se mettait à parler de Dieu et de l'au-delà. Pas de visions d'apocalypse ni de torrents d'imprécations. Des propos empreints de douceur qui dédommageaient l'assemblée du lot de souffrances terrestres. Hommes et femmes ne se lassaient pas de l'entendre dépeindre le jardin d'Éden planté en son mitan de l'arbre de vie, arbre de la connaissance du Bien et du Mal, entouré d'un fouillis de lauriers-roses et de toutes qualités de fleurs odorantes. Chaque jeudi saint dans l'après-midi, sa torture commençait. Le vendredi saint, couchée sur sa kabann, les stigmates creusaient ses pieds et ses mains, la plaie lacérait son flanc gauche, les griffures de la couronne d'épines faisaient saigner son front. Elle suait, se tordait de douleur, sanglotait toute la journée du samedi gloria en proie à d'indicibles tourments. Puis, le dimanche de Pâques, elle se levait debout comme Notre-Seigneur Jésus-Christ et, la figure émaciée, les traits tirés par la souffrance, elle sortait s'agenouiller au-dehors pour entonner le *Veni Creator*.

Cela se répétait semaine sainte après semaine sainte. Au bout d'un ou deux ans, les gens des communes avoisinantes, Saint-Esprit, Maraudeur, Vieux-Habitants, entendirent parler du prodige. Depuis le dimanche des Rameaux, ils envahissaient Ravine-Vilaine, dormant sous les arbres dans les bois tout proches. Le dimanche de Pâques, ils retournaient chez eux en procession, chantant en chœur des hymnes à la gloire de Dieu. Une année, Masœur Tonine se mit à faire des miracles. Cela commença par Mme Eudoxie, la femme du docteur de Saint-Esprit, à qui ses neuvaines et la science de son mari n'avaient jamais pu donner un ventre en douze années de mariage. Le samedi gloria, Mme Eudoxie essuya la sueur du front de Masœur Tonine en la suppliant d'intercéder pour elle auprès du Tout-Puissant et, le mois d'après, elle ne vit plus son sang. Neuf mois plus tard, elle accoucha d'un garçon. Cela se poursuivit par Mme Patient, l'épouse du percepteur de Cantilène, qui conçut des jumeaux à la veille de sa ménopause. Bientôt, une cohue de bourgeoises, car cette

catégorie de femmes est plus sensible à ce genre de mal, vint chercher et obtenir guérison de la stérilité.

Masœur Tonine n'avait qu'un ennemi, le curé de Saint-Esprit qui, le dimanche à onze heures, montait dire la messe à Ravine-Vilaine. D'après lui, une créature qui prétend imiter le Fils de Dieu et afficher Ses stigmates fait montre d'une coupable arrogance. Masœur Tonine était une dangereuse illuminée. Soupçonneux, il se mit à enquêter et fit pas mal de découvertes. D'après lui, Masœur Tonine était née à l'autre bout du pays, dans cette région de Port-Louis où les trois races, l'européenne, l'africaine, l'asiatique, s'étant rencontrées sur les champs de canne, les sang-mêlé de toutes couleurs pullulent. Alors qu'elle était encore au sein, ses parents l'avaient déposée sur les marches de l'église, avec ses frères et sœurs, une pancarte attachée autour du cou avec son prénom. D'après cela, il apparaissait que les parents devaient être chinois, zindiens, avec quand même beaucoup de sang nègre vu la couleur de leur rejeton. Comme ce n'était pas un prénom chrétien, le curé de Port-Louis l'avait baptisée avant de l'emmener à l'orphelinat. Tonine s'y fit remarquer par sa bonne conduite, apprenant par cœur son catéchisme, respectant les commandements de Dieu et de l'Église. Elle entra en apprentissage, puis partit pour La Pointe. À partir de là, tout se gâte. Elle rencontra un chenapan, un vaurien, et, dès lors, elle passa tout son temps à lui rendre visite à la geôle. Elle le suivit en Basse-Terre où il était sûrement mêlé à un sale trafic et, là, il semble qu'elle ait eu une petite fille qui mourut à la naissance. Elle devait déjà être dans un très mauvais état psychique, car elle ne put supporter cet événement certes douloureux, mais commun dans un pays sans hygiène, où la médecine néonatale n'existait pas. Elle resta persuadée que l'enfant était vivante, adoptée par des notables, et elle voulait la récupérer. En fait, elle la voyait partout. Le prêtre parvint à interroger le Dr Médéric qui l'avait eue à plusieurs reprises dans son service d'indigents à l'hôpital Sainte-Hyacinthe. Malgré le secret professionnel, celui-ci lui confia qu'il croyait Tonine atteinte de la maladie de Kirschenfeld, affection qui se traduit par des obsessions, des hallucinations, des syncopes, des éruptions cutanées. De là à conclure que Masœur Tonine était folle, il n'y avait qu'un pas que le curé de Saint-Esprit

franchit allègrement ! Il adressa un rapport à l'évêché, lui demandant d'intervenir. Dans un diocèse comme celui de la Guadeloupe, il y a tant de problèmes à résoudre que sa lettre resta sans réponse. Il fit donc sa justice tout seul, tonnant en chaire contre la malheureuse. Il la couvrait de mépris, l'injuriait, l'insultait si bien que les habitants de Ravine-Vilaine se révoltèrent. Ils écrivirent à leur tour à l'évêque, jusqu'à ce que Mgr Chabot expédie l'indésirable en France, pour purger son venin.

Ce fut au mois de mai que Masœur Tonine tomba malade. Il avait tellement plu cet hivernage-là que cette région, pourtant toujours gorgée de pluie, s'était transformée en marécage. On enfonçait dans la gadoue jusqu'aux mollets. Si on n'y prenait pas garde, on était aspiré par les profondeurs. Des grenouilles, des crapauds, des serpents sortirent de tous les trous de la terre et se vautrèrent dans l'épaisse vase. Masœur Tonine n'écouta pas les recommandations du père Albertini. Mauvais temps ou pas, elle continua de porter la bonne parole à ceux qui en avaient besoin. Rien d'étonnant, elle attrapa un refroidissement. Elle n'avait jamais été bien épaisse. Soudain, elle sembla s'amenuiser, se rapetisser, se voûter, devenir diaphane comme un ange du ciel. Son teint se salit de traînées cendreuse. Une toux sèche et persistante déchira sa poitrine. Parfois, elle crachait du sang. Mais elle refusait tisanes, lotions, sinapismes et répétait à ceux qui la suppliaient de se soigner que, si le bon Dyé avait décidé de son heure, elle ne devait pas avoir l'audace de Lui désobéir. Bientôt, elle ne put plus s'alimenter. Affolées, les femmes expédièrent un de leurs garçons quérir le docteur de Saint-Esprit. Hélas ! le terrain spongieux, les racines en arceaux, les herbes et les broussailles rendues vivaces par la pluie retardèrent sa marche. Il atteignait à peine le col de la Mulatière que Masœur Tonine passait.

En ce temps-là, il n'y avait pas de billets d'enterrement. Pourtant, la nouvelle se répandit de bouche à oreille comme une traînée de poudre. Les gens sortirent de toutes les communes, de tous les bourgs, de tous les hameaux, de tous les lieux-dits, pleurant comme s'ils avaient perdu leur maman. Avant de quitter ceux qui l'avaient aimée, Masœur Tonine

sema quelques derniers miracles. C'est ainsi qu'elle fit cadeau d'un fils à Man Célariée qui n'avait pas vu son sang depuis dix ans et qui, plus grave, n'avait pas connu l'homme pendant cette même période. Les gens furent d'abord surpris, presque choqués. Puis ils se rappelèrent l'aventure de la Vierge Marie et se dirent que l'Esprit souffle où il veut.

Quand les femmes se turent, Célanire, le visage en larmes, interrogea Élixa :

— Que penses-tu de tout cela ?

Élixa haussa les épaules. Rien, elle ne pensait rien de ce récit sans originalité, pareil à d'autres cent fois entendus. Dans ce pays, on pouvait répertorier une dizaine d'histoires plus surprenantes les unes que les autres où ignorance, religion et magie se disputaient. À Vieux-Habitants, une fille qui avait accouché le 25 décembre exigeait qu'on appelle son garçon Jésus. À Calvaire, une autre prêchait avec la voix de Notre-Seigneur Jésus-Christ et était créditée de miracles. Elle aurait rendu la vue à un aveugle de naissance et la parole à un muet. Bêtises que tout cela ! Célanire insista, tremblante d'émotion :

— Mais cette femme-là, elle était vraiment une sainte, ne penses-tu pas ?

Élixa éclata de rire. Une toquée qui se prenait pour un Jésus-Christ femelle ? En écoutant cette réponse acerbe, Célanire se renfroga. Elle parut ravalier des confidences et, se tournant vers les femmes, se mit à les entretenir à voix basse. Elles écoutaient d'un air extasié, cependant qu'Élixa piaffait d'exaspération. Enfin le groupe se dispersa.

Pendant ce temps, la nuit s'était épaissie. Les chandelles, les lampes éclairaient les cases où les femmes servaient la soupe maigre aux enfants. Dans les buvettes, les hommes frappaient les dominos avec tellement de violence qu'on croyait qu'ils voulaient fracasser le bois des tables. Élixa suivait les grands pas pressés de Célanire. Elle sentait qu'elle l'avait blessée d'une manière profonde, mais elle n'en comprenait pas la raison. Qu'avait-elle dit ? Qu'avait-elle fait ? Sûrement, la connaissant comme elle la connaissait, Célanire ne pouvait lui en vouloir de n'avoir pas pris pour

argent comptant le récit de femmes crédules et leurs divagations sur la sainteté de Masœur Tonine.

Elles retournèrent chez la veuve Poirier où un solide dîner les attendait. Célanire s'attarda dans la salle à manger pour bavarder avec la veuve Poirier. Mais Éliッサ se retira, se mit au lit, torturée par des pensées douloureuses. Elle s'était aliénée son amie. Pourquoi ? À présent, enhardie par la noirceur, la pluie piétinait à pieds rageurs la tôle du toit. À travers les persiennes s'infiltraient l'odeur d'humus et de feuillages des grands bois et les plaintes des bêtes en rut. Brusquement, le vent vira vers Montserrat.

Deux jours plus tard, de retour à Basse-Terre, Célanire se détourna d'Éliッサ. Elle lui ferma et la porte du palais du Gouverneur et celle du Gai Rossignol. Elle ne répondit pas aux lettres que celle-ci lui adressa, exigeant une explication. Jusqu'alors, Éliッサ n'avait jamais été abandonnée et ne savait pas ce que le mot « lenbe » veut dire. Aussi, dans ses épîtres, entraient beaucoup de colère et d'orgueil blessé. Elle se serait peut-être fait une raison si une autre l'avait supplantée dans les faveurs de Célanire. Mais ses espionnes n'en démordaient pas. Célanire n'avait de tête-à-tête qu'à l'évêché, avec Mgr Chabot. Que se passait-il ? Un matin donc, malgré les interdictions, Éliッサ se présenta au Gai Rossignol et, ayant pris Célanire par surprise, s'enferma avec elle quatre grandes heures dans son bureau. Ce qui s'échangea entre les deux amies ne transpara pas. Des élèves prétendirent qu'ils avaient entendu pleurer Éliッサ. Ce qu'on sait avec certitude, c'est qu'à la suite de cette conversation les deux amies se réconcilièrent et que, désormais, Éliッサ fut présente à tous les entretiens avec Mgr Chabot. À trois, ils étudiaient les plans d'un mausolée que Célanire voulait consacrer à Masœur Tonine. Toujours audacieuse, elle avait dessiné une structure de marbre blanc inspirée du Taj Mahal. Or, Mgr Chabot n'appréciait pas ces monuments païens. Il préférait les mausolées des rois de France à la basilique Saint-Denis. Éliッサ, quant à elle, n'avait pas d'opinion. Célanire, Mgr Chabot et Éliッサ étaient du même avis en ce qui concernait la cathédrale qui devait remplacer l'humble église en rondins de Ravine-Vilaine. Les pierres de la façade devaient venir des bords de la rivière Moustique. Le

maître-autel devait être conçu par un ferronnier d'art de Grande-Anse. Les fresques, exécutées par un cousin d'Élissa, un mulâtre de Capesterre aux allures d'Inca. Tout cela devait être financé par l'argent des quêtes. Hélas ! malgré la dévotion affichée pour Masœur Tonine, elles n'y suffirent pas. Alors, on vit cette chose extraordinaire : le gouverneur leva un impôt spécial baptisé « impôt de solidarité » qui permit le démarrage des travaux.

Pour surveiller le chantier, Célanire et Élissa quittèrent Basse-Terre et s'installèrent chez la veuve Poirier que nous connaissons déjà. Étrange comme la présence de Célanire dans un endroit suscite la controverse ! On se serait cru revenu aux années Bingerville quand, avec Tanella et la veuve Desrussie, elle défrayait la chronique ! Les habitants de Ravine-Vilaine, d'abord bien disposés à son égard — ne croyait-elle pas en la sainteté de Masœur Tonine ? n'embellissait-elle pas leur commune à l'égal des joyaux de la Guadeloupe ? —, ne tardèrent pas à se tourner contre elle. Une gamine qui faisait le ménage chez la veuve Poirier déclara que les trois femmes étaient intimes comme mari et femme. Des Zanmi ! C'était du jamais vu dans cette commune rurale ! Elles dormaient la nuit et faisaient la sieste le jour sous la même moustiquaire. Elles se baignaient ensemble dans le même baquet, se récurant le dos avec des baisers. Toute la journée, c'était une litanie de noms doux et d'impudentes caresses.

Autre son de cloche ! Un chasseur qui s'enfonçait dans les bois pour attraper des grives et des ortolans affirma que, dans le devant-jour, il était tombé sur Célanire qui semblait attendre, assise sous un merisier grandes feuilles, les babines barbouillées de sang. D'abord, il ne l'avait pas reconnue et était resté planté devant elle. Ensuite, il n'avait dû son salut qu'à sa présence d'esprit. Comme elle le poursuivait, il avait grimpé jusqu'à la tête d'un ébénier. Apparemment, elle ne savait pas monter aux arbres et elle avait rageusement fait les cent pas au pied de l'arbre. Ce manège avait duré jusqu'au lever du soleil quand elle avait détalé pour rejoindre Ravine-Vilaine.

Face à pareils racontars, le bien que faisait Célanire passait inaperçu. Pourtant, elle ouvrit une sorte de dispensaire où,

aidée d'Élissa et de la veuve Poirier engoncées dans des blouses blanches, agrémentées de parements verts (rappelons-le, Célanire aime les uniformes !), elle distribuait gratis des médicaments de première nécessité : assa fétide, teinture d'arnica, élixir parégorique, conseillait des thés ou des sinapismes fabriqués avec des plantes locales. Elle ouvrit également une école du soir pour les femmes. À ces oubliées, elle apprit à lire, écrire, compter, sans oublier de faire leur éducation, leur martelant dans la tête son refrain favori : « La vie ne se résume pas à servir un homme comme une esclave. » Elle leur apprit aussi à chanter Vivaldi a capella.

En peu de temps, l'église de Ravine-Vilaine fut terminée. Force est de reconnaître que ce fut une construction digne de rivaliser avec les plus ambitieuses du pays et même de la Martinique. Fait exceptionnel, le dimanche de l'avent, Mgr Chabot, entouré de toute sa pompe, quitta Basse-Terre avec une foule considérable pour y dire la première messe. Il choisit aussi ce jour pour clamer haut et fort le nom du nouvel édifice : église Sainte-Antonine, que la foi populaire transforma bien vite en Sainte-Masœur-Tonine. Pendant que Célanire sanglotait au premier banc, la tête sur l'épaule d'Élissa, la main dans celle de la veuve Poirier, il monta en chaire et prononça une homélie poignante sur le thème : la mort est un leurre qui n'afflige que l'incroyant. La Prévoyance et la Bonté de Dieu sont sans limites. De même que Dieu avait donné Son Fils à l'humanité, de même Il avait pris Masœur Tonine, mais donné Sa fille à tous les miséreux de la Guadeloupe.

Il n'en dit pas plus. Comprenne qui pourra !

Au début du mois de février, Célanire, Thomas et Ludivine s'embarquèrent à bord du *SS Veracruz* pour leur voyage à travers l'Empire inca. Élissa insista beaucoup pour les accompagner. Elle aussi avait lu les *Pérégrinations d'une paria* et admirait fort Flora Tristan. En plus, elle savait l'espagnol. Or Célanire fut intraitable. Le jour du départ, elle portait sous une large capeline, de ce genre qu'on nomme « désolée », un ensemble de soie sauvage couleur crème et un fichu bordeaux sur lequel reposait une chaîne de forçat d'au moins cinq cents grammes.

Ludivine, en plein âge ingrat, quinze ans, avait momentanément perdu sa beauté. Seule lui restait une paire d'yeux sombres et veloutés qu'elle ne pouvait détacher de sa belle-mère. Car sa haine à son endroit n'avait pas molli. Elle se disait que cela lui prendrait peut-être des années. Tant pis, elle finirait par la percer à jour.

Quand la sirène annonça que les visiteurs devaient quitter le paquebot, Célanire et Élissa s'embrassèrent en se manifestant la chaleur de leurs sentiments. Thomas les considérait avec tendresse et indulgence, comme un père regarde ses filles, en s'enorgueillissant de leur beauté. Et c'est vrai qu'elles étaient belles, formant un parfait contraste, la noire-noire et la presque blanche, la haute et la courte, toutes deux souples et élancées.

Ludivine, songeant qu'il ne valait pas mieux qu'une chiffre, méprisait Thomas d'être pareillement tolérant.

Pérou

1910

1.

Parfois, Yang Ting pensait à la Guadeloupe comme un homme à une femme qu'il aurait beaucoup aimée et qui ne le lui aurait jamais rendu. Il la comparait à Paruera, l'endroit où il vivait, à Arequipa, la cité toute proche, et la trouvait supérieure à tout ce qui l'entourait. Ni les profondeurs de la vallée du fleuve Chili, ni le cône étincelant du volcan Misti, ni la couronne de montagnes enneigées à l'entour ne valaient à ses yeux la chaleur de la Grande-Terre, les plantations de canne à sucre, les rivières bondissantes, les bananeraies, les bienfaisantes pluies nocturnes piétinant sur la tôle des toits. Ah ! si seulement il était plus tolérant, plus ouvert à autrui, ce pays serait un jardin d'Éden ! Les jours où il se rendait en ville, il n'avait pas un regard pour la cathédrale du XVII^e siècle, l'université San Agustin, le monastère Santa Catalina et toutes les ruines incas qui faisaient l'orgueil d'Arequipa. C'est qu'il avait fait le voyage sur un malentendu. Après la mort de Pisket, Kung Fui était resté dévasté par le chagrin. Il avait adoré sa jumelle, qui le lui rendait bien. Elle partie, la vie n'avait plus de goût, plus rien ne comptait. Depuis le sacrifice avorté, Yang Ting n'avait qu'une envie, mettre la plus grande distance possible entre Grande-Anse et lui. Car rien n'empêchait les petits malins de la police, Dieudonné Pylône en tête, de remonter jusqu'au Blanc Galop et de découvrir le contrat passé avec Madeska. Pisket vivante, cela avait été impossible. Elle n'était pas en état de quitter Grande-Anse pour envisager une vie ailleurs ! Une fois elle sous la terre, tout avait changé. Profitant de l'accablement de Kung Fui, il avait été celui qui décide. Il avait prêté l'oreille à Aloysius, un Français hâbleur qui tenait bureau à La Pointe et proposait soit des contrats pour le Panamá, soit des hectares au Pérou, dans la vallée de la Colca. Aloysius lui conseillait fortement le Pérou parce que y vivaient aussi des quantités de Chinois. Et puis cette vallée de la Colca, d'après lui, c'était la vallée des merveilles. Le coton y poussait aussi dru que la mauvaise herbe, et le plus indolent n'avait qu'à se baisser, le cueillir, le mettre en sac pour devenir un richard.

Mais tout cela n'avait été qu'un attrape-couillon. Personne ne faisait plus pousser le coton dans cette région du Pérou. Finalement libérés de l'esclavage, les nègres avaient déserté les champs comme partout ailleurs et résolu de se donner du bon temps dans les villes. À Paruera, la nature avait repris son empire et tout ce que les deux compagnons avaient acquis grâce à leur héritage était une hacienda en ruine coiffée d'un restant de tuiles espagnoles au mitan de terres rudes, çà et là hérissées de ceibos et de latex. En plus, le premier Chinois habitait au moins à six cents kilomètres. Très vite, Kung Fui avait sombré de plus en plus bas. Au début, quand il ne pleurait pas sa Pisket bien-aimée, il se démenait quand même à côté de Yang Ting, maniait maladroitement la serpette ou le coutelas. Au bout de quelques mois, il ne s'aventura plus au-dehors. Bientôt, il ne sortit plus de sa chambre, ne se leva plus de sa couche, accroché à sa pipe. Livré à lui-même, Yang Ting se ressouvint qu'il était né dans la région de Port-Louis. Il ne perdit pas courage et se proposa de remplacer le coton par la canne à sucre. Pourtant, il n'arriva pas à ses fins. Sur les haciendas du Pérou comme sur les habitations de la Guadeloupe, on haïssait et redoutait les Chinois. Les Indiens ne voulaient pas de lui comme patron. Ils voulaient d'un Blanc, d'un Blanc de sangre azul et qui parle espagnol. Lui, il était un rien sur la terre. Avec l'aide de journaliers recrutés à l'occasion, Yang Ting se trouva réduit à cultiver du manioc, du maïs, un peu de riz des Andes, à élever des moutons, quelques volailles qu'il vendait au marché d'Arequipa, accroupi à terre parmi les Indiens, pareil à l'un d'entre eux sous son poncho sale. Les jours de semaine, la mulata Artemisa faisait son manger, rapiécail son linge et, de temps à autre, réchauffait sa couche. Tant qu'il avait eu la santé pour lui, la situation avait été supportable. Hélas, l'âge, ajouté à ces vents glacés qui descendaient des hauteurs, avait commencé de lui infliger ses douleurs et ses misères. Finalement, il avait vendu l'hacienda pour une bouchée de pain. Ensuite, dans une carriole, il avait entassé ses biens ainsi que ce qui restait de Kung Fui, et il était parti s'installer à Lima.

Alors que les colons n'avaient d'abord songé qu'à l'or et aux métaux précieux des Andes, peu à peu, leurs ambitions s'étaient déplacées vers la côte, jadis bande de terre désertique

coincée entre montagne et mer. Lima incarnait le cœur de cette transformation. Par un certain côté, la capitale produisit sur Yang Ting une chaleureuse impression. À Paruera, il n'avait guère fréquenté que des Indiens qu'on aurait dits perpétuellement endeuillés. Tandis que, là, cette foule bruyante de Noirs, de Chinois, de sang-mêlé lui rappelait sa commune natale de la Guadeloupe ! Pas une maison de Blancs où ces colorés ne règnent en maîtres : cuisiniers, blanchisseurs, jardiniers. Autour de la plaza de Armas se pressaient les échoppes de forgerons mulâtres, réputés tout le long de la côte, tandis que les rues résonnaient des appels des aguadores, les porteurs d'eau, droit venus de la terre africaine. Le soir, à la lueur de quinquets, des femmes noires offraient des tamales, des anticuchos, une foule de mets à forte saveur et propreté douteuse. Mais, dans l'ensemble, la ville le déçut. À cause des tremblements de terre, il ne restait guère de souvenirs du temps où elle se nommait Ciudad de los Reyes. Il se trouvait devant une bourgade frileuse, emmitouflée en toute saison dans des voiles de brouillard. De la mer suintait sans arrêt une bruine glaciale qui mouillait les pavés, les innombrables chiens errants et les façades baroques des rares demeures coloniales. Il acheta à deux pas du Puente de Piedra, dans une impasse d'un quartier métis appelé callejón, une bicoque fort modeste, aveugle, sans fenêtre, ouverte d'une seule porte. Elle était construite en torchis et coiffée d'un toit d'étain traditionnel. Il acheta aussi deux douzaines d'ânes pour transporter les briques et la chaux destinées aux maisons en construction et loua au mois deux escogriffes d'arrieros qui les guidaient, le fouet à la main, le cigare collé à la bouche. Il n'avait plus d'idées de grandeur. Ce qui comptait, c'était la survie, et ce commerce-là, tout minable qu'il semblait, était lucratif. Cela fait, il se sentit encore plus seul et bien désœuvré. Fini le temps où il peinait dans le devant-jour avec ses journaliers. Labourage. Semailles. Moissons. Sans parler des soins aux animaux. À Lima, tandis que Kung Fui se tuait à l'opium, lui avait à tuer tout le temps du monde. Dans son oisiveté, il prit goût aux courses de taureaux. Chaque samedi, il allait admirer le menu fretin des nègres capeadores et applaudir à tour de bras aux exploits du torero noir, Rafaël Martinez. Il était aussi fréquent aux combats de coqs et aux

concerts de musique. Plusieurs fois la semaine, il poussait jusqu'aux ports de Chorillos ou d'El Callao pour regarder cette étendue grise, molle, qui avait le toupet de se donner le nom de mer. Derrière son dos, par-delà cet amoncellement de montagnes noires qui assombrissaient le ciel, s'étendait une autre mer, chaude et généreuse celle-là, dont l'écume en se solidifiant avait enfanté la terre de sa naissance. Il prit surtout l'habitude de passer des heures et des heures à boire la chicha dans les tavernes. Sa favorite devint La Wiracocha à cause des chanteurs qui s'y installaient à minuit et dont les voix rauques traduisaient toute la désespérance de son cœur. Elle était constamment remplie de nègres, de Chinois à demi fous d'alcool et de nostalgie, évoquant sans se lasser les lieux paradisiaques de leur enfance, ces marâtres qui avaient envoyé leurs petits en esclavage. Yang Ting, quant à lui, n'aimait pas à parler de quand il était petit. En Guadeloupe, les gens l'avaient toujours traité en paria parce qu'il sortait d'un orphelinat et, à cause de sa couleur, n'avaient jamais reconnu qu'il était aussi natif-natal qu'un nègre noir. Il parlait le kréyol, croyait aux gens-gagés, dansait le gwo-ka. N'empêche ! D'après eux, la Guadeloupe n'appartenait qu'aux descendants des Africains. Chinois, on l'avait baptisé et par conséquent exclu, une fois pour toutes ! Le laissant derrière eux comme un paquet de hardes, son papa et sa maman étaient partis Dieu sait où. S'il n'était pas crevé, c'était grâce à la charité chrétienne de Mme Charmène Élysée. Mme Charmène Élysée était une somptueuse mulâtresse à qui les soins à sa douzaine d'enfants et à son mari ne suffisaient pas. Avec la fortune considérable que lui avait laissée son béké de papa, elle avait ouvert un orphelinat qu'elle appelait poétiquement La Goutte de lait. Elle y recueillait les innombrables sans papa ni maman ramassés devant les églises, dans les ruisseaux, aux carrefours, et qui pleuraient parce qu'ils avaient grand goût. C'est parmi la trêlée d'abandonnés, sauvages et affamés, qui se pressaient dans ce refuge qu'il avait fait connaissance des jumeaux Kung Fui et Pisket ainsi que de leur petite sœur, Soumathi. À La Goutte de lait ne travaillaient que des bénévoles, matrones cossues, compagnes en dévotion de Mme Charmène Élysée. Si elles avaient la main leste, elles avaient aussi grand cœur et faisaient somme toute d'acceptables marâtres. Parmi leurs

protégés, elles ne comptaient que deux souffre-douleur, Kung Fui et Pisket, qu'elles traitaient de vermine, de sales petits vicieux. Est-ce qu'on ne s'était pas aperçu qu'à un âge si tendre, après le coucher, ils se retrouvaient dans le même lit pour faire des saletés ? De loin, elles leur préféraient Soumathi, douce et soumise, qui portait docilement le prénom catholique reçu à son baptême, Antonine, Tonine. S'il y avait du vrai dans ce que pensaient les bienfaitrices, Pisket n'attirant pas la sympathie, taciturne, personnelle et dégageant une odeur à chagriner le nez le moins délicat, son jumeau, Kung Fui, était le garçon le plus séduisant, l'esprit rempli d'idées audacieuses et cocasses. Il avait vite compris que la canne avait dégénéré, détruit le nègre, et ne voulait pas en arriver là. Aussi, dès ses quinze ans, il avait quitté Port-Louis et, à La Pointe, il avait expérimenté toutes qualités de métiers. Peintre en bâtiment, blanchisseur, maçon, vendeur de colifichets, artificier, moko-zombie, gâte-sauce. Chaque fois, les gens lui faisaient comprendre qu'ils n'appréciaient pas son faciès. Alors, il s'était réfugié dans l'illégalité. Il avait formé une bande qu'il avait comiquement baptisée La Main jaune, qui ne reculait devant rien : vols et même meurtres. Sa spécialité, c'étaient les incendies d'habitations. Les nègres avaient juré de mettre à genoux les derniers propriétaires blancs et s'arrangeaient pour payer grassement ceux qui travaillaient avec eux. La méthode était bien mise au point. On attendait les nuits sans lune. À onze heures du soir, quand la campagne dormait, on entrait dans les champs de canne. On amassait des tas de paille en des quantités d'endroits à la fois et on y mettait le feu. Aussi les flammes jaillissaient tout partout. Des paquets d'étincelles explosaient dans la noirceur. Bientôt, un mur orangé atteignait la hauteur du ciel et aucun spectacle n'était plus sublime. Évidemment, ce n'était pas l'avis de la police, et Kung Fui ainsi que Yang Ting avaient passé de nombreux séjours à la geôle. Finalement, ils avaient décidé se faire oublier et s'étaient réfugiés à Grande-Anse. Là, Pisket, qui n'avait pas d'autre talent, s'était casée dans un bordel. Au bout de trois mois à traîner parmi des filles déshabillées et à odeur forte, lui, Yang Ting, en avait eu assez et était reparti pour La Pointe. À ces moments-là, Yang Ting pensait à Soumathi, Tonine si l'on préfère, comme on pense à ceux que l'on a

blessés. Qu'est-ce qu'elle était devenue ? Folle, sans doute. Elle avait toujours été bien partie pour cela. Elle l'avait accompagné jusqu'au pied de la passerelle du paquebot le *Tourville*, sanglotant comme une madeleine, tout en faisant semblant de prendre ses promesses pour de l'argent comptant. Oui, oui, elle les rejoindrait aussitôt qu'il lui aurait envoyé l'argent du passage, ce qui ne saurait tarder.

Soumathi-Tonine !

Elle était complètement sortie de sa tête quand, à ses vingt ans, il était tombé sur elle dans un endroit appelé La Rose de sable, un antre pour tous les exclus de la société, situé sur le morne Miquel. On y fumait l'opium. On y buvait du rhum. On y jouait toutes sortes de jeux d'argent, les désespérés espérant toujours gagner de quoi échapper à l'enfer de leur vie. Tonine n'était plus la petite sœur que ses aînés battaient, pleurnicheuse, efflanquée comme un chat sauvage. Avec cela, travailleuse et rangée. En apprentissage chez une couturière. Sa vertu faisait du bien. En plus, elle l'adorait comme un saint sacrement et lui confia qu'elle lui avait toujours fait place dans son cœur depuis le temps de La Goutte de lait. Tout flatté de ses aveux, il n'avait pas tardé à se mettre en ménage avec elle dans un lakou du morne La Loge. Mais il n'était pas fait pour vivre d'amour et d'eau fraîche dans un taudis ! Dès que Kung Fui l'avait rappelé à Grande-Anse, il avait compris que ce juteux contrat était la chance de leur vie. Agénor de Fouques-Timbert était plein aux as. Ce n'était pas d'une pincée d'argent qu'on allait le soulager. On en récolterait assez pour jusqu'à la fin de la vie. Tonine le suppliait. Plus on se tient loin des kimbwazè, gadèdzafè, malfaiteurs, plus on se sent bien ! Ces gens-là sont redoutables. Et puis c'était une sentimentale. Vendre, sacrifier son propre enfant, un innocent nouveau-né ! Encore une riche idée de ces deux scélérats pour qui la geôle n'était pas assez douce. Finalement, elle était tellement amoureuse qu'elle l'avait suivi quand il avait menacé de partir sans elle. À Bélisaire, sitôt arrivé, il avait compris son erreur. Pisket et Kung Fui ne s'occupaient de rien ni de personne et passaient le temps couchés sur leur couche, perdus dans la

fumée de leurs pipes. L'argent versé par Agénor de Fouques-Timbert, personne n'en voyait la couleur. Pisket l'avait enfermé dans un coffre-fort à la banque. Tout le travail du Blanc Galop retombait sur eux. Ils faisaient tremper, savonnaient, récuraient le linge, l'amidonnaient, le mettaient à blanchir, le repassaient. En plus, c'était la malheureuse Tonine qui courait aux livraisons, un lourd tray sur la tête. Pas une minute de repos ! Ce qui tenait Tonine debout, c'était l'espérance pour son enfant. Si jamais ils touchaient leur part du gâteau, ils pourraient lui procurer un bel avenir. Car elle aussi était tombée enceinte. Yang Ting, lui, n'était pas du tout enchanté et considérait avec humeur la calebasse de son ventre sous ses golles. Pourquoi s'encombrer d'une pareille charge quand, déjà, ils vivaient misérablement ? Pour la première fois de leur liaison, elle lui résistait. Même si Kung Fui ne tenait pas sa parole et ne leur accordait pas ce qu'il leur avait promis, tété pa jin two lou pou lestonmak. Elle ne demanderait rien à personne, n'attendrait rien de personne. Elle travaillerait pour son garçon, car ce serait un garçon, elle le sentait ; elle veillerait à son instruction, à son éducation, elle lui offrirait tout ce qu'elle n'avait jamais connu.

Mais il l'avait trahie.

Un soir à La Wiracocha, comme il venait de s'installer au milieu de ses compagnons de beuverie, la serveuse déposa son verre devant lui. Il allait le descendre sans relever la tête quand il se ravisa. Alors, il eut l'impression de recevoir un coup de pied en pleine poitrine. Sous la violence du choc, ses dents s'entrechoquèrent et il se leva debout, suffoquant, bégayant dans son mauvais espagnol :

— Au nom de Dieu, d'où sors-tu ?

La fille expliqua calmement qu'elle était une china-chola d'Urubamba, venue chercher fortune à la capitale. Elle ne devait guère avoir plus de seize ans. Petite, gracile, et cependant bien formée, avec de jolies rondeurs là où il le fallait. La peau noire brillante. Les yeux bridés. La chevelure, une coulée de soie. Depuis qu'il avait quitté la Guadeloupe, Yang Ting n'avait pas couru les femmes. La mulata Artemisa avait couvert plus de la moitié du chemin dans sa direction.

Brusquement, son membre se rappela vigoureusement à son souvenir. Incendié de désirs, comme lorsqu'il avait seize ans, il courut vers le patron qui, mine de rien, veillait depuis le comptoir aux désordres des boit-sans-soif de la salle.

— Jesús, elle est à toi ?

Jesús haussa les épaules.

— Qui ça ? Amparo ? C'est pas mon genre !

Toutes ces années de solitude avaient changé le caractère de Yang Ting. Il n'était plus ce qu'il était. Son propre désir l'effrayait. Il n'osait pas s'approcher d'Amparo, foudroyé par cette ressemblance hallucinante avec Tonine. La douceur et la vulnérabilité en moins, bien sûr. Celle-là avait une mine de battante, l'air de savoir ce qu'elle voulait et ce qu'elle faisait là où elle était. Il la regardait, le plateau sur l'épaule, virevolter à travers la salle enfumée et bruyante, essuyer les tables d'un coup de torchon, rire, plaisanter, se dépêtrer fermement des mains trop voraces des éméchés. Parfois, il avait l'impression qu'elle tournait la tête vers lui avec un petit sourire en coin et ne lui était nullement hostile. Puis il se le reprochait. Qu'est-ce qu'un vieux corps comme lui allait s'imaginer ?

Vers deux heures du matin, il se leva et sortit. Jamais il n'avait vu pareille nuit. Noire comme le cul d'un esclave kongo. Là-haut, le misérable croissant de lune n'éclairait rien. Il rama dans l'obscurité jusqu'au callejón. Comme il atteignait sa maison, un hurlement à vous cailler le sang le dégrisa à l'instant même et il recouvra la force de courir. Kung Fui, qui, perpétuellement hébété, perdu dans ses rêves, ne quittait pas le fond de sa couche, gisait sur le sol, aussi mort qu'il est possible d'être mort. Aucune blessure apparente. Ses traits étaient défigurés sous l'effet de la terreur que seul un redoutable agresseur avait pu lui inspirer. Yang Ting empoigna une machette. Pourtant, il eut beau parcourir les quatre pièces de la maison, se ruer au-dehors, arpenter les rues avoisinantes, rien ne bougeait dans la noirceur funèbre.

Yang Ting pleura amèrement.

Pour abruti, aveugle, indifférent, une charge, qu'il soit devenu, Kung Fui représentait son dernier lien avec la terre de

son passé, avec son moi le plus profond. C'étaient toute son enfance, sa jeunesse qui allaient s'abîmer dans la terre, ses rêves, ses espoirs. Il l'avait admiré, adoré, servi comme son esclave, et n'avait jamais su rien lui refuser. Rien.

Quelques mois après leur arrivée à Bélisaire, une nuit, Kung Fui avait tambouriné sur la porte de la chambre qu'il partageait avec Tonine et l'avait entraîné chez lui. Quel spectacle ! La pièce jamais aérée puait l'urine et l'excrément. Sur la couche malpropre, Pisket, à moitié inconsciente, perdait son sang à gros bouillons. Une fausse couche ! Par peur d'indiscrétions, Kung Fui ne voulait l'aide ni d'un médecin ni d'une sage-femme et étouffait les plaintes de sa sœur avec un oreiller. Au petit matin, elle avait fini par expulser son fœtus. Ensuite, Dieu seul sait comment son hémorragie s'était arrêtée. Il semblait que Kung Fui allait devenir fou. Il pleurait, bégayait, rageait. Tous les beaux projets étaient par terre. Un type comme Madeska ne leur ferait pas de cadeaux. Il faudrait lui rembourser l'argent qu'il avait déjà versé, ce qui voulait dire : reprendre le collier à clous de la misère. À moins que... à moins que... Brusquement, une idée venait de germer dans son cerveau trop fertile et il avait relevé la tête. À moins qu'on ne dénîche un ventre de substitution ! Comme Yang Ting le considérait sans oser comprendre, il s'était expliqué : un ventre à vendre, quoi ! Tant de filles engrossées par force ne demandaient qu'à se débarrasser à bon compte de leur fardeau ! Aussitôt, les deux compères se mirent à courir les bordels de Grande-Anse, mais, la mauvaise chance aidant, ils furent bredouilles. Et Madeska qui commençait à se douter de quelque chose ! C'est alors que Kung Fui l'avait supplié. Tonine devait accoucher dans un ou deux mois, pa vwé ? Ils raconteraient n'importe quoi à Madeska. Qui peut prédire avec certitude l'heure de la délivrance d'une femme ? Yang Ting posa une condition : Tonine ne marcherait jamais dans une combine de ce genre. On ne lui dirait rien. On lui ferait croire que son enfant était mort peu après la naissance. Marché conclu !

Le clairvoyant Madeska n'y vit que du feu. De même, la sage-femme, suppôt de Satan, qu'il dépêcha pour l'accouchement. Quand elle arriva, Yang Ting prétendit que le

travail les avait pris par surprise, et que l'enfant, une fille, était venue toute seule voir la couleur du temps. On la lui livra, enveloppée d'un chiffon, et le tour fut joué. Il en alla tout autrement avec Tonine. Elle ne crut pas un traître mot de la fable qu'ils lui débitaient et comprit tout de suite qu'ils avaient livré son bébé à Madeska en remplacement de celui de Pisket. Hors d'elle, elle menaça d'aller à la police. Après tant et tant d'années résonnaient dans son oreille les hurlements. « Assassins ! Scélérats ! Bourreaux ! » Alors, il la traitait de toquée, lui donnait des coups, puis, sans transition, la couvrait de caresses.

À trois heures du matin, la dépouille de Kung Fui commença de dégager une odeur pestilentielle. De jaune cireux, sa chair tavelée, boursouflée, vira au gris tandis que de lourdes traînées de suie coulaient sur les draps de lit. À midi, n'en pouvant plus, Yang Ting alla chercher de quoi construire une caisse en bois. Les quelques zambos qu'il put persuader de l'aider reculèrent devant la puanteur. Bientôt, il fut tout seul à assembler et clouer les planches. Malgré le cercueil, dans la chaleur de l'après-midi, cela devint intenable. On aurait dit que le bois était poreux et que, par mille interstices invisibles, il laissait passer des effluves de pourriture. Yang Ting renonça à l'idée d'une veillée. Vers quatre heures, il décida d'en finir et demanda à ses arrieros de conduire son compagnon au cimetière. Ni fleurs ni couronnes. Une demi-douzaine de personnes formèrent le cortège funéraire, de ces femmes mantillées, toujours vêtues de noir, dont la bouche marmonne des prières, et qui ne perdent pas une occasion de courtoiser la mort.

Peu après avoir enterré Kung Fui, Yang Ting, qui jusque-là avait dormi comme un chrétien, perdit complètement le sommeil. Il se mit à faire un mauvais rêve, toujours le même. Kung Fui le réveillait, posant sur lui sa main aussi froide que celle d'un mort. Rempli d'une angoisse surnaturelle, il le suivait à travers un paysage désertique, parsemé de météorites, qu'un quart de lune éclairait chichement. Au bout de leur course les attendait un cercueil grand ouvert. À la suite de Kung Fui, il s'en approchait et regardait à l'intérieur. Sur un lit

d'ordures innommables : foies, gésiers, intestins, matières en décomposition, un bébé, une petite fille, cou-coupé, reposait.

Jusqu'à ce moment, Yang Ting n'avait jamais pensé à l'enfant qu'il avait livrée au couteau du malfaiteur. Son enfant ? À la différence de Tonine, il ne l'avait jamais désirée et, en conséquence, il n'éprouvait aucun sentiment de responsabilité à son endroit. Brusquement, il soupçonna que son crime était double. Crime à l'égard de Tonine, volée de sa maternité. Crime aussi à l'égard d'une innocente qui n'avait demandé à personne de venir sur la terre et qui, les yeux à peine ouverts, avait été martyrisée. Incapable de prendre sommeil, dans la noirceur de la nuit, il raisonnait et passait les heures à essayer de se justifier comme s'il était en face d'un tribunal. Il avait mal agi, d'accord. Pourtant, son action, pour funeste qu'elle soit, avait eu une heureuse fin. La police avait ramassé sa fille et, ensuite, le Dr Pinceau l'avait sauvée et adoptée. Présentement, elle ne devait manquer de rien. Elle goûtait sûrement meilleure existence qu'avec un papa et une maman meurt-de-faim tels que Tonine et lui. Mais il avait beau se répéter et se répéter cette argumentation, il finit par comprendre qu'il expiait son double crime par son lot d'échecs et de solitude. L'argent qu'il s'était procuré grâce à lui était maudit et ne lui avait jamais profité.

Du coup, il devint encore plus fréquent à La Wiracocha, buvant encore plus de chicha pour oublier le mauvais goût de sa vie. Généralement, quand il arrivait, la taverne était encore déserte. Seuls quelques nègres y jouaient des jeux d'argent interdits. Il prenait place dans un coin et se soûlait avec méthode. Un après-midi qu'Amparo posait la chicha devant lui, sa mine ne lui laissa aucun doute. Tout décati qu'il était, il plaisait à cette jeunesse.

Les gens parlent encore de cette histoire-là, à Lima. Si vous entrez prendre un verre chez Juanito, à Barranca, à Brisas del Titicaca, près de la plaza Bolognesi, on vous la racontera en ajoutant une quantité de détails invérifiables. On vous dira que, le soir où Amparo avait suivi Yang Ting, une tempête faisait rage. Par peur du vent qui avait déjà jeté bas les mahoganys séculaires des plazas, les habitants des quartiers pauvres de Lima n'en finissaient pas de clouer leurs portes et

fenêtres. On vous dira que la houle de la mer avait emporté les sans-abri qui dormaient sur les trottoirs et inondé jusqu'au premier étage des maisons du malecón. On vous dira que le ciel s'était ouvert et avait déversé des mètres cubes d'eau sur les rues et les trottoirs.

Les habitués se méfiaient d'Amparo qu'ils avaient vue soudainement surgir à La Wiracocha. En réponse à leurs questions, elle disait qu'elle venait de loin, d'Urubamba, ce qui expliquait qu'on ne connaissait pas sa famille. Mais son air madré, son sourire effronté ne plaisaient à personne, ni surtout sa langue trop bien pendue pour une serveuse. Bientôt, tous les hommes se vantèrent d'avoir couché avec elle alors que, dans la réalité, aucun d'entre eux n'y était parvenu.

Ce soir-là, une trentaine de paires d'yeux la virent interrompre son service et sortir bras dessus bras dessous avec Yang Ting vers les dix heures. Dans leur dos, les commentaires allèrent bon train. Certains demandaient si Yang Ting ne savait pas ce qui était arrivé dans la vallée de Canete quand, en une seule journée, on avait massacré plus de mille Chinois parce que l'un d'entre eux avait osé toucher à une zamba. D'autres ne se gênaient pas pour faire des comparaisons désobligeantes entre les performances sexuelles des Chinois et celles des nègres, plus gaillards et plus virils. D'autres encore rappelaient comment les Chinois étaient une sale engeance qui constituait des bataillons entiers dans l'armée chilienne.

À l'aube, les arrieros de Yang Ting, qui venaient chercher le cahier de commandes de la journée, s'étonnèrent de trouver la maison de leur patron portes et fenêtres fracturées. Modeste comme elle était sous son bouquet d'arbres, elle ne pouvait receler aucun trésor de nature à attirer les bandoleros. La main sur la machette, ils firent prudemment l'entour avant d'entrer. Dans la chambre de Yang Ting, c'était une vision d'enfer ! À croire qu'une bataille furieuse s'était livrée. Le plancher, les cloisons étaient rouges de sang. Les couvertures, les draps du lit étaient en charpie. Le corps de Yang Ting était nu, couvert de morsures, de profondes entailles, de griffures, de contusions. Pourtant, le détail qui portait l'horreur à son comble, c'était que le sexe avait été arraché et placé, tel un

cigare, dans la bouche entrouverte. Les clients de La Wiracocha se bousculèrent au commissariat pour faire leurs dépositions et, au pas de charge, les policiers allèrent quérir Amparo, probablement la dernière personne à avoir vu Yang Ting en vie. Stupeur ! Personne de ce nom n'habitait à l'adresse qu'elle avait donnée : jirón Paruro 394. Ils eurent beau répéter et répéter son signalement aux hommes, aux femmes, même aux enfants, aucun habitant du callejón ne l'avait jamais vue ni en blanc ni en noir. Ils la cherchèrent vainement à travers toute la ville de Lima, passant au peigne fin le labyrinthe de ses taudis. Ensuite, un mandat d'amener général fut lancé à travers le Pérou et les policiers de Chiquian, Pisco, Ica, Ayacucho, Cuzco furent sur les dents. Finalement, au bout d'un an, on se résigna à classer l'affaire. Elle avait dû filer au Chili ou en Bolivie dont les frontières avec le Pérou étaient poreuses. Pour se rembourser les frais de l'enterrement de Yang Ting qu'elle avait pourtant jeté comme un chien à la fosse commune, la municipalité de Lima fit main basse sur sa maison. Elle la retapa à peu de frais et la loua à d'autres Chinois, employés à la station de chemin de fer. Ceux-ci décampèrent, épouvantés, au bout d'une semaine. Autour de chaque minuit, un véritable sabbat se déclenchait dans les deux chambres à coucher. Des plaintes, des hurlements, des râles, des bruits de combat. Les locataires suivants ne firent pas long feu pour les mêmes raisons. Et pas non plus ceux qui leur succédèrent. Bientôt, la rumeur se répandit partout et personne ne voulut habiter là. La maison finit par tomber en ruine et, dans le quartier, on la baptisa la Casa de los Espiritus, la Maison des Esprits. La journée, on pressait le pas en longeant son trottoir. La nuit, les gens faisaient un grand détour par la calle Las Dalias pour l'éviter.

Dans nos pays où l'imagination est souveraine, la curiosité populaire ne se satisfait pas de mystères. Chaque chose doit avoir une explication, de préférence surnaturelle. Une négresse, Mama Justa, qui venait de la région d'Ica, sur la côte sud, réputée pour la clairvoyance de ses sorciers, en offrit bientôt une. Après avoir bu un thé de serekontra qui affûte la vision, elle prit sommeil et fit un rêve. Elle vit Yang Ting, méconnaissable, tous ses cheveux, de belles dents, jeune homme dans son pays. La vie honteuse qu'il menait lui fut

révélée. Aussi, à son réveil, toute l'affaire lui apparut lumineuse et elle la raconta à qui voulait l'entendre. Le jeune Yang Ting avait commis à l'encontre de deux femmes un forfait. Terrible, sans nom. Pire qu'un vol ou même un meurtre qui s'expliquent, ne manquent pas de circonstances atténuantes. Un de ces forfaits qui ne méritent le pardon de personne, même pas celui des cœurs les plus tolérants. Au Pérou, où il était parti se cacher depuis quinze ans, devenu vieux corps, il se croyait à l'abri. Leurre que cela ! On a beau courir tout partout pour se cacher, la justice de Dieu a des yeux de lynx, la terre n'est pas assez grande, on n'échappe jamais à ses péchés.

L'une des victimes à qui il avait fait tout ce mal avait pris la forme d'Amparo et s'était vengée.

2.

Ce voyage en Amérique latine dont Thomas de Brabant attendait tant pour changer l'humeur de sa femme ne fut pas la réussite qu'il escomptait, car la maladie l'écourta dramatiquement.

Pour satisfaire une fantaisie de Célanire, en dernière minute, Thomas avait été obligé d'en bouleverser l'ordre et le périple avait débuté par la visite du Pérou, qui initialement devait le clôturer. Pris de court, il avait étudié rapidement les trois principales aires andines : les Andes septentrionales, les Andes centrales et les Andes méridionales. À Lima, ils logèrent à l'hôtel Raimondi, un des plus luxueux de la capitale, célèbre pour ses azulejos ainsi que ses plafonds dorés et sculptés. Il apparut très vite que l'intérêt de Célanire pour le Pérou était des plus limités. Elle parut oublier Flora Tristan. Elle ne feuilleta jamais les relations de voyages et les récits historiques que Thomas s'était procurés, ni même un magnifique ouvrage d'art intitulé *Les Andes, de la préhistoire aux Incas*. Thomas tenta vainement d'éveiller sa curiosité pour le Pérou nègre, pour l'existence d'une minorité d'origine africaine, aussi dynamique et fascinante qu'en d'autres nations de l'Amérique, Brésil, Colombie, Cuba, Haïti. Car, depuis qu'il avait fait la connaissance de Célanire, c'est vrai, elle l'avait transformé. Il était devenu l'ardent défenseur des cultures nègres. Du Pérou, il ne demandait qu'à l'instruire, ayant fini de lire, en s'aidant abondamment d'un dictionnaire, l'important essai d'Enrique León García, intitulé *Las razas en Lima. Estudio demográfico*. Hélas ! elle ne prêtait aucune attention à ses paroles.

Que faisait-elle ?

Elle disparaissait des journées entières et même une bonne partie de la nuit. C'est comme si elle cherchait quelqu'un. Il semble qu'elle parcourait obstinément les quartiers populaires situés au-delà du Pont de pierre. Elle n'achetait rien durant ses interminables randonnées et, apparemment, n'avait aucun goût pour tous ces menus objets dont les touristes raffolent,

retables, églises miniatures en argile, calebasses pyrogravées, bijoux en filigrane d'or ou d'argent. Car, chaque soir, elle revenait à l'hôtel les mains vides. Une seule fois, elle fit une emplette et rapporta un petit livre crasseux qu'elle dit avoir payé à prix d'or : *La bruja de Ica*. C'était l'histoire extraordinaire d'une sorcière, Jesús Valle, négresse octogénaire, esclave des anciens marquis de Campocumeno, qui eut beaucoup de mal à empêcher les travailleurs d'une hacienda de la transformer en torche vivante.

Esseulé, abandonné par sa femme, Thomas prit Lima en horreur et son humeur devint morose. Par comparaison avec le soleil éclatant de la Guadeloupe, il ne pouvait supporter la garúa et restait terré toute la journée, sous les ors de sa chambre, à lire traité de grammaire sur traité de grammaire dans l'intention de perfectionner son espagnol. Avec son goût maniaque de l'organisation, il se mit aussi à préparer la suite du voyage. Tant pis pour la Bolivie ! Elle était trop au sud ! Après le Pérou, on se dirigerait vers le nord, remontant par l'Équateur et la Colombie. Pour rejoindre ces pays, on prendrait la route en voiture tirée par des chevaux jusqu'à Pucallpa. Là, on s'embarquerait sur le río Ucayali, puis sur le río Marañón, enfin sur l'Amazone, le fleuve royal. On lui avait assuré que, tout du long, le paysage leur couperait le souffle, à lui et à sa famille. Aussi, dans la salle à manger, il remplissait la tête de Ludivine avec la description des merveilles qui allaient bientôt les éblouir. Après avoir longé de spectaculaires terrasses agricoles étagées au flanc des montagnes à la manière inca, leur bateau naviguerait entre des murailles de granite abruptes, masquées de-ci, de-là par les épaisses frondaisons de la forêt tropicale. Thomas avait beau enjoliver ces descriptions de son mieux, Ludivine qui le considérait comme un épouvantable raseur ne l'écoutait pas. Elle s'ennuyait à Lima, comme d'ailleurs, à son âge, on s'ennuie partout, et s'obstinait à boudier devant son ceviche de camarones, spécialité dont le chef du restaurant n'était pas peu fier. Au fond de lui-même, Thomas se demandait pourquoi Célanire avait tellement insisté pour s'embarrasser de Ludivine. À Lima, elle ne s'en occupait pas du tout et l'adolescente était livrée à elle-même des journées entières. Une seule fois, elle l'avait emmenée écouter la messe à la cathédrale et lui avait fait admirer sa collection

de chasubles brodées d'or. Cette conduite le surprenait comme une anomalie.

La veille de leur départ pour Pucallpa, Thomas retint Ludivine dans la salle à manger et essaya de l'intéresser aux cultures de Paracas et de Nazca. Il lui contait comment, au VI^e siècle, le Pérou tout entier avait été le théâtre d'un profond bouleversement, quand Célanire les rejoignit. Elle était méconnaissable. Presque effrayante à regarder. Le teint terreux. Les yeux, d'habitude si étincelants, comme morts, entourés de cernes couleur de poulpe, larges comme la main. Ses traits étaient affaissés. Son pas était hasardeux. On aurait dit qu'elle venait de livrer une bataille qui l'avait complètement vidée. Elle se laissa tomber sur une chaise et esquaissa une ombre de sourire à l'adresse de Ludivine. Elle semblait incapable de prononcer une parole. Ses mains tremblaient et la précieuse jarre de terre anthropomorphe que Thomas voulait lui faire admirer s'en échappa. Alors elle resta là à fixer bêtement les morceaux répandus par terre. Au bout d'un moment, toujours sans qu'un son soit sorti de sa bouche, elle se retira. Un des traits les plus marquants du caractère de Thomas, comme celui de tant d'autres hommes, était l'obstination. Quelques instants plus tard, quand il monta dans sa chambre et trouva Célanire tombée en travers du lit, comme terrassée par une main invisible, il ne lui vint pas à l'idée de modifier leurs projets. Célanire passa une mauvaise nuit. Dans son sommeil, il l'entendit se plaindre, crier, même, et eut toutes les peines du monde à la réveiller.

Vers cinq heures du matin, la famille de Brabant arriva à quitter l'hôtel Raimondi, saluée par la nuée des grooms déjà sur pied. La nuit était totale. Un croissant de lune horizontal somnolait au-dessus des toits aplatis comme des crêpes. Très vite, l'équipage traversa les rues des faubourgs, laissa la ville derrière lui et, tournant le dos à la mer, galopa vers l'entonnoir renversé des montagnes. Un vent aigre effiloçait des nappes de brouillard déployées contre le ciel noir. Après une heure de trajet dans une obscurité de souterrain, le cône des montagnes commença de rosir et, peu à peu, des silhouettes de paysans, encore rapetissées par la distance, surgirent.

Certains, comme en se jouant, descendaient habilement les pentes escarpées, le dos chargé d'énormes fardeaux. Sans doute allaient-ils vendre leur maïs et leurs haricots sur les marchés de la région. D'autres, se détachant en pointillé sur l'immense patchwork des cultures, poussaient leurs bœufs devant eux. Plus loin, des troupeaux miniatures de moutons ou de vaches bondissaient, poursuivis par des chiens et des enfants armés de bâtons. Sa main gauche enfouie dans la patte de Thomas, Célanire semblait lutter pour garder les yeux entrouverts et portait un masque de somnolence aiguë sur le visage. Thomas s'entêtait et, comme s'il ne voulait pas tenir compte de son état, lui lisait à la lueur d'une lanterne un poème à Pachamama, traduit du quechua :

*Invquant ton nom,
je m'avance vers toi, Terre Mère,
les genoux sanglants,
j'arrive à toi, Terre Mère,
répandant des fleurs de « panti »,
je m'incline devant toi, Terre Mère,
Pierre d'or, robe d'arc-en-ciel,
fleur d'étoile, Terre Mère.*

Quand il se tut, elle parvint à marmonner quelques paroles admiratives. Ensuite, elle se rencogna dans un angle, s'endormit immédiatement et se mit à ronfler. Thomas fut bien obligé de continuer silencieusement sa lecture. Pendant ce temps, Ludivine s'occupait tant bien que mal avec un jeu de cartes. Un des serveurs de l'hôtel lui avait appris les secrets d'une certaine réussite, et elle s'irritait de ne pas y parvenir.

On ne traversa guère de villages. Seule, à perte de vue, la mosaïque des champs. Vers une heure de l'après-midi, les cochers firent halte dans une petite ville appelée La Oroya. Sans raison aucune, puisque son plafond était blanchi à la chaux, l'endroit où ils conduisirent les voyageurs se nommait à l'anglaise The Blue Ceiling. Malgré ce nom élégant, ce n'était qu'une taverne poussiéreuse et mal balayée. Célanire, dont l'appétit étonnait d'habitude chacun de ceux qui l'approchaient, car, tout en demeurant mince et souple comme une gazelle impala, elle pouvait engloutir des tonnes de

gâteaux, surtout des poulets entiers et de la viande rouge, ne toucha pas à son assiette. Elle la repoussa d'une main lasse et demanda plaintivement un verre de lait. Comme la serveuse mulata le déposait devant elle avec son air grincheux, elle glissa de sa chaise et s'affala sur le sol de terre battue. Cela ne dura que quelques minutes. Le temps pour Thomas de se lever, affolé, pour la mulata de se saisir d'une bouteille de chicha et d'en verser avec dextérité quelques gouttes entre ses dents serrées, et Célanière rouvrait les yeux. Mais quels yeux ! Deux trous sans fond que toute lueur de vie avait désertés. Son front était couvert de sueur, son corps mou comme celui d'une poupée de chiffon. En hâte, les serveurs la transportèrent dans une pièce attenante à la salle à manger, masquée par un rideau, où les mouches couraient sur les murs, pendant que l'un d'entre eux courait quérir l'unique docteur de l'endroit. Par la fenêtre, Ludivine voyait des gens qui passaient et repassaient sur les trottoirs, indifférents au fait que Célanière allait si mal.

Vers quatre heures de l'après-midi, et Thomas n'en pouvait plus d'attendre, le docteur, un métis d'Indien, sanglé dans un habit de coupe militaire, arriva, serrant contre lui une trousse de cuir noir. Thomas l'indisposa fort en se jetant sur lui et, oubliant ses leçons, en s'adressant à lui en français. En réponse, il fit sonner les syllabes de son espagnol pour bien signifier qu'il n'était pas francophone, lui. Finalement, les deux hommes trouvèrent un terrain d'entente en se baragouinant en anglais. Le docteur fut catégorique. Il ne comprenait rien à l'asthénie de Célanière et en avait rarement vu d'aussi aiguë, sauf dans les cas de dysenterie, où le malade se vide à la fois par le haut et par le bas. Tout ce qui lui venait à l'idée, c'était de faire à la patiente une piqûre d'huile camphrée pour soutenir le cœur afin qu'il ne flanche pas. À l'évidence, elle ne pouvait continuer un voyage aussi hasardeux et il conseillait de la ramener dare-dare à Lima afin de consulter un spécialiste.

Jusqu'à ses derniers jours, Ludivine ne devait pas oublier ce retour par des routes inconnues dans une voiture transformée d'un seul coup en corbillard. La lumière du jour s'amenuisait. Une bise glacée descendait des montagnes dont l'encerclement devenait de plus en plus oppressant. Les

chevaux galopèrent en hennissant comme des malades et, par paquets, des urubus s'envolaient des branches des arbres, grelottants, serrés les uns contre les autres. Célanire semblait désarticulée. En même temps, dans les bras de son nounours de mari, jamais elle n'avait paru plus belle. Fragile comme un camée. Soudain, Ludivine réalisait combien elle comptait à ses yeux. Elle se demandait soudain si les sentiments qu'elle éprouvait à son égard n'étaient pas largement mêlés de tendresse. Elle s'était imaginé haïr cette femme qui peut-être avait tué sa maman. Néanmoins, elle avait été à tout moment entourée de sa chaude affection. Depuis son plus jeune âge, c'était elle qui avait veillé ses maladies, séché ses larmes, apaisé ses rages, qui lui avait donné le goût d'une certaine musique, d'une certaine poésie, et appris que ce n'est pas malédiction d'être née femme. Que deviendraient ses jours s'ils étaient privés d'elle ? Privés aussi de ce souci dévorant, de cette obsession : révéler à tous son identité, travailler à son châtiment ? Quel sens aurait une existence où il n'y aurait plus que le besoin de boire, manger, dormir, un jour se marier et faire des enfants ? À sa propre surprise, elle se mit à pleurer comme elle n'avait pas pleuré depuis des temps et des temps.

Enfin les chevaux entrèrent dans les interminables faubourgs où s'entassaient les miséreux de toutes couleurs. Le fracas de leurs sabots réveillait les coqs qui, déboussolés, chantaient matin. Quand ils eurent franchi le Pont de Pierre, brutalement, une pétarade retentit ; des zébrures jaune et argent zigzaguerent à travers le ciel. Les affligés réalisèrent que ce troisième samedi de février était aussi le premier jour du carnaval et qu'à Lima les esprits étaient en grande joie. Des danseurs déguisés en « diables », revêtus de costumes extravagants agrémentés de plumes d'épervier, de cornes de taureau et de queues de serpent, vinrent cabrioler au pied de leur équipage. Sur la plaza de Armas, des troupes de musiciens noirs jouaient de la tejoleta. Au milieu de l'apitoiement général, Thomas retrouva sa suite à l'hôtel Raimondi. Serrant Célanire contre lui comme un bébé, un vieux serviteur nègre escalada le grand escalier et la monta au deuxième étage tandis qu'un autre allait chercher le docteur le plus réputé de la ville. Ludivine s'allongea sur un divan d'angle. Recrue de fatigue, elle prit sommeil très vite. Mais des images ensanglantées

passant et repassant dans sa tête vinrent la troubler. Dans des pît', de la volaille sacrifiée gisait en tas, déplumée, éviscérée. Elle finit par rouvrir les yeux et vit un homme aux cheveux gominés, à l'air avantageux, qui s'entretenait gravement avec son père. Le Dr Iago Lamella se déplaçait rarement, surtout après huit heures du soir. Cependant, puisqu'il s'agissait d'un Français, il faisait une exception. Car il avait étudié en France, fait de fréquents séjours à Paris, et n'éprouvait qu'admiration pour la patrie des Droits de l'homme. Et puis sa gouvernante avait été française. Il expliquait à Thomas dans une langue laborieusement châtiée qu'après avoir examiné Célanire sa confusion était totale. Il n'avait diagnostiqué aucune maladie. Ni foie, ni rein, ni cœur, ni poumon, aucun organe en capilotade. Le sang, la lymphe circulaient librement. Simplement, on aurait cru que la patiente n'avait plus de forces. Toutes ses fonctions vitales étaient ralenties et, si ce ralentissement continuait, on ne pouvait en deviner l'issue. Il suggérait des doses massives d'huile de foie de morue et des piqûres d'huile camphrée pour réactiver les organes. Pour improbable que ce traitement puisse sembler, il eut de l'effet.

Vers minuit, Célanire sortit de sa langueur. Elle ouvrit des yeux distants comme des étoiles et, d'une voix faible mais distincte, prononça :

— Thomas, ramène-moi à la Guadeloupe. Je n'ai plus rien à faire ici.

Le port de Lima se nomme El Callao et ne paie pas de mine.

Sur la mer laiteuse et triste se balancent des barques de pêcheurs et quelques vieux paquebots au corps rongé par la rouille. Thomas avait eu de la chance. Il avait trouvé deux cabines de première classe luxe à bord du *SS Pachacamac* en partance pour Esmeraldas, en Équateur. De là, il comptait gagner Carthagène, en Colombie, par la route, ensuite reprendre le bateau pour Caracas, au Venezuela, puis gagner au plus tôt les îles des Caraïbes et finalement la Guadeloupe. À l'aube, on appareilla pour sortir de la rade et tous les

voyageurs s'assemblèrent sur le plancher ciré des ponts pour considérer la sinistre prison du Fronton où, pendant les guerres contre le Chili, tant de soldats ennemis furent torturés. Puis la haute mer se mit à parlementer avec l'étrave qui lui écartelait le ventre. Dans la première classe du *Pachacamac*, on se heurtait à l'habituelle foule des aristocrates tropicaux, propriétaires d'haciendas et de fincas, enrichis dans la canne à sucre, le coton, le café, tous les mains tachées du sang des nègres. Leurs nourrices noires ou métisses les accompagnaient en quatrième, mais les rejoignaient depuis six heures du matin pour s'occuper de leurs enfants pâlots et gâtés. On comptait aussi quelques ecclésiastiques se rendant à Rome et des généraux à la retraite. La nouvelle que l'épouse d'un haut fonctionnaire français, confinée dans sa cabine, nécessitait des soins constants fit rapidement le tour du paquebot. Aussi, nombre de bonnes âmes vinrent offrir leur aide à Thomas, qui n'avait rien demandé à personne. Il les recevait dans le petit salon attendant à sa cabine afin de pouvoir veiller en même temps sur la forme immobile de sa femme. S'il accepta Mme Eusebio, c'est qu'à peine eut-elle poussé la porte que Célanire, perdant sa posture affaissée et somnolente, se redressa sur ses oreillers, tendit les bras, souriant comme une enfant qui, au sortir de l'école, retrouve un visage attendu. Mme Eusebio ne ressemblait à personne. Elle était équatorienne, née à Borbón, une petite ville à l'embouchure du río Cayapas, principalement peuplée par des descendants d'esclaves africains. À Quito, elle s'était occupée des cinq enfants d'un diplomate péruvien qui avait été si satisfait de ses services qu'il l'avait amenée avec lui à Lima. Ayant à présent de confortables économies et souffrant du lenbe, elle avait décidé de retourner chez elle.

C'était une négresse qu'on aurait pu dire franchement laide, et qui, toutefois, n'était pas dépourvue d'un charme piquant. Ses dents, trop grandes peut-être, étaient d'un ivoire impeccable ; ses joues étaient parsemées de verrues qu'on prenait pour des signes de chair et ses yeux, sans doute proéminents, dégageaient un puissant magnétisme. Pendant qu'elle serrait Célanire passionnément contre elle, lui chuchotant à l'oreille des mots en espagnol, Thomas restait là à les regarder, se dandinant d'un pied sur l'autre dans son étonnement. D'où se connaissaient les deux femmes ? Pour

toute explication, Mme Eusebio lui fit un signe péremptoire de s'en aller. Médusé, il ferma la porte derrière lui et alla retrouver Ludivine, vautrée dans une chaise longue sur le pont. Pour passer le temps, Ludivine s'efforçait de lire. Or *Madame Bovary*, *Eugénie Grandet*, *Le Père Goriot*, tous ces livres que son père lui avait recommandés comme des chefs-d'œuvre, lui tombaient des mains et elle restait là à cligner des yeux, fixant le couvercle étincelant que l'océan Pacifique posait sur ses grands fonds marins.

Aujourd'hui, les voyages par mer retrouvent la faveur du public. Les gens paient des fortunes pour se traîner en paquebot d'un point à l'autre du globe. En ce temps-là, au contraire, c'était l'ennui et chacun rêvait d'un mode de transport plus rapide. À bord, il n'y avait guère de manières de se distraire. La journée, les hommes jouaient à n'en plus finir au billard. Le soir, au poker, avant de s'agglutiner au bar et de mouiller leurs moustaches dans la glace pilée de leurs verres de cocktail. Les femmes malparlaient les unes des autres et rivalisaient d'élégance pour les dîners, parfois suivis de cotillons qui, seuls, rompaient la monotonie du voyage. Chaque samedi, on y dansait la valse ou le fox-trot. La nuit, tout ces gens, drapés dans des couvertures, prenaient place sur les chaises longues et cherchaient dans la noirceur une lumière qui leur signalerait la côte. Plus on remontait vers le nord, plus des paquets d'oiseaux déambulaient dans le ciel. Mais personne ne levait la tête dans cette direction. Ces terriens avaient l'impression d'être ballottés sur l'eau depuis des temps et des temps, d'avoir à tout jamais perdu leur univers familier. Ils s'imaginaient qu'ils auraient toujours dans les narines l'odeur irritante, âcre et poivrée de la mer.

Désormais, Mme Eusebio ne quitta plus la cabine de Célanire. Du matin au soir, celle-ci fut remplie de la fumée des mystérieuses plantes qu'elle y faisait brûler. Elle en interdit l'accès à Thomas et il fut réduit à traîner à toute heure du jour sur le pont, à allumer havane sur havane au fumeur ou à vider des verres de porto au bar. Parfois, le commandant avait pitié et, aux repas, l'invitait à sa table. Mais, chaque fois, il se lançait dans d'interminables tirades sur les méfaits des conquistadores, coupables d'avoir détruit les cultures

indiennes. Il adorait aussi faire le panégyrique de Simón Bolívar et déplorer que son rêve d'édifier la Gran Colombia ne se soit pas réalisé. En plus, il se mêlait de politique, osant critiquer le président Eloy Alfaro, affirmant que c'était bien fait pour lui si la foule venait de l'incendier comme un bwa-bwa de carnaval. En parlant ainsi à tort et à travers, il paraissait oublier que ses interlocuteurs possédaient la courtoisie des Espagnols et que la franchise gauloise de ses propos risquait de les blesser. Bref, le commandant finit par le laisser tout seul lapper sa soupe dans son coin. La nuit, il allait dormir chez sa fille sur un matelas que les stewards avaient étendu à terre. Il comprit très vite que, là aussi, sa conversation assommait Ludivine et il se consolait avec ses chers poèmes traduits du quechua. Comme, dans l'anxiété que lui causait l'état de Célanire, il avait perdu le sommeil et lisait jusqu'au devant-jour, pour ne pas déranger l'adolescente, il enveloppait l'unique lampe de la cabine dans un bout de châle vert. Au petit matin, alors qu'elle dormait encore, il enfilait ses vêtements sans se laver.

On ignore si Mme Eusebio appliqua à Célanire la médication qu'avait recommandée le Dr Iago Lamella. Huile de foie de morue ? Piqûres d'huile camphrée ? C'est peu probable ! Elle n'en fit qu'à sa tête. Car on connaît avec certitude, presque dans le détail, le régime qu'elle lui fit suivre. Deux fois par jour, elle descendait dans la chaleur des cuisines, se ceignait les reins avec un tablier et préparait le plateau de sa patiente. Les histoires les plus invraisemblables se mirent à circuler sur son comportement, colportées par les maîtres queux et les gâte-sauce. Pour eux, pas de doute, Mme Eusebio était une bruja, digne émule de celles de la côte sud du Pérou. Plus que du lait, il lui fallait du sang, encore du sang, toujours du sang. Parfois, elle le faisait cailler avec du gros sel, le coupait en tranches, puis le cuisait à l'étouffée dans une sauteuse persillée. D'autres fois, elle en remplissait des fioles qu'elle emportait enveloppées dans sa mantille pour les dissimuler aux regards curieux. Elle recherchait les abats, foie, cœur, cervelle et, par-dessus tout, le filet mignon de bœuf qu'elle tailladait finement comme du carpaccio. Malgré l'aversion que Mme Eusebio lui inspirait, Thomas vérifia très vite les résultats d'un tel traitement. Au bout de quelques

jours, Célanire cessa de somnoler tout le temps. Le matin, elle feuilletait des revues illustrées. L'après-midi, elle apparaissait sur le pont, appuyée au bras de sa garde-malade. Elle faisait quelques pas menus jusqu'au bastingage, fermait les yeux en laissant la brise de mer caresser sa figure, puis, vite, vite, venait s'étendre sur une chaise longue. Tandis qu'avec des gestes précautionneux Mme Eusebio lui recouvrait les jambes d'un plaid écossais, elle échangeait quelques phrases de moins en moins languissantes avec son mari ou sa belle-fille. La curiosité pour ses compagnons de voyage ou pour la vie du bateau lui revenait. Sur quels airs de musique avait-on dansé la veille au cotillon ? Quel livre lisait Ludvine ? Avait-elle pu jouer son Beethoven sur le piano du fumoir ? Puis elle retournait dans sa cabine dès que le vent fraîchissait. Toute la première classe guettait ces moments, si courts soient-ils. Si les femmes faisaient la fine bouche devant sa couleur, en ce qui concerne les hommes, repris par leur attirance séculaire pour la morena, ils s'excitaient en devinant la courbe de ses seins, l'arrondi de ses hanches, le dessin de sa cheville. Bien sûr, il y avait ce fâcheux fichu, toujours noué serré autour de son cou. Que cachait-il ? Là-dessus, des explications de fantaisie se mirent à circuler. À ses seize ans, Célanire aurait été vitriolée par un amoureux fou qu'elle aurait éconduit. Alors qu'il visait ses yeux, dans sa rage, sa main avait dévié et il avait inondé sa gorge. Cela se passait dans un pays d'Afrique quelques années avant qu'elle épouse Thomas. Sur la pression de ce dernier, alors gouverneur, le type avait été condamné à la déportation au bagne. Nul doute qu'il y était encore. Ou bien on affirmait que, dans son enfance, elle avait manqué s'arracher la tête avec sa corde à sauter et avait été rafistolée par le meilleur chirurgien de la Guadeloupe qui l'avait ensuite violée. Et patati et patata... On le voit, le point commun de tous ces ragots où des morceaux de vérité étaient cousus grossièrement avec des bouts de fables, c'était que Célanire était une bougresse dont mieux valait se méfier. En son temps, comme le disent les Péruviens, elle avait dansé la valse avec Lucifer et la polka avec le maréchal Castilla. On plaignait Thomas, voyant simplement en lui l'incarnation du parfait cocu.

Au cours des deux semaines que dura la traversée, Célanire alla de mieux en mieux. Quand on atteignit les côtes de l'Équateur, elle était complètement guérie.

Était-ce l'effet de la maladie ? À dater de cette époque, le caractère de Célanire changea radicalement. Jusqu'alors, elle avait été un boute-en-train, énergique, toujours en mouvement, une petite personne d'une compagnie, somme toute, assez fatigante. Elle devint plus lente, réfléchie, languide. Ses yeux perdirent leur éclat et s'approfondirent de mystère. Elle laissa s'exprimer les autres, les écouta. Constamment, il semblait qu'elle gardait au-dedans d'elle-même des choses capables d'inciter à la réflexion. Ses propos aussi devinrent plus mesurés, reflétant sa nouvelle humeur. Elle se mit à répéter qu'il lui fallait se fixer un nouveau but pour continuer son existence, une nouvelle raison de vivre.

À Esmeraldas, Célanire et Mme Eusebio pleurèrent beaucoup lorsqu'elles durent se séparer, Mme Eusebio prenant la route en direction de Borbón. Cependant, une fois de plus, Ludivine put apprécier ce qu'elle nommait l'indifférence de sa belle-mère, voire son hypocrisie. La voiture qui emmenait Mme Eusebio n'avait pas tourné l'angle de l'avenida La Floresta qu'elle s'étirait comme un chat en souriant aux anges à sa santé retrouvée.

Guadeloupe
même année

Quand ils abordèrent au quai Lardenoy à La Pointe, avec trois bons mois d'avance sur leur saison, tous les pieds de letchis du pays, de Matouba à Montebello, de Cocoyer à Trois-Rivières, étaient chargés de fruits et cela ressemblait à une profusion de minuscules lanternes chinoises, allumées dans l'épaisseur du feuillage. Le letchi est un arbre avare et secret. Il ne porte que quelques grappes à la fois et encore, tous les sept ans. Qu'annonçait pareille abondance ? Sûrement, des catastrophes en série. Comme mars n'était pas un mois de cyclones, certains louchaient vers la Soufrière. C'est vrai, depuis quelques semaines, elle laissait à nouveau échapper des fumerolles, nauséabondes comme des vents. D'autres rappelaient que c'était le dixième anniversaire d'un tremblement de terre qui avait ravagé La Pointe de fond en comble. Après, on n'avait pu compter les morts et les sans-abri. Des voix discordantes soutenaient qu'au contraire les letchis annonçaient le bonheur. Or le bonheur est une habitude que le peuple de Guadeloupe n'a jamais eue et personne ne leur prêtait l'oreille.

Élissa de Kerdoré attendait Célanire au pied de la passerelle avec quelques membres de l'association Lucioles, des gerbes d'arums entre les bras. Célanire accepta les fleurs. Chose étrange, elle se refusa à imiter les effusions d'Élissa et l'embrassa du bout des lèvres comme si, soudainement, elle était gênée de leur relation. Quant aux membres de Lucioles, elle les salua à peine. Elle éluda les questions d'Élissa sur le voyage, se bornant à lui expliquer qu'à Lima elle avait été gravement malade. Même, elle avait failli y passer. Aussi, elle n'avait rien vu de ce que les voyageurs décrivent avec enthousiasme : la selva, le páramo, les pyramides des Incas, leurs lieux de culte. Elle n'avait pas visité le Machu Picchu. Non, elle n'avait fait aucun pèlerinage à Arequipa sur les traces de Flora Tristan. Non, elle ne s'était pas intéressée à la condition des femmes indiennes. Là-dessus, elle donna dos aux curieuses et se dirigea vers la voiture, dont les chevaux piaffaient au-dessus d'une montagne de crottin.

Le voyage de La Pointe à Basse-Terre dura la journée entière.

Confortablement adossés aux coussins, Thomas et Célanire somnolèrent tout le temps. Ludivine, elle, ne se lassait pas de regarder autour d'elle. Elle avait oublié la splendeur de son pays d'adoption. On traversait toutes qualités de paysages, plus impressionnants les uns que les autres : la redoutable mangrove des environs de La Pointe, les champs de canne de Petit-Bourg tout hérissés des flèches des fleurs, les bananeraies de Capesterre, chaque arbre voûté par le poids de son régime de fruits, jusqu'aux premiers contreforts moutonneux du massif volcanique. Après Gourbeyre, passé un tournant, les chevaux semblèrent galoper droit vers le gouffre bleu de la mer. Puis ils virèrent brutalement à droite et entrèrent dans Basse-Terre.

Il faisait à peine nuit. Cependant, persiennes baissées, les maisons dormaient déjà. Au palais, les domestiques, faisant semblant d'être heureux de retrouver leurs maîtres, servirent une légère collation. La da de Ludivine s'extasiait : en si peu de temps, comme elle avait grandi ! Elle n'oserait plus lui raconter de contes ni lui dire « tu » comme à un petit enfant. Ensuite, chacun rejoignit son appartement. Depuis longtemps, Thomas et Célanire faisaient chambre à part et ne se fréquentaient guère de nuit. Ayant bu son laudanum, Thomas s'apprêtait à ronfler quand il entendit grincer sa porte. Il ouvrit les yeux et, avec surprise, il vit sa femme apparaître, cheveux dénoués, un déshabillé de soie blanche jeté sur sa robe de nuit de même couleur, un fichu de dentelle autour du cou.

Elle vint prendre place à côté de lui dans le lit et il la caressa tendrement, étonné de sa mine secrète et grave.

— Qu'est-ce que tu as, mon petit chat ?

Elle se lova contre lui. Il aimait son odeur de frais et de feuillage.

— Tu te rappelles cette phrase de Montaigne : « L'âme qui n'a point de but établi, elle se perd » ?

Il éclata de rire.

— Je croyais que tu détestais Montaigne. Depuis quand est-ce que tu lis les *Essais* ?

Elle se tourna vers lui :

— Je veux un enfant !

Il répéta, effaré, presque effrayé :

— Un enfant ?

Il doutait de ses possibilités, mais, miraculeusement, il sentit son membre se raffermir. Pendant ce temps, elle l'enserrait de ses bras comme autrefois, murmurant à son oreille :

— S'il te plaît ! C'est tout ce que je peux être à présent : une bonne mère.

Glossaire

Mots africains

anwan (sing.), aawabo (plur.) : mauvais esprit

akassan : mets à base de manioc

akpeteshie : alcool de banane local

askari : garde du temps colonial

azobé : arbre

boyesse : servante

cassia : arbuste

dibia : devin

iroko : arbre

govi : cruche

kedjenou : plat très apprécié en Côte d'Ivoire

kikiri : oiseau

lakh : bouillie de mil

lithalam : couteau sacrificiel

mabouyats : lézards

macaos : oiseaux

Nago ou Yoruba : peuples du Bénin, du Nigeria

omanhene : chef traditionnel en pays ashanti, Ghana

tipoye : chaise à porteur

yavogou : titre honorifique

zinblanan : feuille qui guérit tout

Mots et expression créoles

acoupa : poisson de Guyane

a pa vwé ! manti aw ! : Ce n'est pas vrai ! Tu mens !

an pan sètìn sé ti moun an mwen ! fo ou finn èvèye : Je ne suis pas sûr que ce soit mon enfant ! Il faut avorter !

au pipirite : chantant tôt le matin

bareye : arrêtez-le

ben démaré : pratique magique

bitako : campagnard

bòbò : putain

carata : sorte de chanvre

chakin : type de métis

coco sec : crâne rasé

collier grenn dò, zanno tranblant : bijoux guadeloupéens

dannikit : galette de froment

dégrad : débarcadère fluvial

diktam : bouillie de manioc

diriémori : plat local

doktè mawon, doktè fèye : charlatan

foufou falle vert : oiseau

dombwé pwa rouj : plat guadeloupéen

gadèdzafè, kimbwazè : maîtres des secrets de l'invisible

gaulette : jeune branche d'arbre

golle : robe traditionnelle

grenn dé : dés à jouer

houngan, mambo pretre : prêtresse du vaudou

jan gagé : victime de la magie

ka, gwo ka tambour : l'instrument roi

kako : marron clair

korossol : fruit

kabann : couche

krazur : morceau
kreye : poisons liés par la gueule
kwi : calebasse évidée coupée en deux
kwak : granulés de manioc
lakou : type d'habitation
lang manman aw : langue maternelle
lolo : petite boutique
macoute : sac
mal bouden : maux de ventre
malanga : manioc
mamzel marie : sensitive
manje kochon : situation incompréhensible
manjé tet : repas des dieux
pa vwé ? : n'est-ce pas ?
peau chappée : métis
pié-chans : liane, parasite
poyo : banane verte
pitt' : arène pour les combats de coq
pwa zyé nwa : variété de pois
raccoon : raton laveur
rara : crécelle
razyé : type de végétation
roquille : ancienne mesure
saintois : type de canot de pêche
soupe zabitan : mets où entrent toutes sortes de pois et de
« racines »
soukougnan : sorcier buveur de sang
tacaris : perche de navigation

tanbouyé : batteur de tambour

tchyòlòlò : café très clair

tété pa jin two lou pou lestonmak : les seins ne sont jamais trop lourds pour l'estomac

toufé yenyen : bal sans air

touloulou : personnage féminin de carnaval, particulier à la Guyane

tray : plateau

vivanot : poisson

woulo bravo : applaudissement

zouelle, an bòbò : voilà une putain !

Mots espagnols

azulejos : émaux gravés sur des carreaux

aguadores : porteurs d'eau

anticuchos : brochettes de cœur de bœuf

arrieros : âniers

bandeleros : bandits

bruja : sorcière

capeadores : apprentis toreros

ceviche de camarones : plat de fruits de mer

chicha : alcool de canne

chino cholo, china chola : type de métissage

garua : brume particulière à Lima

hacienda, finca : plantation

malecón : front de mer

mulata : mulâtresse

páramo : type de végétation particulier à des pays de l'Amérique latine

sangre azul : de sang bleu

selva : forêt

serekontra : plante qui donne la clairvoyance

tejoleta : instrument de musique

zambo, zamba : type de métissage